

A. JACOBY

AU DRAPEAU

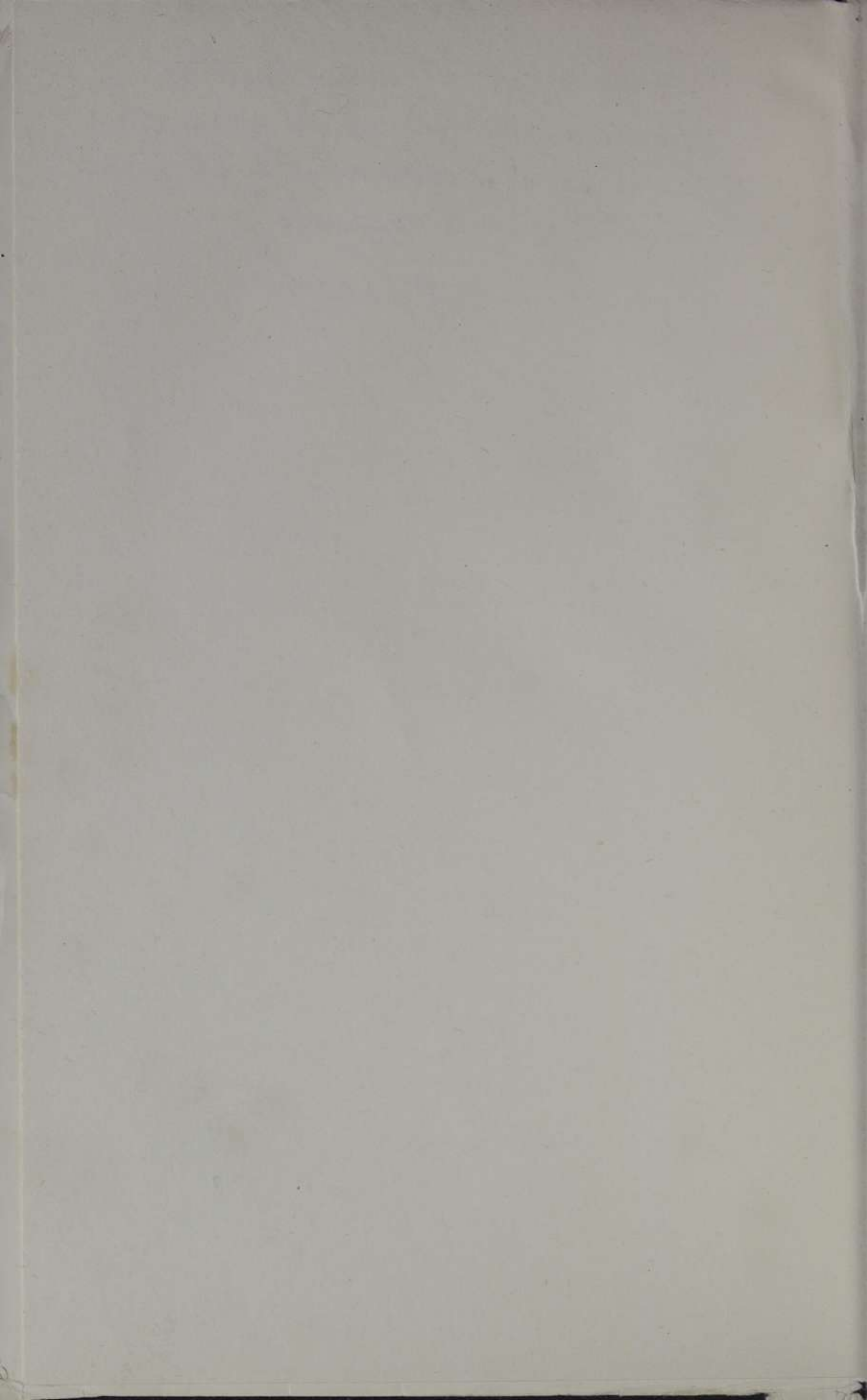
Préface de
CAMILLE MELLOY



LES ÉDITIONS Jos. VERMAUT
PARIS - COURTRAI - BRUXELLES

A. G. Le major Nille Peillon
gloireux & mutilé de la grande
guerre avec l'assurance de ma
solide et fidèle amitié.

es. Jacob



Mus
22787

AU DRAPEAU !

Imprimé en Belgique

DU MÊME AUTEUR :

Ouvrez le Ban !

Garde à Vous !

Saluez !

aux Editions de Belgique.

A. JACOBY

AU DRAPEAU!



LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT

PARIS (8e)

11, Rue Tronchet

Tél. : Longchamp 18.20

COURTRAI

26-28, Rue Longue des Pierres

Tél. 204

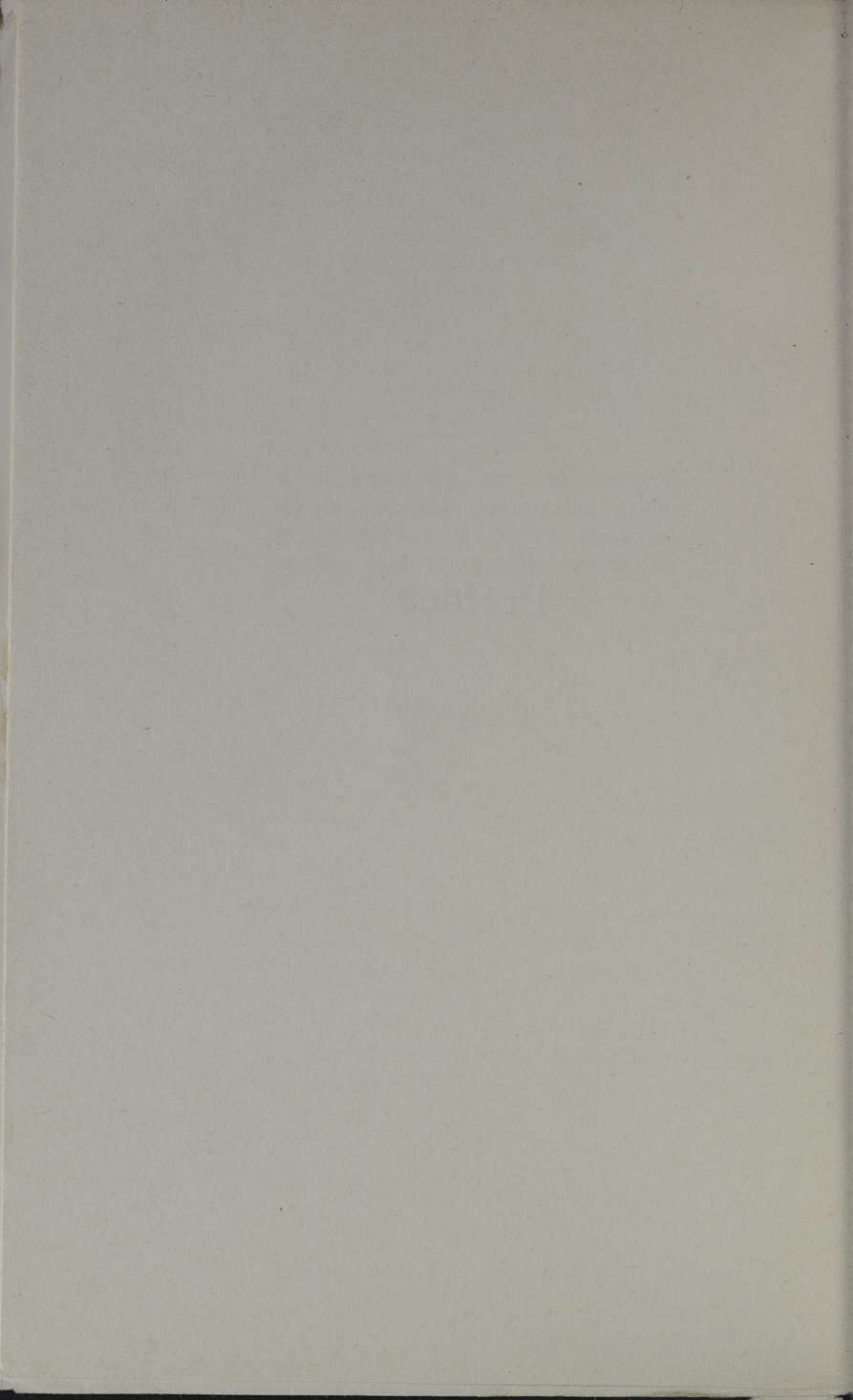
BRUXELLES

22, Avenue des Gaulois

Tel. 33.35.10

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON.
NUMÉROTÉS 1 A 20 ET 40 EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER FEATHERWEIGHT,
NUMÉROTÉS 21 A 60.

Préface



La grande guerre ? Une très vieille histoire qu'il est d'assez mauvais ton de rappeler. Ceux qui l'ont vraiment vécue se taisent, les uns dans la rancœur de leur déception, les autres par modestie et pour ce dégoût de l'ostentation qu'ils ont contracté « là-bas ». Ceux qui n'en ont point souffert, ou, trop jeunes, l'ignorent, ou, trop lâches, l'ont oubliée ou veulent la faire oublier.

Et pourtant, il faut qu'on s'en souvienne. Qu'on se souvienne de ses horreurs, pour en éviter le retour; de ses héroïsmes, pour en instruire les générations montantes.

Des romanciers l'ont évoquée, trop souvent exploitée; mais en passant par leur tempérament d'artistes qui grandit et simplifie les choses, ses visions se sont nécessairement ou embellies ou enlaidies.

C'est à l'historien que nous demandons d'en fixer à jamais l'image exacte.

Toute une équipe d'historiens s'en sont chargés; vues d'ensemble, essais d'interprétation et d'explication, une montagne d'ouvrages s'élève, qui s'écroulera en partie, qui montera encore. La matière ne sera pas épuisée d'ici longtemps.

Beaucoup de héros de premier plan ont déjà trouvé leur biographe, et c'est très bien. Mais il reste tant de héros obscurs qui attendent leur stèle, ou, mieux qu'une stèle, le récit de leurs exploits qui est le plus bel hommage qu'on leur puisse rendre.

Nous sommes reconnaissants au Commandant Jacoby d'avoir pris sur lui la pieuse tâche de ressusciter ces morts-là. Voici le quatrième volume de son « De Viris » populaire et touchant. Avec une patience et une persévérance exemplaires, cet ancien combattant abondamment chevronné a recherché, dans sa mémoire et dans celle de ses compagnons d'armes, dans les documents officiels de l'Armée, dans les papiers jaunis, — lettres, carnets de route, — gardés jalousement par les familles, les faits et gestes et, mieux que cela : l'âme, des braves qui ont donné leur sang à la Patrie après avoir donné à leurs camarades des exemples simples et grands à admirer, à imiter.

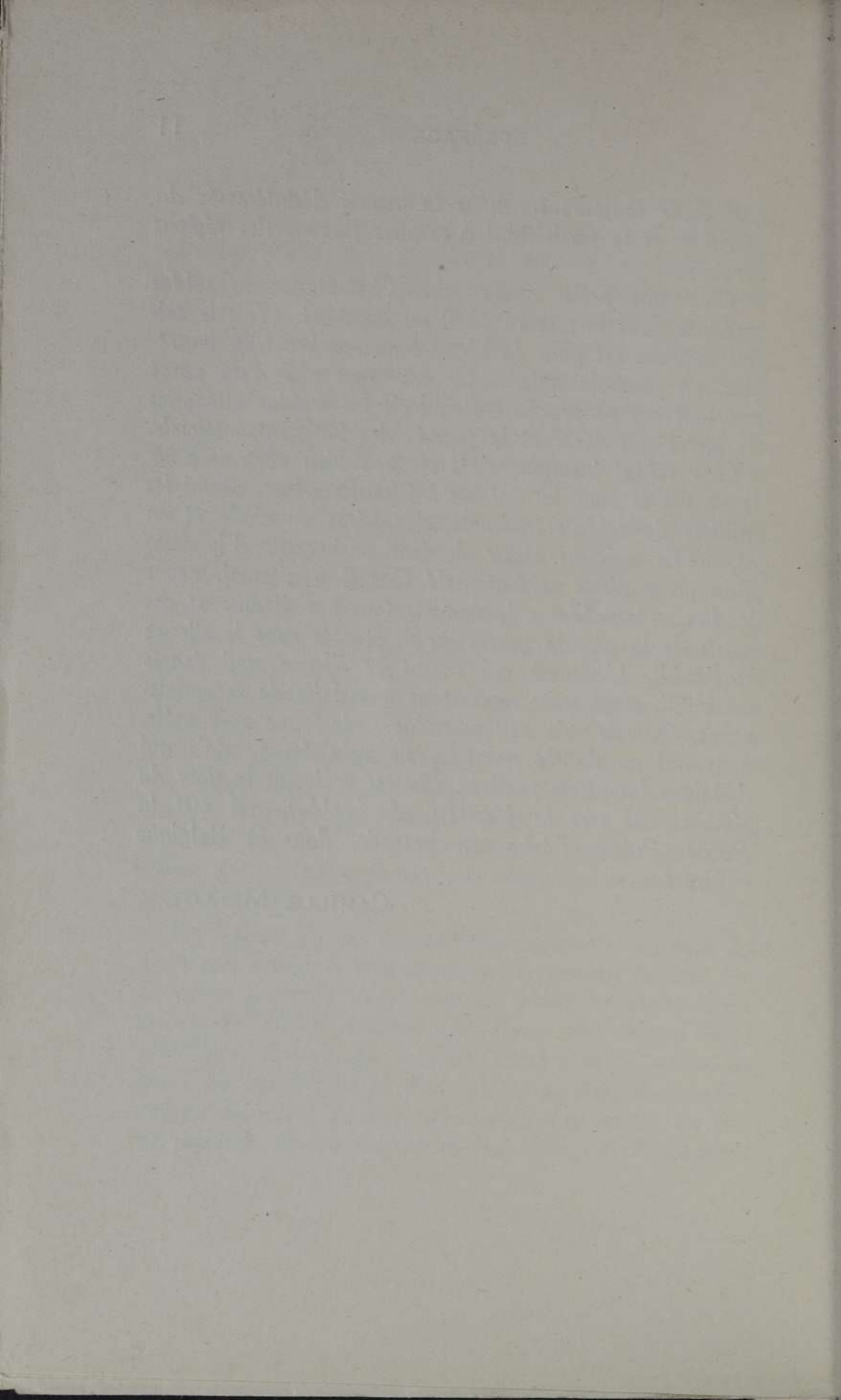
Quelle œuvre difficile et méritoire, et dont j'admire, plus encore que la documentation abondante et précise, la scrupuleuse loyauté, qui refuse de rien sacrifier soit aux habiletés de l'Art, ou à celles de la politique ! Adolphe Jacoby laisse le plus souvent parler ses héros eux-mêmes, afin que nous apprenions leurs âmes, ou bien les chefs et les compagnons des héros, afin que nous apprenions les exploits où ces âmes ont donné leur mesure. Il nous livre ces témoignages sans les enjoliver, sans les corriger, et il faut avouer que la gaucherie même de ces notes donne une singulière impression de vécu et de sincérité.

La lecture de cet interminable palmarès, où tous les mots qui signifient une grandeur reviennent comme une obsession glorieuse, n'est pourtant point monotone. Ceux qui furent là-bas verront s'en élever des images jadis familières, des visages toujours chers ; et ce retour au passé de souffrance et d'énergie sera, dans leur cœur, comme un retour de sève printanière. Les autres, les jeunes surtout, seront conquis à leur insu par l'ascendant

que garde toujours sur nous la beauté désintéressée du sacrifice, et se fortifieront à respirer l'ozone des régions héroïques.

C'est une belle chose que l'hommage au soldat inconnu, dans la mesure où il est spontané. Mais le soldat inconnu est pour la plupart une ombre trop imprécise, un symbole qui, vidé des souvenirs d'un passé pourtant encore proche, rejoindrait les froides allégories de pierre qui décorent la façade des bâtiments officiels. « Le » soldat inconnu, c'est un peu bien abstrait pour le peuple et pour les enfants ! Choisissez-leur, parmi les milliers de soldats inconnus, des héros en chair et en os, qu'ils puissent aimer de leur vrai cœur d'homme, d'un cœur pieux et fraternel ! Car il y a aussi, osons le dire, « le soldat méconnu » : tous ces vivants et ces morts de la grande guerre qu'on étouffe sous le silence et l'oubli. L'homme qui rompt ce silence, qui écarte cet oubli, paye pour nous tous une dette de reconnaissance. Que sa voix soit entendue : c'est une voix mâle, mais qui ne s'enfle point ; une voix émue, mais qui dédaigne les effets faciles. Elle est vraiment la voix du témoin, qui sert la Vérité ; du soldat, qui sert la Patrie. Puisse l'écho en retentir dans la Belgique entière !

CAMILLE MELLOU.



**Le Lieutenant Général
Baron Drubbel**

Depuis le 6 avril 1935, la caserne du 5^e régiment de ligne à Anvers porte le nom du lieutenant-général Baron Drubbel. Le glorieux régiment qui, pendant la guerre, fit partie de la 2^e division d'armée, ne pouvait mieux perpétuer la mémoire du brillant chef, surnommé au front « le père de ses soldats » : « Papa Drubbel est là », disait l'officier comme le simple troupière, lorsqu'il apercevait à l'entrée de la tranchée ou du boyau menant en première ligne la fière et imposante silhouette de son commandant en chef. Et il n'est pas, que je sache, de surnom plus simple ni plus expressif à la fois, pour caractériser la bonhomie naturelle qu'on lisait sur la mine toujours souriante du commandant de la 2^e D. A. Jamais chef de guerre ne fut plus aimé et, en revanche, jamais chef ne fut plus parcimonieux du sang de ses soldats.

Né à Oostacker, le 2 décembre 1855, Drubbel passait par l'école militaire et était sous-lieutenant au 3^e de ligne en 1876. Il fut ensuite adjudant-major du 1^{er} régiment de ligne à Gand. En 1902, il commandait le 1^{er} bataillon du 4^e régiment de ligne à Bruges sous les ordres du colonel Jacoby. Ses camarades de régiment furent les majors Pinte, Dumoulin et Dielman. A sa nomination de colonel, il prit le commandement du 5^e régiment de ligne à Anvers.

A la mobilisation, il était général-major, commandant la 7^e brigade mixte. Sous les ordres du général Drubbel, cette brigade, composée des 7^e et 27^e de ligne, joua un rôle important pendant les sorties d'Anvers. Lors de la première sortie, elle prit part au combat de Haecht (26 août 1914), où le II/7 reçut un sanglant baptême de feu. Le 9 septembre, quand commença la brillante sortie, qui coïncida avec la bataille de la Marne, c'est la 7^e brigade qui attaque et enlève Aerschot, y capturant de nombreux prisonniers. Le 10, poursuivant son succès, elle combat vigoureusement à Linden. Le général Drubbel est à son poste de combat à quelques 50 mètres de la ligne de tirailleurs du I/27, qui garnit les lisières du hameau de School. Le 12 septembre, la brigade est vivement engagée à Vyverbosch, au N.O. de Linden. Rentrée avec l'armée sous les murs du camp retranché, elle contribue activement à sa défense et livre notamment l'engagement de Pasburg, le 28 septembre, le combat d'avant-postes au Sud de Wavre-Ste-Catherine, le 29, et participe à la défense de la Nethe pendant les tragiques journées des 1^{er}, 2 et 5 octobre.

Après la retraite de l'armée de campagne vers l'Yser, l'infanterie de la 7^e brigade mixte, qui a subi des pertes sensibles au cours de ses nombreux et violents combats, ne forme plus qu'un régiment : le 7^e de ligne avec lequel le 27^e a été fusionné. Sous la haute direction du général-major Drubbel, ces troupes jouent un rôle de premier plan pendant la bataille de l'Yser. Elles livrent de sanglants combats à Mannekensvere, le 18 octobre, et résistent héroïquement jusqu'au 24 octobre, au pont de l'Union et à Saint-Georges-lez-Nieuport, où elles se

couvrent d'une gloire immortelle; le 7^e de ligne que commande le colonel Delobbe, obtient, sur le champ de bataille, la Croix de l'Ordre de Léopold pour son glorieux drapeau.

Le 4 novembre, le 7^e régiment de ligne marche à l'attaque de Lombartzyde-Schuddebeurze et Groote Bambrug et subit de lourdes pertes pendant ces combats. Le général Drubbel, faisant preuve d'une bravoure et d'un mépris du danger admirables, se dépense magnifiquement pour maintenir au pont de Palingbrug, malgré les ravages qu'elles ont subis, certaines compagnies décimées, dont tous les officiers sont tombés. Du 24 novembre au 8 décembre 1914, la 7^e brigade occupe et organise le secteur de Ramscapele.

Nommé lieutenant-général le 30 avril 1915, le général Drubbel est désigné pour commander la 2^e D. A., à la tête de laquelle il restera jusqu'en 1920.

Il dirige les opérations de cette division dans le secteur Sud de Dixmude pendant toute l'année 1915.

Au cours de 1916, il occupe avec elle le secteur de Steenstraat, qu'il fait organiser en secteur d'offensive. Le général Drubbel reprend ensuite, en 1917, avec la 2^e D. A., le secteur Nord de Dixmude auquel, à son tour, il donne une organisation offensive.

Au début de 1918, la 2^e D. A. occupe le secteur de Ramscapele; pendant l'été, elle passe à l'extrême droite du front belge, dans le secteur de Boesinghe et, en août 1918, elle reprend pour quelques jours le secteur de Ramscapele. Lors de l'offensive de septembre, la 2^e D. A. est scindée. La 8^e D. I. est mise à la disposition du commandant du groupement Sud et la

2^e D. I. allongeant à l'extrême son front, assure, avec la 5^e D. I., la défense du secteur Dixmude-Nieuport. Le 14 octobre, elle passe à son tour au groupement Sud et s'élançe à l'assaut, collaborant à la conquête de la « Flandern-I Stellung » au Sud de Roulers en s'emparant d'Abeele et d'Ingelmunster. Le 16 octobre la 2^e D. A., formée provisoirement des 7^e et 8^e D. I., reprend la marche en avant sous le commandement du général Drubbel, franchit l'Yser et, après un bref arrêt à Somergem, sur le canal de Schipdonck, elle atteint les lisières de Gand le 2 novembre. Du 2 au 11 novembre, elle progresse dans les faubourgs Ouest et Sud-Ouest de Gand, encerclant pied à pied la ville, malgré l'avalanche d'obus que lui envoient rageusement les Allemands.

Le lieutenant-général Drubbel circule, comme il est accoutumé de faire, parmi ses troupes de première ligne, exaltant, par sa présence aux endroits les plus exposés, l'audace et l'endurance de ses sous-ordres. On le voit à Mariakerke visiter, en plein jour et sous le bombardement, le poste le plus avancé.

Le 11 novembre, au moment où les hostilités sont suspendues, le lieutenant-général Drubbel a la grande joie de voir son cher village natal repris par sa division.

Au cours de la campagne, l'illustre officier général a obtenu les citations et distinctions suivantes : 1) Officier de la Légion d'Honneur, O. J. A. du 4 novembre 1914 : pour sa brillante conduite depuis le début de la campagne et notamment lors des combats de l'Yser ; 2) Commandeur de l'Ordre de Léopold, O. J. A. du 20 août 1915 : pour avoir, depuis le

début de la guerre donné, dans les commandements successifs d'une brigade mixte et d'une division, les preuves évidentes et persévérantes des plus belles qualités militaires ; 3) Croix de guerre française, janvier 1916 ; 4) Croix de guerre belge O. J. A. du 13 février 1916 ; 5) Croix de commandeur des SS. Maurice et Lazare, conférée par S. M. le Roi d'Italie, le 10 décembre 1917 ; 6) Décoration de 2^e classe (Knight commander) de l'ordre des SS. Michel et Georges, conférée par S. M. le Roi d'Angleterre, le 13 août 1916 ; 7) Croix de commandeur de la Légion d'Honneur ; 8) Grand officier de l'Ordre de la Couronne, A. R. du 31 janvier 1918 : pour le courage, le zèle et l'autorité qu'il a montrés dans le commandement d'une division d'armée qu'il exerce depuis trois ans ; 9) Décoré de l'Etoile de Karageorge de 2^e classe avec glaive, O. J. A. du 21 décembre 1918 : A contribué au succès de l'offensive des Flandres en exécutant, après avoir traversé l'Yser à Dixmude, une poursuite énergique qui a refoulé l'ennemi jusqu'au canal de dérivation d'abord, jusqu'au canal de Gand-Terneuzen ensuite ; 10) Médaille de l'Yser.

Le 21 juillet 1920, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance de la Belgique, le *Courier de l'Armée* avait demandé aux grands chefs militaires de l'époque leur sentiment sur « l'armée nouvelle ». Le lieutenant-général baron Drubbel fit parvenir la réponse suivante qui, plus que jamais, est d'actualité. Je la livre à la méditation de l'armée d'aujourd'hui :

« A l'occasion de l'anniversaire de notre indépendance, je forme le vœu de voir l'armée nouvelle possé-

der les qualités solides de celle de 1914-1918 et s'inspirer des beaux sentiments qui animaient nos troupes. C'est à juste titre qu'au cours de la campagne, la Belgique s'est imposée à l'admiration du monde. Lors des offensives, ses soldats, conduits et précédés par leurs héroïques officiers, ont montré un allant et un mordant merveilleux; pendant la période si longue et si dure de la stabilisation, ils ont « tenu » dans des circonstances particulièrement pénibles et toujours le moral est resté élevé. L'affection qui unissait officiers et troupes était vive, sincère, et jamais nous n'avons fait de différence entre Flamands et Wallons. L'armée nouvelle comprendra, je l'espère, tous les Belges aptes à servir la Patrie, uniformément répartis dans les unités, sans distinction de race ni de langue : le Pays n'a qu'à gagner à ce mélange qui permet aux différentes catégories de citoyens de mieux se connaître, de s'estimer et de s'aimer. Elle se souviendra du martyr de nos provinces occupées, des souffrances endurées par les déportés et prisonniers. Elle n'oubliera pas les morts et les blessés de la grande guerre. Elle suivra l'exemple de ses « anciens » et, comme ceux-ci, elle restera fidèle à son Roi et sera prête au sacrifice suprême si un jour elle est appelée à l'honneur de combattre pour sauver notre indépendance et conserver l'intégrité du territoire. »

Le dimanche 17 octobre 1920, mourait à Liège, dans la cité ardente qu'il avait si vaillamment défendue, le lieutenant-général Leman. Ce fut le lieutenant-général Drubbel, alors gouverneur militaire de la province d'Anvers, qui rendit à l'illustre défenseur de Liège l'hommage de l'armée.

Du magnifique discours que l'ancien commandant de la 2^e D. A. prononça lors de la cérémonie imposante au Palais de la Nation à Bruxelles, extrayons ces paroles que nous pouvons lui appliquer à lui-même :

« Sa vie féconde et laborieuse, le poussant par étapes successives vers les sommets où il trouva la gloire avec le sacrifice, restera un exemple saisissant des vertus que la Belgique a cultivées et exaltées pendant la guerre, justification de sa conduite devant le monde et qui se résume dans la devise : « Pour l'Honneur ! »

Atteint par la limite d'âge, en décembre 1920, nommé baron et Grand Cordon de l'Ordre de Léopold, le lieutenant-général Drubbel se retira parmi les siens et vécut simplement dans le petit village des Flandres qu'il avait tant aimé. C'est là que, le samedi 15 novembre 1924, après avoir reçu la visite du Roi Albert I^{er}, il s'éteignit doucement.

Ce grand soldat avait voulu que sa mort fût simple et calme et il avait renoncé à ce qu'on entourât ses funérailles de pompe et d'apparat.

C'est donc dans l'intimité qu'elles eurent lieu à Oostacker, près de Gand. Mais néanmoins, sans honneurs officiels, la cérémonie fut très touchante et avait attiré la grande foule. Partout le drapeau flottait en berne. Parmi les personnes venues pour saluer la dépouille mortelle, citons le général Biebuyck, représentant le Roi; le lieutenant-général Bernheim, représentant le Ministre de la Défense Nationale; le lieutenant-général, commandant la 1^{re} circonscription d'armée, à Gand; l'aumônier général Dugardyn, représentant le cardinal Mercier; M. le comte de Kerchove de Denterghem, gou-

verneur de la Flandre Orientale; M. le baron Holvoet gouverneur de la province d'Anvers; les lieutenants-généraux Gillain, Buisseret, Rucquoy, Detaille, Kerstens, Delfosse, Hellebaut, Verbist, Bertrand, Jacoby, Van Acker, Collin et Evrard; le chef d'escadron Frisoul, commandant la base française d'Anvers; les députés Strauss, Van Acker et Siffer; M. Van der Stegen, bourgmestre de Gand; de nombreux officiers et une foule de membres des sociétés patriotiques de Belgique.

Le deuil était conduit par le R. P. De Bruyn, S. J., M. Vercauteren-Drubbel et M. Bergerem, ancien ministre. Le cercueil était recouvert du drapeau national. Les généraux, tous anciens divisionnaires ayant commandé devant l'ennemi: Gillain, Bertrand, Rucquoy et Bernheim, tenaient les cordons du poêle.

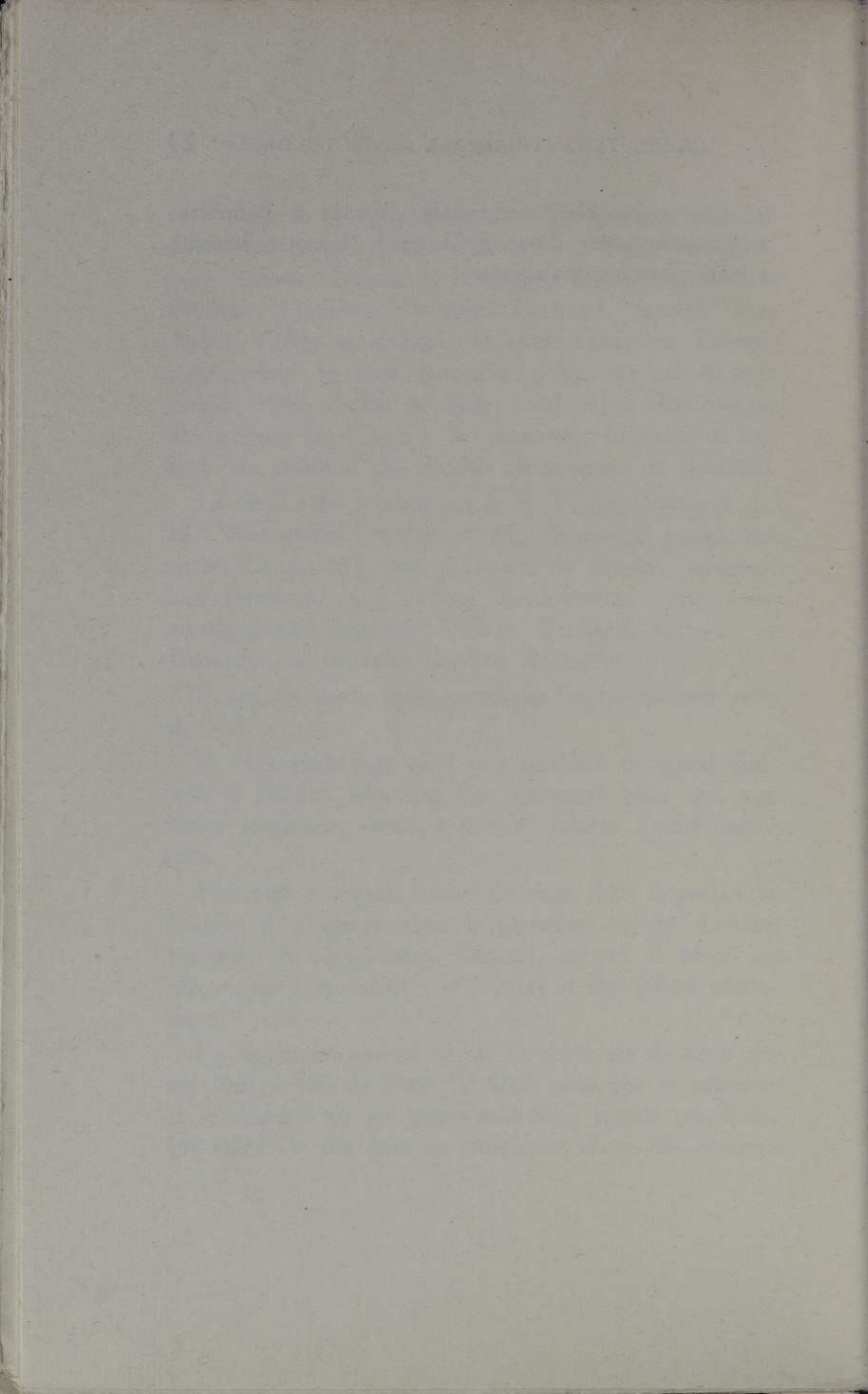
Parmi les nombreuses couronnes, on remarquait celle du Roi.

A l'hommage ému qu'il faut rendre à ce grand chef, doit se joindre celui que l'on adresse à ceux qui, aux heures critiques, surent maintenir intacte l'unité nationale.

Flamand d'origine, adoré de ceux dont il parlait la langue, il s'opposa avec la dernière énergie à toute tentative de séparatisme. Critiqué, injurié, il força ses adversaires à reconnaître sa loyauté et son ardent patriotisme.

Le lieutenant-général baron Drubbel est de ceux qui ont bien mérité du Pays. Il était juste que sa mémoire et le souvenir de ses vertus militaires, fussent perpétués. En inscrivant son nom au frontispice d'une des casernes

de notre métropole commerciale, l'armée a définitivement consacré les droits qu'il garde à notre fervente et inaltérable reconnaissance.



Le Colonel Bourg

Le dimanche, 9 septembre 1934, la petite localité de Weicherdange, dépendant de la commune de Clervaux, honorait la mémoire du Colonel Bourg, son vaillant enfant, qui conquiert tous ses grades dans l'armée belge et se couvrit de gloire pendant la campagne 1914-1918.

Le charmant petit village, une seule grand'rue dans le paysage le plus pittoresque qui soit, était tout fleuri et abondamment pavoisé aux couleurs grand-ducales et belges.

Les concitoyens du grand soldat inauguraient une plaque commémorative en bronze, portant en relief cette inscription :

DANS CETTE MAISON NAQUIT, LE 12 MARS 1870,
LE COLONEL BOURG,
GRAND SOLDAT DE L'ARMÉE BELGE,
HÉROS DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918,
DÉCÉDÉ LE 20 MAI 1931.

Mgr le Prince Félix de Bourbon Parme qui, ainsi que son frère le prince Sixte, fit la guerre comme officier d'artillerie dans l'armée belge (1), étant en voyage à l'étranger, s'était fait représenter à cette cérémonie

(1) Et, en citant ces deux noms, comment ne pas évoquer ici le souvenir du Prince Sixte de Bourbon qui faillit, comme on l'a dit, « tuer » la guerre. Le Prince Sixte de Bourbon était

par son aide de camp, le capitaine Miller. Le comité d'organisation composé de Luxembourgeois, avait été placé sous le haut patronage de M. Bech, ministre

le fils aîné du Prince Robert de Bourbon, duc de Parme et de la Princesse Maria-Antonia de Bragance, infante de Portugal, tante de notre auguste Reine Elisabeth. Son arbre généalogique remonte à Saint-Louis, roi de France et, au XVIII^e siècle, la maison de Bourbon occupait quatre trônes. C'est dire que celle-ci éclipsa toutes les autres familles souveraines d'Europe.

Né le 1^{er} août 1886, à Wartegg (Suisse), S. A. R. Mgr le prince Sixte de Bourbon de Parme suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, ainsi que ceux de l'École des sciences politiques. En 1913, comme descendant de Louis XIV, il était candidat au trône d'Albanie, mais on lui préféra le prince de Wied. En 1914, quelques mois avant la guerre, il présentait sa thèse de doctorat en droit, et reçut le titre de docteur en droit, avec une médaille d'or comme prix de thèse. Au moment de la déclaration de guerre, le jeune Prince tenta, mais en vain, de s'enrôler dans l'armée française. Car la loi était formelle et ne permettait pas à un membre d'une famille ayant régné en France de servir dans l'armée de la République. Le prince et son frère, le prince Xavier, essayèrent alors de prendre du service dans l'armée anglaise. Là aussi ils essuyèrent un refus.

C'est alors qu'avec le concours de leur cousine, la Reine Elisabeth, ils purent finalement être versés tous deux dans l'armée belge. Ils se conduisirent vaillamment et gagnèrent sur le champ de bataille l'étoile d'officier. Engagés comme simples soldats, ils terminèrent la campagne avec le grade de capitaine d'artillerie, trois fort belles citations et les Croix de guerre belge et française. Cette dernière décoration leur fut remise en janvier 1916 par M. Poincaré. Le Président de la République invita alors les deux princes à venir visiter le front français. Le 14 septembre 1916, ils furent reçus par le général Joffre et le général de Castelnau, qui les firent conduire à Verdun.

C'est pendant la guerre, en 1917, que se place l'épisode le plus dramatique de la vie du prince Sixte. Faisant preuve de qualités diplomatiques qui firent honneur à ses ancêtres, le Prince servit d'intermédiaire entre les gouvernements alliés et le nouveau souverain d'Autriche, son beau-frère, l'empereur Charles, afin d'amener celui-ci à accepter une paix séparée. Des négociations secrètes eurent lieu à Neuchâtel, en Suisse. Elles furent poussées très loin et faillirent aboutir. Mais l'intransigeance du gouvernement de Rome et le désaccord à Londres entre Lord Balfour et Lloyd Georges firent échouer cette tentative de paix. Ce fut pour le prince Sixte, qui aurait voulu assurer à l'Europe une paix durable tout en épargnant des milliers de vies humaines, la plus grande désillusion de sa vie.

Les deux princes de Bourbon-Parme restèrent à l'armée belge jusqu'au 1^{er} septembre 1919. Le 21 novembre 1916, le Roi Albert les avait décorés de l'Ordre de Léopold.

A peine démobilisés, le 12 novembre 1919, le prince Sixte se

d'Etat, et de M. Nieuwenhuys, ministre de Belgique à Luxembourg. Il comprenait les notabilités suivantes :

Président : M. Aloys Meyer (Clervaux), directeur

maria. Il ne pouvait épouser qu'une Française et s'unissait à Hedwige de la Rochefoucauld, fille du duc de Doudeauville.

Le prince Sixte ne fut pas seulement un vaillant soldat, il fut aussi un écrivain de talent. Après « L'offre de paix séparée de l'Autriche », il écrivit successivement : « La Reine d'Etrurie », « La dernière conquête du roi » que l'Académie française a couronnés; un « Voyage en Italie du comte de Chambord en 1839-40 »; un livre sur ses explorations sahariennes : « Au cœur du grand désert », et d'autres études dans la « Revue de France », la « Revue de Paris », sur l'histoire et la géographie principalement, car le prince était un grand voyageur.

Déjà, en 1911, il avait fait un premier grand voyage en Egypte, au Soudan, en Abyssinie du Nord, au lac Tsana. En 1912, il partait huit mois en Arabie, à Méhari. Après la guerre, l'activité du prince s'était portée principalement sur l'Afrique du Nord. D'abord, deux séjours au Maroc, auprès du Maréchal Lyautey, en 1921; puis en 1926, avec son frère le prince Félix et sa belle-sœur la grande-duchesse de Luxembourg, il fit le premier tour du Grand Erg. Mettant à exécution un projet longuement mûri et préparé, le prince quittait de nouveau Paris au début de janvier 1929, et, le 26 du même mois, partait d'Alger, à la tête d'une mission qui, portée par trois voitures automobiles, réalisa la première traversée, avec ce mode de traction, du Sahara par le Hoggar et l'Air. A cette occasion la Société de Géographie décerna au prince sa grande médaille d'or Duveyrier, et le gouvernement français le nomma chevalier de la Légion d'honneur.

En novembre de la même année 1929, le prince Sixte repartait, cette fois pour l'Abyssinie, allant saluer le négus Taffari au nom de sa belle-sœur la grande-duchesse de Luxembourg et de son frère le prince Félix de Bourbon-Luxembourg. Sa plus belle expédition fut celle de 1932 au Sahara oriental dans le Tibesti, le Borkou et le Wadai, au cours de laquelle, avec ses collaborateurs son frère Gaëtan, le comte Hector de Bearn, le comte de Neubourg et le lieutenant-colonel Gautsch, il parcourut plus de 14000 km. sur des pistes non encore tracées. L'intrépide explorateur en rapporta une riche documentation géographique et géologique.

Le prince Sixte mourut, on s'en souvient, le 14 mars 1934, quelques semaines à peine après le tragique accident de Marchelles-Dames. Le plus grand bonheur de sa vie fut, de l'aveu même de sa chère épouse, d'avoir servi dans les rangs de l'armée belge. Aussi, avant de mourir, exprima-t-il le désir formel d'être enseveli dans l'uniforme de capitaine belge. Ses dernières volontés ont été fidèlement respectées.

Nous devons nous incliner bien bas devant ce prince étranger qui, au moment le plus tragique de notre histoire, sollicita comme un insigne honneur l'autorisation de revêtir la tenue khaki et qui, pendant plusieurs années, à la tête de sa batterie, monta une garde vigilante et efficace au front de l'Yser.

général des Arbed-Terres Rouges, président de la Chambres de commerce ;

Membres : MM. Ch. Beck, major-commandant du corps de la Force armée ; Nic. Fogen (Weicherdange), bourgmestre de la commune de Clervaux ; Joseph Funck, vice-président d'honneur des Volontaires de guerre luxembourgeois de l'armée belge ; Jos. Kratzenberg, président du Syndicat d'initiative de Clervaux, échevin de la commune ; Louis Kuborn, inspecteur en chef honoraire des douanes ; René Legrand, président des Volontaires de guerre luxembourgeois de l'armée belge ; Pierre Prum, juge de paix à Clervaux, ancien président du gouvernement luxembourgeois ; Fr. Zanen (Weicherdange), ancien directeur général et administrateur du Fonds du roi Albert, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées ; J.-P. Zanen, directeur honoraire du Service agricole.

A ce comité central s'était joint un comité local, présidé par M. Nicolas Fogen, qui comprenait, pour mieux marquer l'unanimité des sentiments de la population, tous les chefs de famille de Weicherdange.

Aux nombreuses sociétés luxembourgeoises s'associaient plus de 100 délégations venues de Belgique avec leurs drapeaux. A leur tête, on voyait le général Baron Baltia, les généraux Molitor, Keucker de Wathelet et Ledru, le Colonel Chardome des chasseurs ardennais, et les colonels des 8^e et 9^e de ligne.

Ce fut le président du comité organisateur, M. Aloys Meyer qui, dans un magistral discours, rappela la carrière du grand patriote et du grand soldat.

Le colonel Bourg fut, en effet, un soldat incompa-

nable. Il a à son actif les plus brillants faits de guerre et c'est pourquoi nous avons voulu, à notre tour, rendre hommage à sa glorieuse mémoire.

Damien Bourg s'engagea à dix-sept ans comme volontaire de carrière au 11^e de ligne, le 14 mars 1887.

Le colonel Bourg aimait à rappeler l'énergie dont il eut besoin dans ses jeunes années, à l'École régimentaire de la petite ville d'Ath, pour étudier la langue française et le dur métier de soldat.

Le 23 décembre 1887, il recevait les galons de laine et, trois ans plus tard, le 26 octobre 1890, ceux de sergent.

Le 1^{er} septembre 1894, il opta pour la Belgique et récupéra définitivement la nationalité belge perdue par sa famille en 1839, lors de la séparation du Luxembourg. Deux ans plus tard, il était nommé sous-lieutenant. Jamais cœur de soldat ne fut plus heureux ni plus fier. A force d'énergie et de labeur, ce self made man était officier. Dès lors, sa carrière suit la calme filière du temps de paix. Cependant, il se fait remarquer par une forte personnalité qu'inspire un patriotisme ardent et sans égal. Grâce à une connaissance approfondie de la langue allemande, le lieutenant Bourg collabore pendant 7 ans au service de Presse et de Bibliographie du ministère de la guerre. Il lit tout ce qui se publie en Allemagne et en Autriche, et se convainc que la guerre est inévitable. Il s'y prépare de toutes ses forces. Cette préparation lui vaut la cote « très bien », à l'examen pour le grade de capitaine-commandant.

La mobilisation le trouve à la tête d'une compagnie

du 28^e de ligne qui est chargée de défendre, sous Namur, l'intervalle entre les forts de Cognelée et d'Emines. Il a sous ses ordres le lieutenant Honoré Van Keer, originaire de Lebbeke, qui devait être mortellement blessé à Dixmude le 18 décembre 1914. Le 23 août, les passages de la Meuse sont forcés, les forts agonisent et, pour éviter un désastre, le général Michel donne ordre à la 4^e division d'armée de battre en retraite. La compagnie Bourg, aux avant-postes, à 8 kilomètres au nord de Namur, n'a pas été touchée par l'ordre de repli. Dans la nuit du 22 au 23, on a entendu les Allemands chanter le « Wacht am Rhein » dans les bois environnants. Le 23, le fort de Cognelée, après une résistance acharnée, s'est tu. Toutes les communications téléphoniques sont coupées. A 16 heures, le commandant Bourg s'aperçoit que l'Allemand a forcé les intervalles et est dans Namur. A 17 heures, la vague ennemie descend par la route de Louvain. La compagnie va être cernée. Mais son commandant veille : il se décroche et, protégé par le canon d'Emines, il réussit à passer. La chaleur est atroce. Les paysans ravitaillent la vaillante petite troupe. Après la côte de Rhisnes-Arthey, on dépasse Belgrade, puis on pique droit sur Flawinne. Vers 22 heures, des civils préviennent le commandant Bourg qu'il y a deux officiers allemands dans un café d'Insépré-Malonne. Bourg se fait désigner la maison. Il poste ses hommes aux issues ; puis, seul, revolver au poing, il pénètre sans hésiter. Sur deux matelas deux officiers ennemis sommeillent... C'est le capitaine von Roel, officier d'ordonnance et neveu du général von Gallwitz, et le capitaine Talbot des trans-

ports, tous deux attachés au Q. G. de Namur. Après un interrogatoire sommaire, Bourg les emmène avec lui.

Le 24 au matin, le village de Saint-Gérard est en feu. Les Allemands l'occupent. Bourg, devant ces difficultés, change de direction et prend la route de Saint-Laurent. A moins d'un kilomètre de là, sur la route de Fosses, la cavalerie allemande est au repos. La cible est trop belle pour que les valeureux soldats du commandant Bourg n'ouvrent pas le feu. Après une demi-heure de combat, la petite unité, qui a infligé des pertes sévères à l'ennemi, mais qui a, elle aussi, ses rangs éclaircis, se retire vers le village. Un court repos, et la compagnie fantôme traverse Froidebise, fait route ensuite vers Bois-de-Villers et Bioul et arrive, à la nuit tombante, dans les bois de Profondeville, où la troupe s'installe en grand'garde.

Le 25, l'héroïque compagnie n'est plus qu'un faible îlot au milieu de la marée toujours montante des casques à pointe. Avec l'aide de ses deux prisonniers, le commandant Bourg se décide à parlementer. Le soir, le général von Gallwitz, pour la vaillance de sa troupe, lui accorde les honneurs de la guerre. A Profondeville, Bourg, en présence du député Golenvaux, ff. de bourgmestre de Namur, fait payer la solde et reçoit de von Roel un sauf-conduit pour chacun de ses soldats. En leur remettant ce document, il leur dit : « Mes amis, vous êtes libres, mais vous connaissez vos devoirs envers la Patrie. N'oubliez pas ce que tous vous m'avez promis dans le bois ». Et c'est pourquoi, quelques jours plus tard, presque tous avaient rejoint l'armée de campagne. Le 30, Bourg et son lieutenant franchissaient le

cordon de nos sentinelles à Hofstade et, le 31, ils se trouvaient, avec nombre de leurs soldats, sous Anvers.

Quand, après Merckem, le général Foch attachera sur la poitrine du major Bourg la croix d'officier de la Légion d'Honneur, il lui dira : « Vous avez été brillant au début de la campagne. Vous avez vécu l'événement le plus extraordinaire de toute la guerre. »

Après Anvers, nous retrouvons le commandant Bourg au combat de Termonde.

Le 19 octobre, le voici à Tervaete. Une balle de schrapnell l'atteint au genou au moment où il porte secours à son colonel. Le 12 novembre, il est créé chevalier de l'Ordre de Léopold. Fin décembre, il reprend le commandement de sa compagnie. Avec elle, le 28 janvier 1915, devant Lombartzijde, il coopère à l'attaque de la grande dune sise à l'est de Nieuport-Bains.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, il reçoit l'ordre de s'emparer de la ferme Terstille dans la région de Schoorbakke. Le commandant Bourg brave tout pour remplir la mission qui lui a été assignée. Sa Compagnie perd dans cette opération les trois quarts de ses effectifs ; elle a 51 tués. Le sous-lieutenant Heintz a le bras droit broyé par une dizaine de balles de mitrailleuses. Le sous-lieutenant du génie Brosius a, lui aussi, le bras droit arraché.

Dans la nuit du 19 au 20 juin, le commandant Bourg enlève une tranchée entre Terstille et St-Georges, et y fait des prisonniers.

Pendant les dix-huit mois qui suivent, il est chargé du commandement de la compagnie de réhabilitation. Le 18 décembre 1916, Damien Bourg promu major

passé au 19^e de ligne. Les 28 et 29 novembre, son bataillon, après avoir subi, pendant 24 heures, un bombardement d'une extrême violence, repousse une forte attaque allemande. Le soir du 16 avril 1917, alors qu'il rentre de l'infirmerie où on l'a opéré d'un anthrax à l'épaule, le major Bourg reçoit l'ordre de relever, avec son unité, le III-19, en première ligne, à l'est de Bixschoote, devant les débouchés de la forêt d'Houthulst, un bataillon du 18^e de ligne. Toute la nuit, il donne des ordres et veille à l'organisation du secteur qui lui est confié, car il sait que bientôt il sera attaqué. Le lendemain 17 avril, la bataille de Merckem commence. Les Allemands attaquent avec trois divisions notre III^e D. A., commandée par le Général Jacques. Le major Bourg, dont le régiment appartient à la III^e D. A. occupe aux avant-postes le point de soudure de nos autres divisions. Tandis que, sous le puissant effort des vagues allemandes, la division de Jacques doit reculer au début de la journée, le major Bourg tiendra ses positions et ne reculera pas d'une semelle. Et c'est grâce au saillant qu'il formera ainsi dans la ligne de progression allemande, que sera rendue possible la splendide contre-attaque par laquelle le général Jacques rétablira les positions, refoulera les Allemands et leur fera 700 prisonniers. La bataille de Merckem était gagnée.

La magnifique conduite du major Bourg au cours de cette glorieuse journée dictera, quelques années plus tard, au lieutenant-général Baron Michel, les lignes suivantes :

« On lit avec orgueil, dans ce récit de la bataille

de Merckem, une des plus belles pages de notre histoire de la guerre, la part glorieuse qu'y prit le 19^e et l'attitude héroïque du III^e bataillon dont le chef, le major Bourg, semble un héros d'un autre âge. »

Pendant l'offensive libératrice de septembre 1918, le major Bourg se distingue à Zarren et à Windaal. Le 29 octobre, à Bellem, il est à nouveau blessé d'un éclat d'obus à la main gauche.

L'armistice le trouve titulaire de 8 chevrons de front et de deux chevrons de blessure, de la croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme, de la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur, de la Croix de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie, toutes décorations accompagnées des citations les plus élogieuses. Il est en outre porteur de la Croix de guerre belge à six palmes, de la croix de guerre française à deux palmes et de la Médaille de l'Yser. Il est enfin officier de la Couronne de Chêne (Ordre grand-ducal) en témoignage de sa brillante conduite pendant la guerre.

Le 2 juin 1920, le major Bourg est nommé, au choix, au commandement du corps de Discipline, où il est d'urgente nécessité qu'un chef énergique rétablisse l'ordre et la discipline. Le 26 juin de l'année suivante, il était nommé lieutenant-colonel. Lors de la dissolution du C. D. D., le lieutenant-colonel Bourg fut désigné pour commander le 25^e régiment de ligne, nouvellement créé. C'est là que l'inexorable limite d'âge l'atteignit.

Comme le dit une note élogieuse de ses chefs, le colonel Bourg a eu les défauts de ses qualités. Pendant les deux années où je fus son adjoint à l'Etat-Major

du corps de discipline, j'ai pu me rendre compte de l'énergie farouche, de l'activité inlassable et de l'audace de ce chef dans toute l'acception du mot. Jamais je n'ai connu un colonel de cette trempe qui, dans la maturité de l'âge, était resté plus actif et plus ardent que le plus fougueux de ses sous-lieutenants. En outre, comme on l'a très-bien dit lors de ses funérailles : « le colonel Bourg avait la passion de la justice. »

Nous voudrions, pour l'édification de nos concitoyens, reproduire les citations flatteuses accordées au colonel Bourg pendant la campagne. Mais il serait trop long ; et nous devons nous borner à en choisir deux parmi les plus éloquentes :

Cité à l'ordre du jour de l'Armée, le 30 octobre 1921 : « A été pendant toute la campagne un modèle de courage et d'énergie. S'est montré entraîneur d'hommes de tout premier ordre. Commandant le 3^e bataillon du 19^e de ligne, a, par son exemple et son audace, entraîné son unité pendant toutes les phases de l'offensive libératrice. Le 14 octobre 1918, malade et intoxiqué par les gaz, a tenu à conserver le commandement de son bataillon jusqu'à la libération du territoire. Est titulaire de 8 chevrons de front, de la Croix de Guerre, des croix d'officier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne, et de la croix d'officier de la Légion d'Honneur, de la croix de guerre française et de l'Ordre de Sainte-Anne. »

Officier de la Légion d'Honneur par décret du Président de la République française du 15 août 1918 :

Officier supérieur d'élite, d'une bravoure et d'un courage à toute épreuve, commandant un bataillon d'avant-

poste, le 17 avril 1918 a, par sa direction intelligente, sa belle énergie, son mépris de la mort, maintenu parmi ses troupes le calme, la résolution et l'ardeur inébranlable qui ont fait échouer les attaques furieuses de l'ennemi très supérieur en nombre. »

Tel est ce héros, Luxembourgeois d'origine, Belge de choix et d'adoption. Son nom honore en même temps le pays qui l'a vu naître et l'armée qu'il a aimée et servie.

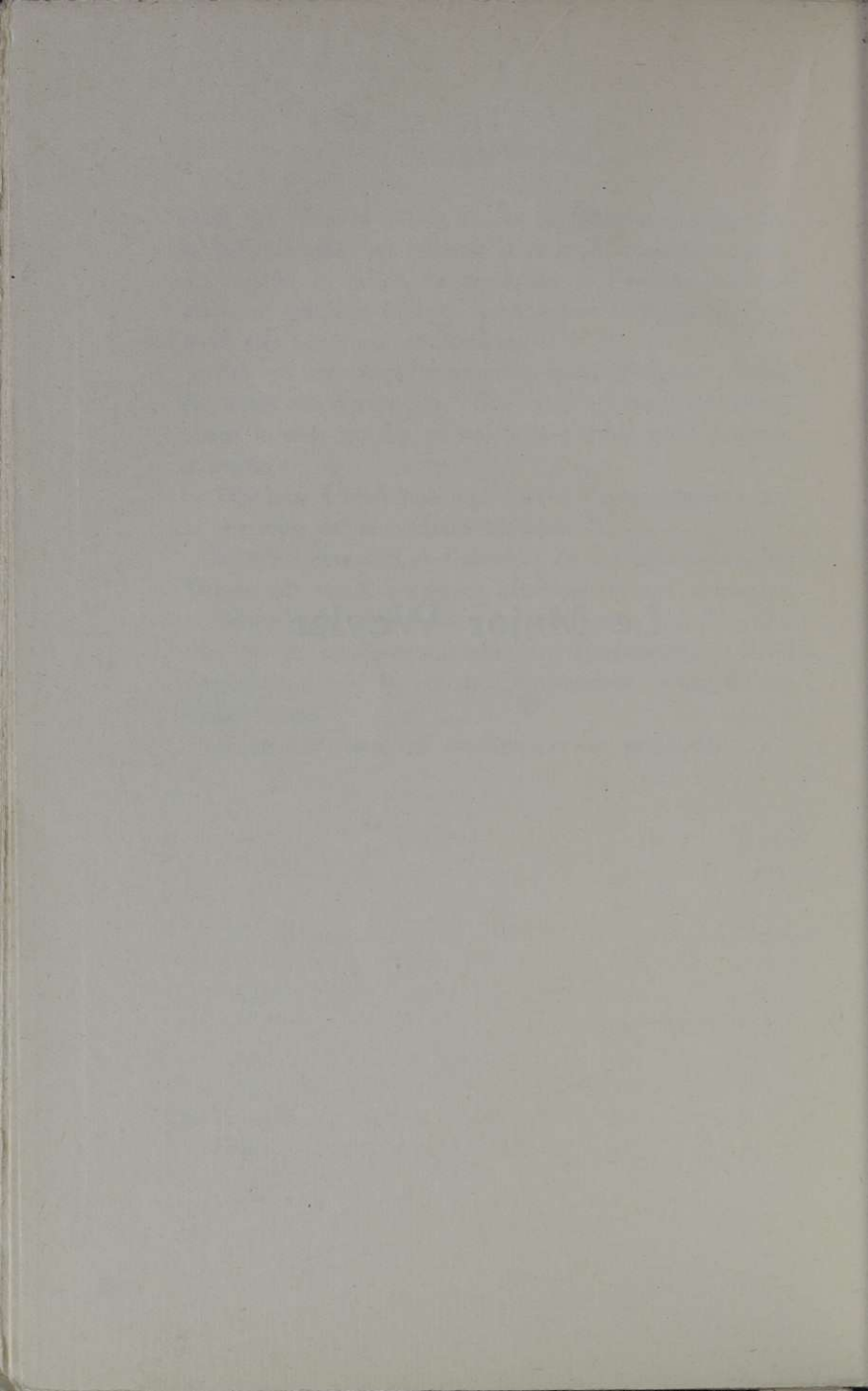
Dès lors, il était juste que l'un et l'autre conservassent la mémoire de ce vaillant guerrier.

Et c'est pourquoi, à l'exemple de ses concitoyens, les Belges ont voulu perpétuer efficacement son souvenir :

Schaerbeek, où il habita, a donné son nom à l'une des rues de la commune, tandis que Profondeville, où il combattit, a créé la rue du Commandant Bourg de son vivant même.

Il méritait bien ces témoignages de gratitude.

Le Major Weyler



Par décision du Ministre de la Défense nationale, en date du 11 juillet 1932, la caserne des Apostolines, où est logé le 2^e bataillon du 4^e de ligne, s'appellera désormais caserne Major Weyler. Elle perpétuera, à jamais, la mémoire d'un officier mort pour son drapeau, que salueront désormais les futures générations militaires. Nul plus que le major Weyler n'avait droit à ce témoignage de reconnaissance de l'armée et de la nation tout entière. Plus qu'aucun autre il méritait, ainsi que les unités qu'il commandait, de rappeler à la jeunesse belge les exemples d'honneur, de fidélité et d'attachement à la Patrie donnés au cours de l'époque 1914-1918. Rappelons rapidement cette belle page d'histoire militaire, inscrite désormais au frontispice d'un des plus vieux bâtiments de la ville de Bruges.

Né à Wiltz, dans le Grand-Duché de Luxembourg, le 13 février 1865, Michel Weyler entre à l'armée le 23 mars 1883, en qualité de volontaire de carrière. Nommé sous-lieutenant le 28 juin 1891, le jeune officier est désigné pour le 4^e de ligne qu'il ne quittera pas un instant. Lieutenant le 26 juin 1898, capitaine en second le 26 juin 1906 et capitaine-commandant le 26 juin 1911, la mobilisation le retrouve à la tête de la 3^e compagnie. Quelques jours plus tard il

est désigné pour prendre le commandement de la 3^e compagnie du 24^e de ligne. C'est à la tête de cette unité que, le 12 août 1914, il participe au combat de Haelen. Chargée d'appuyer l'action de la I. D. C., la 3^e/24 est engagée de 14 heures 45 à 19 heures. Elle accepte là le baptême du feu avec une crânerie qui fait honneur à son chef : 1 tué, 42 blessés et 1 disparu sont la rançon de la bravoure dont elle fait preuve. Le 22 août on retrouve la vaillante unité à Blaesveld et le 9 septembre à Termonde, où elle assure la garde du pont sur l'Escaut. Elle coopère à la défense de cette ville jusqu'au 25 septembre. Le 26, elle est mêlée au combat d'Audeghem avec le I/24, chargé de soutenir un bataillon du 8^e de ligne. Le 27, elle est en tête du gros de l'avant-garde qui se dirige de Gysegghem vers Herdersem où elle livre combat. Les sergents Rogé et Vandevelde, les soldats Proot, Lecomte, Dupont et Delalune sont blessés au cours de cette rencontre avec l'ennemi. Le 30, elle est en G. G. sur le rive nord de la Nethe, au pont détruit de la ligne de chemin de fer Anvers Sud-Malines. Elle y subit un violent bombardement au cours duquel le premier sergent Lebrun, le sergent Pypels et les soldats Verhaever, Verbeeke, Verlinden, Wildemeersch, Daenkiet, Lobbestael et Rouan sont sérieusement blessés. Les 2 et 3 octobre, toujours en G. G. au nord de la Nethe, la courageuse unité prend sous son feu ajusté et met hors de combat une compagnie allemande évaluée à 260 hommes qui s'avance le long de la voie ferrée. Le soldat Rau est blessé. Le 5 octobre, chargée de renforcer le II-24 au pont de la Nethe, à 600 m. au Sud de la

station de Duffel, elle y combat vaillamment. Les soldats Defonseca, De Groote et Dubois sont blessés. Du 7 au 16 du même mois, elle participe à la retraite vers la mer. Elle loge, le 12 octobre, à la caserne du Poermolen à Bruges où elle est arrivée à 2 heures 30. Le 17 octobre, on la retrouve à l'Yser dans les environs de Pervyse. Le 22, en réserve à la B/6 de la route Pervyse-Schoorbakke, elle reçoit à 14 heures 30 l'ordre de se mettre sous les ordres du Major Artan de St-Martin, afin de participer à l'attaque de la boucle de Tervaete. Elle est à l'aile droite du dispositif d'attaque, formé par les I-24, III-24 et III-4. Après des efforts qui tiennent de l'héroïsme, elle atteint l'Yser à 16 heures 30. La conduite de la 3/24 fut là réellement admirable; et voici en quels termes le lieutenant Van Loocke termine son compte-rendu de ce combat que je trouve épinglé dans le carnet de campagne du capitaine-commandant Weyler :

« De tous les souvenirs qui me sont restés de la campagne, c'est celui de la journée du 22-10-14, qui m'est le plus cher. Jamais cette date ne me revient à l'esprit sans que je ne me sente envahi d'un sentiment de profonde admiration, je dirai même de reconnaissance pour mes valeureux soldats. Ah! que vous étiez sublimes mes pauvres gars! Couverts de haillons, exténués par les fatigues et les luttes que vous avez soutenues, un contre dix, pendant plus de 2 1/2 mois, méprisant la mitraille, souriant à la mort, vous vous lanciez à l'assaut d'un ennemi dont vous connaissiez pourtant la supériorité numérique écrasante. Je le répète, car il n'y a pas d'autre qualificatif pour vous, vous étiez

sublimes. L'évocation de votre mouvement magnifique me fait encore frémir d'enthousiasme et d'orgueil. Voilà pourquoi, soldats de la 3/24, vous me resterez éternellement chers et je garderai de vous un souvenir impérissable. »

Les pertes de cette mémorable journée sont : les soldats Christiaens, Janssens et Desaever, tués; le sergent De Meulemeester et les soldats Lambert, Nyt, Van Gyseghem, Pluvier, Van Engel, Declercq, Demuynck, Auregards, Cornelly, Bouckaert, Vandepoele, Lixerde, Herphelin, Bayet, Delepelaere, blessés.

Le 29 octobre, de garde dans les tranchées du chemin de fer Nieuport-Dixmude, la gauche appuyée à l'arrêt de Boitshouck, la compagnie est soumise, dès 8 h. du matin, à un violent bombardement. A 12 h. 15, elle subit stoïquement un assaut de l'infanterie allemande, qu'elle repousse avec de lourdes pertes. Le caporal Huylebroeck et les soldats Favresse, Dumonceau, Damman, Bruynooghe, Plovier, Claeysy, De Kruyt et Scheere sont blessés au cours de cet engagement.

Le 31 octobre, la 3^e/24 est fusionnée avec la 3^e/4 qui passe sous les ordres du capitaine-commandant Weyler. Du 6 octobre au 15 novembre, le brillant officier assure, pendant l'évacuation du major Lecomte, le commandement du 1^{er} bataillon tout en conservant l'administration de sa compagnie. L'état des pertes de cette unité pendant la période du 4 août au 31 octobre 1914 est de : 5 tués, 99 blessés, 1 prisonnier et 7 disparus.

Avec les fêtes de la Toussaint commence la période dite de stabilisation. La 3^e compagnie du 4 occupe le

secteur de Ramscapelle-Pervyse jusqu'au 13 février 1915, date à laquelle le capitaine-commandant Weyler promu major est appelé au commandement du II/4.

Le 22 avril 1915 les allemands violent la convention de La Haye du 29 juillet 1899, inaugurant à Bixschote la guerre des gaz. Le front franco-anglais menace de se rompre. Le 4^e de ligne, en repos à La Panne, est envoyé en renfort de la 6^e D. A. Du 23 avril au 5 mai, le II/4 occupe le bois situé à 800 m. S.-O. du moulin de Pypegaele où il organise une position défensive. Il y est soumis journellement à de violents bombardements ennemis d'obus de tous calibres et d'obus toxiques.

Du 6 mai au 15 juin, il participe tour à tour avec les autres bataillons du régiment à l'organisation et à la défense de la rive Ouest du canal d'Ypres à l'Yser, dans le secteur de Bixschoote.

L'ordre de régiment du 15-6-1915 rend comme suit hommage à la bravoure du II/4 :

« Il m'est agréable de pouvoir signaler en outre la belle conduite du II qui, pendant la soirée du 13 courant, resta stoïquement dans les tranchées et au redan sur le canal de l'Yperlée, alors que celles-ci étaient violemment bombardées par l'artillerie lourde allemande. J'adresse à cette occasion toutes mes félicitations au major Weyler, à ses officiers et à ses hommes. »

Du 1 juillet 1915 au 1 mars 1916, le II/4 participe à la défense du secteur Drie-Grachten-Steenstraet, affecté à la 1 D. A. Pendant cette période la vaillance et l'activité du bataillon sont marquées par les faits ci-après : Le 23 juillet, un poste d'écoute, composé de

1 caporal et de 6 soldats, établi par la 1/II sur la rive O. de l'Yperlée, est, après un corps à corps sanglant, enlevé par les allemands.

Le 9-10-15, le sous-lieutenant Wackenier, accompagné de 1 sergent, 3 caporaux et 15 soldats volontaires de la 1^e/II compagnie, exécute une expédition contre le poste d'écoute allemand établi sur la rive E. du canal de l'Yser, à 350 m. au N. du redan du passeur. Le soldat Francken est blessé au cours de cette expédition.

Le 19 novembre 1915, le capitaine Cassiers, commandant la 2^e/II depuis mai 1915, est mortellement blessé, vers 17 h. 50, par une balle de fusil, dans la tranchée W. au sud de la maison du passeur. Le vaillant officier, transporté à l'hôpital d'Hoogstaede, y meurt le 20 dans la matinée.

Le 28-11-15, la 4^e/II est citée à l'O. J. de la Division pour être restée stoïquement à son poste de première ligne alors que, en une heure de temps, les tranchées qu'elle occupait avaient reçu plus de 150 bombes. Le sous-lieutenant Vernez, le sergent Terlinck et le caporal Guilini font l'objet d'une mention spéciale.

Le 3 janvier 1916 cette même compagnie commandée par le capitaine Ernest Lorette, est violemment bombardée de 7 à 8 h. 5. Elle encaisse en ce laps de temps environ 280 bombes et projectiles de tous calibres. Les clairons De Roo et Wouters sont blessés.

Le 22 janvier le sous-lieutenant Muylle dirige une patrouille composée du sergent Vandesteen et des sol-

dats Kindt et Terrassier en avant du redan du Passeur.

Le 22 février, les 1^{er} et 2^e pelotons de la 1^{re}/II (sous-lieutenant Vandendriessche et adjudant Dezeine); la 1^{re} section de Mi de cette même unité (sous-lieutenant Laplanche), ainsi que les soldats Tempelaere, Vandamme et Strobbe sont cités à l'ordre du jour de la division pour la belle attitude qu'ils ont eue le 14 pendant un intense bombardement dirigé sur les tranchées qu'ils occupaient près du Passeur.

Le 25 février, le soldat De Coninck de la 3^e/II est également cité à l'O. J. de la division pour l'esprit de sacrifice et le sang-froid dont il a fait preuve le 22 en traversant une zone battue par une mitrailleuse ennemie pour porter secours à un camarade blessé.

Du 1 juillet 1915 au 1^{er} mars 1916, les pertes sont les suivantes : Tués : 1/II, De Orcher, Moulin et Hermann, soldats; 2/II, Cassiers, capitaine, Meersman, Minne, Calle, Delbecque, Reuse, Dumont, Bouvriër, Sarazin et Vrielinck, soldats; 3/II, Van den Bosch, soldat; 4/II, Henderickx et Jossa, caporaux, Allart, Delbecque et Van de Marlier, soldats.

Prisonniers : 1/II, Danchotte, caporal, Foulon, Cambier, Despiegelaere, Maertens H., Van Pevenhaeye et De Deckers, soldats.

Blessés : 1/II, De Zeine et Verbruggen, sergents, Vandavelde, Cotteyn, Simoen, Vandersteyn, Callant, Vanderhaegen, VanLaere, Francken, Govaert, Vanden Steene, Duvièr et Timmerman, soldats; 2/II, Leleu, lieutenant, Libert, sergent, Folie, Bonpiette, Christiaens, Van Overbeek, Callewaert, Gielen, Haems, Loncke,

Deville, Demunter et Lepage, soldats; 3/II, Brackennier, 1^{er} sergent (2 fois), Castrique, De Bruyne, Van Essen, Dammen, Demare, Wever, De Cleyne, Deceuninck, Van Lockeren, Levêque; 4/II, Tuyschaevers, sergent, Van Hamme, caporal, Derso et Wouters, clairons, Cajot, Dejonghe, Zenner, Van Aecker, Van Hulst, Zutteman, De Blanck, Vilez, Menève, Florizzone, Huertmans et Van Ryckeghem.

Après un repos de quelques semaines à La Panne, le II/4 fait, le 12 avril 1916, mouvement pour Eggewaerts cappelle. A partir du 14 il participe à la garde des tranchées de la ligne du chemin de fer de Nieupoort-Dixmude de K 4.200 à K 5.500.

Dans la nuit du 19 au 20 août, le sergent Ernest *Ivens d'Eeckhoutte*, 1 caporal et 13 soldats de la 3/II tendent une embuscade dans la direction de la ferme Van de Woude. Le 20 août, à partir de midi, la 3/II (capitaine Letellier) de garde à la G. G. d'Oudstuvekenskerke est violemment bombardée. Plus de 500 projectiles sont déversés sur cette grand'garde, ainsi que sur les postes M1, R3, R4 R5, R6. Les soldats Van Ganzen, Doms, Decoster sont blessés.

Le 23, la 2/II (capitaine A. Lorette) qui a relevé la 3/II aux avancées d'Oudstuvekenskerke est à son tour violemment prise à partie par l'artillerie allemande. En moins de 3 heures plus de mille projectiles s'abattent sur la G. G. Au cours de ce bombardement qui dura de 17 h. 05 à 19 h. 55, le caporal Demersman et les soldats Salms, Bethune, Delune, Victor et Desaever sont tués; le caporal Ghlédan et les soldats Albers et Gobert sont blessés. Le soldat Folie, devenu subite-

ment fou sous cette avalanche de feu et de fer est trouvé, après le bombardement, assis, chantant à tue-tête sur le cadavre du soldat Victor. La 2^e compagnie est citée à l'O. R. N° 228, ainsi qu'à l'O. J. de la 1^{re} D. A. du 25-8-1916. Le capitaine A. Lorette, le médecin Heuno, l'aumônier Deman, les brancardiers Meuleman et Vandamme, les soldats Tomsin et Delcourt y font l'objet d'une mention spéciale.

Dans la nuit du 21 au 22 septembre, 15 soldats de la 2/II, sous les ordres de l'adjudant Deketelaere, se portent à 40 mètres des postes allemands établis entre les fermes n° 2 et Den Torren et s'y établissent en embuscade. La nuit suivante, une opération analogue est menée par le sous-lieutenant Corbisier avec un détachement de la 3/II dans la direction de la ferme n° 1. Dans la nuit du 24 au 25, l'adjudant Doms avec 1 sergent, 2 caporaux et 20 soldats, tend à son tour une embuscade dans la direction de la ferme Den Torren. Le 9 octobre à 19 h. 30, le sous-lieutenant Van den Driessche, 1 sergent, 1 caporal et 15 soldats de la 1/II (capitaine Procureur) vont se poster à 75 mètres à l'Ouest du poste allemand situé entre la ferme 2 et la ferme Den Torren.

Le 23 novembre, une patrouille allemande forte de 16 hommes, attaque le poste M6 de la G. G. d'Oudstuvekenskerke, occupée par la 1/II. Le soldat Vercaemer est tué et le soldat Meunier blessé au cours de cette échauffourée. Firent particulièrement preuve de courage et de sang-froid au cours de cet engagement : le 1^{er} sergent-major Boucherie, le sergent Donvil, le sergent-adjoint De Walkeneer, les soldats Costeman et

Van Canneyt. Tous ces militaires furent cités à l'O. R. N° 330 du 25-11-16, ainsi qu'à l'ordre journalier N° 331 de la 1 D. A. du 26-11-16.

Le 27 novembre, le II/4 quitte le secteur de Perwyse et va cantonner à Ghyvelde.

Outre celles déjà citées, les pertes durant cette période du 12-4 au 27-11-16 sont les suivantes : Tué : Farazyn, soldat, 2/II; blessés : 1/II, Wiellems et Hellin, soldats; 2/II, Deuss, sergent, Hoste, Callenberg, Mertens et Meire, soldats; 3/II, Van Coppenolle, Van Roy, Dely, Bosty, Cappelle et Dombrecht, soldats; 4/II, Monnon et Delplancke, caporaux, Cousin et Schelfaut, soldats.

Le 11 décembre, le 4 s'embarque à Bergues pour le camp de Mailly où il arrive le 13 dito à 11 heures. Le 2 janvier 1917 il quitte le camp de Mailly et il débarque à Dunkerque le 5 dito à 16 heures. Le 24^e de ligne est reconstitué et le major Weyler passe à ce régiment où il prend le commandement du II^e bataillon.

Le 17 janvier, la 1 D. A. relève la 2 D. A. dans le secteur Noordschoote-Steenstraete. Du 17 dito au 21 février la 4^e brigade mixte forme la réserve de la 1 D. A. et cantonne à Beveren.

Du 22 février au 12 mars, tandis que le 4^e de ligne assure le service de garde aux tranchées, le 24^e de ligne forme réserve du sous-secteur sud. Le II/24 cantonne dans les fermes situées entre Westvleteren et Crombeke. Le 12 mars, il est de garde aux tranchées de 1^{re} ligne dans la zone centre du sous-secteur sud du secteur Noordschoote-Moulin de Lizerne,

défendu par la 1 D. A.. Il coopère à ce service jusqu'au 12 juin 1917.

Le fait particulièrement saillant de cette période de la stabilisation est l'incursion qu'exécute, le 26 mars, la 6^e compagnie sous les ordres du capitaine Arthur Lorette, dans la tranchée ennemie de Stampkot. La vaillante unité ramène 5 prisonniers dans nos lignes. Au cours de ce raid sans précédent, les deux frères sergents Edouard et François Van Raemdonck de Tamise, sont tués. Quinze jours après cette intrépide expédition ils sont retrouvés, à proximité des lignes ennemies, dans les bras l'un de l'autre, tendrement et à jamais enlacés dans la mort.

Le 12 juin, la 1 D. A. est relevée par la 5 D. A. Le II/24 cantonne à La Panne jusqu'au 30 dito, date à laquelle la 1 D. A. relève la 2 D. A. dans le secteur de Dixmude; B 15 à B 19, 130 de l'Yser.

A partir du 1^{er} juillet le II/24 participe au service de garde dans les tranchées de 1^{re} ligne de la section 1 du sous-secteur sud de Dixmude : B 18 à B 19, 130 de l'Yser.

Parmi les faits d'armes accomplis par le bataillon du major Weyler dans ce secteur redouté de Dixmude, citons : La rencontre, le 20 juillet, à 0 h. 30, au delà de l'Yser, d'une patrouille de la 5^e compagnie, commandée par le sous-lieutenant Minne, avec trois patrouilles allemandes fortes chacune de 10 hommes. L'avantage de cette rencontre reste aux nôtres qui se dégagent sans perte. La même nuit, l'embuscade dressée en avant de nos postes par le sergent Garnier, un caporal et 8 soldats de la 6^e compagnie. Le 21, celle

tentée, à 23 h., à 100 mètres au N. E. de notre poste d'écoute D, par l'adjudant Gerin, 1 sergent, 1 caporal et 10 soldats de la 7^e compagnie.

A partir du 11 août, le II/4 participe toujours à la garde du secteur de Dixmude mais cette fois dans les tranchées de la B 15 à la B 17.500 de l'Yser. Son activité dans ce nouveau sous-secteur n'est pas moins grande que dans le précédent.

Le 12 août, à 22 h., un détachement de 2 sous-officiers, 3 caporaux et 16 soldats de la 7^e compagnie sous les ordres du sous-lieutenant Godin sort de nos tranchées et va se poster en embuscade entre nos postes de surveillance 2 et 3. Cette embuscade étant restée sans résultat, le sous-lieutenant Godin, 1 sergent et 4 soldats se portent jusqu'à la ligne des défenses accessoires allemandes où ils s'établissent en observation après avoir pratiqué une brèche de 1 mètre de largeur dans les fils de fer ennemis.

Dans la nuit du 28 au 29 octobre le capitaine-commandant Scharff, ayant sous ses ordres les sous-lieutenants Godin, Behaegel et Wustefeld du II/24, le capitaine Christens et le sous-lieutenant Sluys des pionniers du I Génie, 6 sergents, 8 caporaux et 70 soldats, tous de la 7^e compagnie, se porte à l'attaque de la partie Nord de la tranchée d'Andrinople. L'expédition débuta par le lancement d'une passerelle sur l'Yser, effectué avec audace et sang-froid par les pionniers. Quant au détachement d'attaque lui-même, surmontant énergiquement les obstacles du terrain, il réduisit les tentatives de résistance de l'ennemi terminant l'affaire sans qu'un seul de ses hommes fut égratigné. Dans un décisif corps à

corps, une quinzaine d'Allemands furent tués et un sous-officier et un soldat, les seuls restés valides de toute la garnison ennemie, furent ramenés dans nos lignes.

Ils sont 94 dont les noms figurent aux O. J. de la 1 D. A. N^{os} 302 et 308, des 29 octobre et 4 novembre 1917 et à l'O. J. du 11-11-1917 pour s'être signalés par leur audace et leur mépris du danger au cours de cette audacieuse entreprise. Parmi tous ces braves dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans les fastes de guerre du II/24, citons : le capitaine-commandant Scharff, les sous-lieutenants Godin, Behaeghel et Wustefeld; les adjudants Gerin et Tyberghien; le sergent-major Baert; le médecin Paul Goe-mans; le 1^{er} sergent-major Bulcke; le sergent-fourrier Puyenbroeck; les sergents Bours, Gatin, Desmet, Philippart, Vande Steene; les caporaux Kemel, Gusbin, Lauwerier, Lingier, Vanderkelen, Puyenbroeck, Verbanck; les soldats Maerten, Foutrel, D'Hoine, Christiaens et Ghyoot.

Dans les nuits du 4 au 5 et du 5 au 6 novembre 1917, le lieutenant Vernez ayant sous ses ordres l'adjudant Caluwe, le sergent Wasseige, les caporaux Costermans, Vercauteren, Deloore et 15 soldats volontaires de la 5^e compagnie du 24^e de ligne va s'em-busquer derrière le parapet de l'ouvrage 33 dans le but d'identifier les troupes qui sont devant le front belge.

Les exécutants de ces hardies patrouilles sont cités à l'O. J. R., ainsi qu'à l'O. J. de la brigade du 6-11-17.

Le 21 novembre le II/24 fait partie de la réserve

de l'armée belge (1^{re} et 2^e D. A.) et cantonne à Killlem (France).

Les pertes du 30-6-17 au 21-11-17 sont : le soldat Verbrugge, 5^e compagnie tué; le caporal Martelaer, les soldats Devos, Vanden Berghe, Vercauteren, Declercq, 5^e compagnie, Pirlot, Demarle, Dierckx, 6^e compagnie, Van Hauwaert, 7^e compagnie, blessés.

Le 21 décembre 1917 le II/24 quitte Killlem et se rend dans le secteur de Nieucapelle où la 1 D. A. relève la 6 D. A. (B. 19 à B. 24 de l'Yser). Pendant le séjour du bataillon dans ce secteur, séjour qui dure jusqu'au 26 juin 1918, de nombreuses embuscades sont tentées dans la région marécageuse du Waalvaardeken et au N. de la haie mystérieuse. Celles-ci sont tour à tour dirigées par les lieutenants Godin, Tixhon, Behaeghel, Vernez, Wustefeld; les sous-lieutenant Gerin et Lonnevillle; les adjudants Tiberghien, Vuylsteke et Caluwe.

Le 17 avril 1918, les Allemands bombardent les cantonnements de piquet de Kouseboom. Les caporaux De Cooman et Leveugle et les soldats Degueldre et Baetens sont tués au cours de ce bombardement. Sont blessés : le 1^{er} sergent-major Depoorter, le caporal Vandermeulen et les soldats Saelens, Bonte, Rocourt, De Backer et Levêque.

Le lendemain de ce douloureux événement, le major Weyler recevait, pour sa belle conduite au feu, la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Quelques jours plus tard, le 20 avril, au retour des tranchées, la 6^e compagnie est bombardée sur la route d'Elsendamme par un avion ennemi. Les soldats Le-

gros, Vermeulen, Jonckheer et Jogniaux sont tués. Le sous-lieutenant De Ketelaere, le sergent Greuse, les caporaux Croix, Speliers, Allemersch, Cottignie et De Zeine sont blessés. Le 23 juin, par ordre n° 8062 « D » des armées du Nord et du Nord-Est, le vaillant chef de bataillon était décoré de la Croix de guerre française avec cette significative citation : « Officier supérieur, brave et courageux qui, depuis le début de la campagne s'est acquitté avec abnégation et dévouement de ses fonctions de chef d'unité tant dans l'exercice de commandant de compagnie que dans celui d'un bataillon. A participé à toutes les actions dans lesquelles son unité a été engagée. »

Le 10 juillet, le II/4 est devant Merckem où, tour à tour avec les autres bataillons des 4° et 24° de ligne, il surveille la lisière de la forêt d'Houthulst. Dans ce terrain chaotique arraché à coups d'obus aux Allemands lors de l'offensive franco-anglaise de 1917, la vaillante unité fait, plus que jamais, preuve de vertus guerrières. Il serait trop long de relater ici les opérations de détails dans lesquelles les petites unités de ce bataillon continuent à affirmer les qualités d'endurance, de solidarité et de sacrifice dont elles ont déjà fait preuve dans les autres secteurs.

Le major Weyler était toujours à la tête du II/24 lorsque, le 28 septembre 1918, celui-ci s'élança avec les autres bataillons de la 7 D. I. à l'assaut de la forêt d'Houthulst. Au cours de la prise de ce véritable repaire de mitrailleuses et de canons de tous calibres, il fit merveille. Sorti de la parallèle de départ à 5 h. 30, il

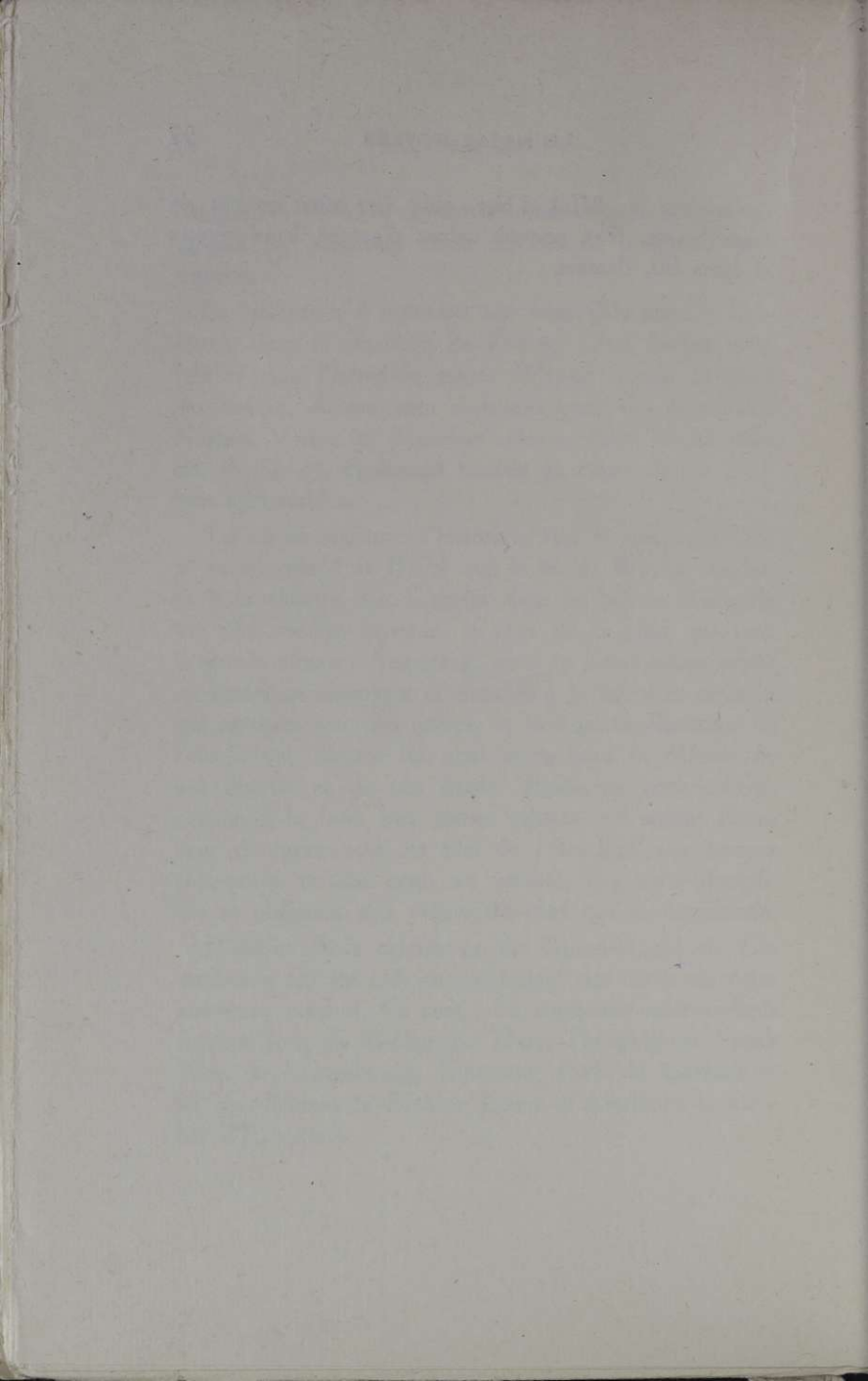
atteignait à 12 h. le dernier objectif assigné, après avoir capturé un important butin et fait de nombreux prisonniers.

Le lendemain il reprenait son admirable poussée libératrice dans la direction de Zarren. C'est devant cette localité que l'intrépide major Weyler trouva la mort des braves. A son nom associons ceux des lieutenants Norbert Vernez et Maurice Lebrun, deux braves officier du II/24, également tombés au cours de ces combats mémorables.

Tel est en raccourci l'historique des 3^e compagnie/24, 3^e compagnie/4 et II/24 que le major Weyler conduisit à la victoire. En burinant dans les pierres d'une de nos plus vieilles casernes, le nom de ce chef que tout le monde aimait et respectait, on a en même temps rendu un hommage émouvant et durable à la mémoire de ceux qui servirent sous ses ordres, et tout particulièrement de ceux-là qui, comme lui, sont morts pour la défense de nos libertés et de nos droits. Puisse ce nom clamer, comme il le faut, aux jeunes soldats qui auront l'honneur de servir sous les plis de l'étendard aux palmes éloquentes, ce que peut, au combat, une unité disciplinée et obéissant aux ordres du chef qui la commande.

D'autres chefs originaires du Grand-Duché de Luxembourg ont été tués en conduisant des unités de notre armée au combat. Ce sont : les capitaines-commandants Backes Jean de Beckerich, Thiry Théophile et Funck Jules de Luxembourg, Elperding Jean de Garnick et les sous-lieutenants Molitor Joseph d'Asselborn et Gruber d'Ettebrück.

Saluons ces héros d'hier, pour être sûrs, en cas de triste besoin, d'en pouvoir saluer d'autres, leurs neveux et leurs fils, demain.



Le Lieutenant Maurice Bernier

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

Soixante-quinze officiers luxembourgeois morts pendant la grande guerre méritent que, sur leur tombe, les Belges s'agenouillent, se recueillent et méditent :

Faisons-en l'appel : Le général Cuvelier Eugène de Florenville ; le lieutenant-colonel Delcourt Georges de Bouillon ; les majors : Salpetier Adolphe et Salpetier Jules de Termes et Belche Jules d'Herbeumont ; les capitaines-commandants : Willaime Joseph de Herbeumont, Georges Edouard de Mussy-la-Ville, Evrard Joseph de Bomal, Tinant Louis de Houffalize, Lemaire Joseph de Ville-du-Bois, Liégeois Jules de Saint-Mard, Moreaux Arsène de Sugny, Dequanter Emile d'Arlon, Michel Eugène de Poupehan, Bradfer François de Villers-la-Loue et Jacminot Gustave de Habay-la-Vieille ; les capitaines : Lekeux Henri de Grand-Halleux, Garnir Florent d'Erezée, Orquevaux Henri de Gêrouville, Gilliard Louis de Champlon, Henrotin Jean de Marloie, Motz Nicolas et Houttekier René d'Arlon, Jacob Gustave de Haut-Fays, Verniory Nicolas de Virton, Chenot Lucien de Bertrix, Mostenne Alfred de Onlez-Jemelle, Lebas Gustave d'Ethe, Monrique Antoine de Marche et Scius Edouard de Marcour ; les lieutenants : Hebrant Hervé et Lamotte Albert de Bertrix, Bastogne Georges de Laroche, Bernier Maurice de

Lamormenil-Dochamps, Devillers Edgard d'Arlon, Steinmetz Norbert de Bastogne, Sellière Gabriel de Witry, Putz de Bêche-Vielsalm, Laforêt Jules de Bouillon, Roba Albert de Tenneville et Angé Joseph de Sberchamps (Saint-Pierre); les sous-lieutenants Raty Georges, Putzeis Georges et Putzeis Robert de Bouillon, Eischen Albert, Harry Maurice et Mathen Raymond d'Arlon, Goffinet Léon de Villers-la-Loue, Nicolas Jean de Martelange, Plaquet Albert de Nives, Gonay Armand et Gerard Alphonse d'Erezée, Périn Henri de Hotton, Leonard Joseph de Virton, Fabri Jean et Nicolas François de Marche, Gomez Paul de Vielsalm, Dessart Oscar de Bichain, Martin Narcisse de Hollange, Lambert Emile de Corbion, Gatin Albert d'Arville, Lambert Jules de Halma, Jacqmin Emile et Heintz Albert de Bastogne, Cordy René de Sugny, Depierreux Vital de Flamierge-Givroulle, Devroede André de Poix-St-Hubert, Kneipe Jules de Houffalize, Otte Georges de Cherain, Blocus Firmin d'Orgeo et Tarte Henri de Hatrival; les médecins : Petit Camille et Hollenfeltz Louis d'Arlon, Foulon Léon de Saint-Léger et Philippart Walter de Val-de-Poix (Hatrival).

Ces sacrifices n'ont du reste rien d'étonnant. Car, dès le 4 août 1914, dans la province de Luxembourg, mieux que dans toute autre de la Belgique, on savait qu'il y avait une conception de la justice et du droit à défendre contre les Allemands. De plus, le mécanisme spirituel de ces officiers se composait notamment de deux ressorts parmi les plus précieux qui puissent être accordés à l'être humain : la croyance et l'intel-

ligence. D'où dans leur conscience, le besoin de confronter le réel à l'idéal, de comparer l'ordre établi de force à l'ordre prescrit par leur foi chrétienne. Aussi, leur psychologie, jaillissant d'une foi vraie et solide et aussi d'un cœur égal à leur esprit et à leur raisonnement, engendra-t-elle chez eux des actes sublimes qui font honneur au pieux et sain peuple d'Ardenne.

Parmi les officiers ardennais qui, sur le champ de bataille de Belgique, écrivirent en lettres de sang une page magnifique à la gloire de leur chère province, je viens de citer le lieutenant Maurice-Marie-Joseph Bernier.

Je n'ai aucun effort à faire pour revoir sa nette silhouette d'enfant à la blouse paysanne, au pantalon de grosse étoffe à carreaux, aux fortes galoches ferrées qui résistaient aux cailloux de la route d'Oster à Lafosse.

C'est, en effet, dans cette dernière localité, dépendance de Grandmenil, mon village natal, que, jusqu'à quinze ans, le petit Maurice fréquenta avec assiduité l'école du bon maître M. Lambert. Et puis, son oncle, n'avait-il pas épousé une mienne cousine. C'est dire que maints jeudis j'eus l'occasion de l'avoir comme camarade de jeu. Le 26 juin 1904, Maurice sollicitait de son père l'autorisation de partir pour l'école régimentaire du 12^e régiment, à Bouillon. Le 1^{er} janvier 1905, il rentrait au village d'Oster avec les galons de caporal.

Son retour fit, je me rappelle, impression parmi ses camarades d'enfance.

Le 17 mai 1907, le Yatagan, arme distinctive du sergent, remplaça la baïonnette Mauser 1889. Puis suc-

cessivement, le 17 octobre 1909 et le 17 mai 1912, les soutaches de sergent-fourrier et de sergent-major s'étagèrent sur la manche du jeune volontaire.

La guerre le trouve toujours au 12^e Régiment, l'un des premiers qui affrontèrent les cohortes allemandes.

Dès les premiers combats, tant à Sart-Tilman qu'à Dixmude, Bernier se révèle par la maîtrise de soi et un grand ascendant sur ses hommes, une des figures marquantes de sa compagnie. Il est énergique, simple dans son courage, délicat, généreux dans ses sentiments, gai, spirituel dans son humeur. Dans « la grande famille de guerre », c'est-à-dire dans cette communauté des soldats d'une même unité, qu'a cimentée le grand souffle des batailles, où l'on sert et où l'on s'entr'aide au nom de la Patrie et de l'Honneur, il ne fut certes pas de membre plus aimé ni plus aimable. Il est du reste d'un tempérament merveilleux et de ce fait, mais aussi par vertu, sans doute, il prend tout du bon côté. Il a le don de tout concevoir sous un jour optimiste.

Le 1^{er} mars 1915, après les rudes combats de l'Yser, il est promu au grade d'adjudant. C'est la récompense plusieurs fois méritée de sa belle conduite au feu.

Du front des Flandres, sa pensée se porte souvent vers son village ardennais. Le 16 du même mois, il écrit :

« Très chers Parents,

» Je suis très heureux d'avoir reçu votre lettre du 10 février. Tout va bien ici, le temps devient beau et la nature plus souriante. Tant mieux. Semez le cœur du jardin, c'est le mien, il vous est resté fidèle. On aurait pu croire que je prévoyais mon départ et j'ai

voulu laisser parmi ceux que j'aime la meilleure part de moi-même, c'est-à-dire mon cœur rempli de rêves et de pensées pour votre bonheur. Semez-y donc vos plus belles fleurs en pensant à moi et priez, car bientôt nous serons heureux de nous revoir parmi les doux parfums et les roses de mon cœur.

» Je vous adresse une photographie et j'espère qu'elle vous parviendra bientôt.

» Les amis du pays sont en parfaite santé et j'ose espérer qu'il en est de même chez vous. Soyez rassurés, nous ne manquons de rien.

» Les meilleures amitiés aux amis du pays et mes plus tendres baisers à la famille. »

Et quelques jours plus tard, des tranchées d'Oostkerke, où il est de garde avec son peloton, il salue ainsi la naissance du printemps :

« Majestueusement, le printemps naît au milieu du désastre. Le soleil se lève confiant en lui-même, jetant ses rayons étincelants sur la nappe des inondations, obstacle infranchissable qui nous sépare de l'ennemi.

» Pourtant, la tranchée est bien gardée et de leurs petites villas, des soldats valeureux et résignés passent à la façon du lézard des murailles, le bout du nez à la lumière pour profiter des fraîcheurs de la saison nouvelle; c'est l'instant heureux d'une accalmie qui permet de lever les yeux en pensant.

» Là-bas, les mouettes assemblées sur un îlot séducteur, font un caquet turbulent, il paraît qu'elles regrettent voir si bénévolement la nuit céder sa place à l'aurore.

» Aux environs, les maisons sont en ruines; la gare est

réduite à rien et l'église est abattue ainsi que sa flèche, doigt levé vers le ciel comme pour un serment. Humbles et simples, quelques petites croix, plantées par-ci par-là, sortent à peine de l'ombre matinale. L'habitant a dû fuir devant les dangers, mais son âme est restée et ces amas de pierres, de mortier, de tuiles, de bois et de briques sont même des foyers vibrants de patriotisme.

» Tout est mort, cependant tout vit.

» La tranchée est vivante et alerte.

» L'alouette s'élève à l'horizon en chantant son joyeux tireli; les migrateurs sont de retour : ils chantent. Les pinsons égaient les vergers par leur franc distriwithe; les étourneaux se chicanent sur les morceaux de toitures, et les pierrots, vieux amis des mauvais jours, commencent à oublier leurs bienfaiteurs pour piailler aux alentours. Le firmament est d'un bleu-clair; il porte à la rêverie durant cette belle matinée que rien ne trouble encore.

» Attendons, disent mes compagnons, car, en cette belle matinée, l'éveil est certainement parmi nos oiseaux de batailles.

» Ensemble, nous cassions la croûte du petit déjeuner, quand le canon ennemi nous prévient charitablement. L'expérience de la campagne nous a rendu experts en la matière et pas un de nous ne s'est trompé. L'ennemi s'acharne à abattre un de nos avions, pendant qu'il survole, vrai papillon au capot nacré et aux ailes rosées et tricolores. La batterie adverse a réglé son tir et la chasse se poursuit pendant une heure, mais sans succès. Cependant, à chaque instant, un bouquet de fumée blanche précédée d'une étincelle de feu est lan-

cée dans le ciel et vient éclore tout près de l'explorateur aérien.

» Après quelques temps, une trentaine de shrapnels ont éclaté, tressant une couronne de flocons blancs qui entoure le roi des airs. L'aviateur est encerclé mais cela ne l'émeut pas, car, fidèle messager, il continue, il remplit sa mission sous la mitraille infernale qui cherche à le frapper. Vaillant artisan de la guerre, il rentre fidèlement, comme l'abeille au rucher, porteur d'un riche butin de choses utiles. »

Le 29 avril, un mois avant son commissionnement en qualité d'officier, il adresse à ses parents cette autre lettre qui le révèle tout entier :

« Très chers Parents,

» Tout n'est pas terrible dans cette guerre et il arrive souvent qu'au repos, pour passer agréablement les heures de loisirs nos soldats, toujours fiers et vaillants, organisent pour se distraire, de petites soirées musicales très attrayantes.

» Hier encore à ma compagnie nous avons concert et l'un des groupes vint bénévolement entonner : « Au près de ma blonde... » Et bien, croyez-moi, ce vieux refrain, que je n'avais plus entendu depuis longtemps, était profondément imprégné dans mon cœur. Pourquoi? Parce que, dans mon jeune âge, je me le rappelle comme si la chanson datait d'hier, ma chère Mère, en ravaudant des bas, avait gentiment fredonné ce beau refrain à l'écho mélodieux qui frappa tendrement nos oreilles d'enfant docile.

» Tant que dura la cérémonie champêtre, mon âme

fut bercée des douces illusions qui charmèrent mon enfance et qui, dans l'exil, vous transportent sur les genoux de ceux que vous aimez en vous rendant l'enfant naïf au milieu du patelin qui vous a vu naître, qui connut vos premiers pas, votre premier gazouillement.

» « Carré » (1) fut mon premier mot, me dit-on plus tard. Je ne sais si cela est exact, mais la personne qu'il évoque à mes souvenirs me rappelle un bien brave homme avec qui nous avons beaucoup ri, beaucoup joué, beaucoup chanté, beaucoup tiré à l'aide d'un vieux bras de balance approprié aux circonstances de nos sports et de nos divertissements. C'était une petite préparation à la guerre.

» Vous connaissez comme moi, mieux que moi, cette histoire vécue des temps heureux et je m'arrête dans l'énumération de nos délices enfantins, car je vous écris pour vous donner de mes nouvelles.

» Dieu en soit loué ; je suis dans le meilleur des mondes. Jusqu'à ce jour, j'ai fait mon devoir et j'irai à l'honneur jusqu'à la paix. Soyez rassurés, je prie, vous priez avec moi. Ce faisant, la certitude m'est donnée de vous retrouver tous en parfaite santé. Les Osterliens d'ailleurs sont braves depuis les débuts et ils le resteront jusqu'à la fin.

» Voici ce que je connais d'eux et des gens du pays. Joseph Delvaux, Jules Lallemand et Alphonse Minguet préparent la soupe. Henrottin est ordonnance d'un lieutenant ; Collard, de Regné, est le mien ; Jules Mottet porte les pilules ; Alphonse Seleck se porte bien ; je l'ai rencontré hier. L'adjudant Robert est à Calais ; Armand

(1) Nom d'un vieux voisin nommé Lécart.

Hourlay est à Paris et son frère Fernand se trouve, m'a-t-on dit, probablement en Allemagne. Tibot est à la compagnie de mitrailleuses des grenadiers; Martin de Dochamps et Gaspard d'Erezée sont en bonne santé ainsi que Collard Joseph d'Odeigne. Spaden et Cornet de Dochamps, Philippe Ponsard, Deville de Beffe et Lamy de Grandmenil sont à Calais. Joseph et Nicolas Houet vont bien, François Lallement de Malempré et Cheppe de Grandmenil se portent à merveille, Garnir d'Erezée a été blessé, mais il est parfaitement rétabli. Le lieutenant Joseph Jacoby et le sous-lieutenant Adolphe Jacoby de Grandmenil sont au front depuis le premier jour de la guerre. »

Dans la plupart des lettres que le cher lieutenant Bernier a envoyées à sa famille, sa belle âme de chrétien frémit. Ses parents ont de plus retrouvé dans sa cantine cette prière qu'il composa dans les tranchées de Perveyse, la nuit de Noël 1915, et qui nous reste comme son ultime oraison au Dieu des Armées :

« Mon Dieu, quand tes anges fidèles s'envolent vers toi, les ailes alourdies des prières glanées sur les champs de bataille, que fais-tu de ces supplications, Seigneur? Que fais-tu des oraisons recueillies dans tes temples en ruines et qui arrivent au pied de ton autel pour notre délivrance? Que fais-tu des prières que t'adressent pour leurs fils, leurs époux, leurs frères, leurs amis tant de cœurs aimants? Sont-ce ces baisers et ces larmes, Seigneur, que les martyrs tombés au champ d'honneur effeuillent au pied de ton trône adorable? Et toutes ces messes que tes fidèles apôtres célèbrent journellement dans le fracas des canons tout en combattant pour la

Patrie en vrais soldats du Christ, qu'en fais-tu, Seigneur? Sont-ce elles, ces étoiles que tu sèmes le soir au firmament et qui jettent leur clarté scintillante sur nos longues et inquiétantes nuits de garde? Et les soupirs des âmes exilées des combattants, témoignages de reconnaissance à l'égard des absents qui prient pour eux dans les foyers déserts, qu'en fais-tu, Seigneur? En ornes-tu les voûtes de ton céleste Paradis? Toutes ces prières, toutes ces larmes, toutes ces souffrances, tous ces Saints Sacrifices, les exauceras-tu, Seigneur? Et ces églises, ces temples, ces oratoires et ces chapelles érigés en ton honneur sur la terre flamande et que la guerre a abattus, les reconstruiras-tu, Seigneur? Ces autels antiques et modernes dont les richesses chantaient l'histoire religieuse de la Belgique et que l'ouragan des obus a renversés et lacérés, les relèveras-tu, Seigneur? Nos pauvres mères qui dans la tristesse et la désolation égrenent leur chapelet pour notre sauvegarde et notre salut, les écouteras-tu, Seigneur, et les consoleras-tu? Les toits qui abritèrent notre enfance, nous permettras-tu de les revoir, Seigneur?

» Les humbles vœux que je t'adresse du plus profond de mon cœur pour le bonheur calme et paisible de la chère Belgique et du bien aimé village qui connut mon enfance, les exauceras-tu, Seigneur? Notre loyauté, nos souffrances et nos sacrifices, les récompenseras-tu, Seigneur? Feras-tu luire, Seigneur, une lumière apaisante sur les procédés déloyaux, les atrocités et les crimes dont se sont rendus coupables les Allemands? Je t'en supplie, Seigneur Jésus, au peuple belge qui, en ce

jour anniversaire de ta naissance est là à tes genoux, accorde au plus tôt la paix et la délivrance. »

La Noël de l'année suivante apporte au soldat chrétien un joli cadeau : les étoiles de lieutenant. C'est au cours de cet hiver particulièrement rigoureux, dans les mêmes tranchées où, un an plus tôt, il avait prié avec tant de ferveur, que le vaillant officier contracta la sournoise maladie qui devait l'emporter au milieu du chemin de la vie.

Et c'est le 14 octobre 1917, à Saint-Jean du Cap Ferrat, que le lieutenant Maurice Bernier rendit sa belle âme au Seigneur.

Dans son numéro 34 du 15 novembre 1917, « *La famille ardennaise* », journal fondé et rédigé au front par l'Aumônier militaire Simon, rendit ainsi compte de la mort d'un de ses enfants :

« Deux de nos vaillants militaires ardennais viennent de donner leur vie pour la Patrie : le lieutenant Maurice Bernier d'Oster et Remy Florent d'Otré. Quel plus bel hommage pouvons-nous rendre au lieutenant Bernier que cet extrait de l'ordre journalier de régiment qui nous a appris la triste nouvelle : « J'ai le regret de porter à la connaissance du régiment le décès du lieutenant Bernier Maurice, survenue le 14 octobre 1917, à 6 heures, à l'hôpital du Cap Ferrat, où notre brave camarade était en traitement depuis plus d'un an pour maladie contractée dans les tranchées de l'Yser. Bernier fut de tout temps un modèle de modestie et de courage. Son dévouement poussé jusqu'à l'abnégation complète fut une des grandes causes de sa mort. Exemple du devoir, bien que miné par le mal, il ne prétendit se

laisser évacuer qu'à la dernière extrémité et resta toujours animé du ferme espoir de nous rejoindre bientôt. Quoique décédé loin du front, il est néanmoins mort en soldat, victime de son amour ardent pour notre chère Patrie. Nous conserverons vivace le souvenir de ce brave camarade auquel nous accorderons souvent une pensée émue. »

» Oui, le lieutenant Bernier est mort en vrai soldat. La maladie qui le minait n'avait pu entamer son courage et il fallut toute l'autorité de ses chefs pour décider notre cher ami à prendre quelque repos. » J'espère, me disait-il la veille de son départ au Cap Ferrat, être bientôt de retour au milieu de mes chers soldats. Ardennais de cœur et d'âme, il en avait toute la simplicité, la cordialité en même temps que la foi pratiquante.

» Dans la dernière visite que je lui fis, il me parla avec amour de ses chères Ardennes et me remit une généreuse cotisation afin qu'on pût continuer par notre petit journal à entretenir l'amour du cher Pays parmi nos soldats. Ses dernières lettres nous faisaient espérer sa guérison complète. Dieu en a décidé autrement; inclinons-nous avec résignation. Remy Florent, milicien de 1913, est tombé en héros le 30 octobre 1917, à 7 heures du soir, pendant qu'il exécutait un travail aux premières lignes. Il a été frappé d'une balle de mitrailleuse à la tête. C'était un brave et charmant camarade, toujours disposé à rendre service à son prochain. Il avait un véritable culte pour sa famille, dont il me parlait dans chacune de ses lettres. Nous présentons nos sincères condoléances à son cousin Victor Denis. N'oublions pas nos chers défunts dans nos prières, spécialement pendant

ce mois de novembre. Je célébrerai la messe pour nos deux chers compatriotes les mardi et mercredi 20 et 21 courant. »

Le 16 juin 1923, la dépouille mortelle du brave lieutenant fut ramenée à Oster-Odeigne. Son corbillard y arriva couvert de couronnes. Sur son passage les coteaux couverts de genêts en fleurs semblaient semer de l'or à profusion. Les prés formaient d'immenses corbeilles de fleurs et leur herbe était d'un vert presque bleu. La paroisse avait envoyé tous ses enfants au-devant de lui pour le recevoir. Tandis que les cloches sonnaient à toute volée le glas monotone, ses camarades d'enfance le déposèrent dans le cimetière qui est situé non loin de l'église où il fit sa première communion. Devant son cercueil jonché de roses et de tulipes son ancien chef, le Capitaine-commandant Masy du 3^e d'artillerie qui, pendant la guerre, commanda la 5^e Compagnie du 12^e de Ligne, prononça cet émouvant discours :

« Le 14 octobre 1917, mourait à la Côte d'Azur, dans cette magnifique propriété du Cap Ferrat transformée, par la famille royale, en hôpital de repos pour les militaires convalescents ou fatigués de l'armée belge, le lieutenant Maurice Bernier du 12^e de Ligne.

» Après 6 années de repos dans cette terre amie et hospitalière de France dans ce site merveilleusement beau avec son ciel toujours pur comme l'âme des héros, et sa mer éternellement blanche comme le sang symboliquement bleu des guerriers nobles, le corps du lieutenant Bernier rentre dans sa terre natale, couvert de gloire, couvert de fleurs et entouré de la plus respec-

tueuse admiration de ses concitoyens et de ses anciens frères d'armes.

» Lieutenant Bernier, c'est avec une respectueuse émotion qu'au nom de la Compagnie où vous avez servi, la I/II du 12^e Régiment de Ligne, qu'au nom de vos camarades officiers et de vos anciens soldats, je prends la parole pour saluer votre rentrée au Pays.

» Après 6 années de sommeil dans le royaume mystérieux du silence et de la méditation, votre réapparition à la lumière du jour est le symbole de l'immortalité des Héros, au nombre desquels vous comptez.

» Acceptez nos hommages reconnaissants, de nous qui en sommes revenus et qui bénéficions du sacrifice de ceux qui sont tombés.

» Soyez le bienvenu dans notre Patrie reconquise, dans ce grand cercle d'affection et de domicile commun de ceux qui, citoyens ou soldats, ont connu et partagé vos peines et vos joies, ont été les témoins de vos jeux d'enfant ou de votre courage de soldat. De ceux qui ne vous ont pas oublié et qui ne vous oublieront pas.

» Messieurs, à la guerre on donne sa vie de plusieurs façons. Les uns, pleins de fougue et de santé se sont fait tuer face à l'ennemi; d'autres sont morts terrassés par la maladie et par la fatigue, ayant généreusement abusé de leurs forces qu'ils avaient surestimées. Quelques-uns, cas très rares, cas isolés, pour ma part je n'en connais pas, braves enfants cependant, ont trouvé la mort dans un instant d'affolement où ils avaient même tourné le dos à l'ennemi. Bien qu'à des degrés très différents tous ont cependant payé et tous ont

mérité, parce qu'ils ont fait le sacrifice du plus précieux de tous leurs biens, leur vie.

» Mais, parmi les courageux, parmi les braves, il en est qui ont spécialement mérité l'admiration de leurs semblables et, parmi ceux-là, il faut compter le lieutenant Bernier.

» Engagé volontaire, la guerre le trouva sous-officier d'élite, candidat sous-lieutenant.

» Son tempérament actif, énergique, militaire le désigna vite à ses chefs comme un homme courageux et brave, comme un soldat d'élite.

» Il se distingua au combat de Dixmude, lors de cette inoubliable bataille de l'Yser 1914, bataille qui sauva le monde civilisé de la domination allemande. Il y fut décoré, pour action d'éclat, de la Décoration militaire de 2^e classe pour : « Avoir encouragé et stimulé les défenseurs de la barricade établie sur la route de Dixmude à Essen et rempli sa mission avec bravoure, malgré le bombardement violent de l'artillerie lourde ennemie. »

» Le 5 juin 1915, il est commissionné sous-lieutenant auxiliaire; puis, successivement sous-lieutenant de l'active le 5 décembre 1915 et lieutenant le 18 décembre 1916.

» Dans la suite, il reçoit la Croix de guerre, le 18 février 1916, les médailles commémoratives et de la Victoire; puis, la plus belle, la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold.

» Pendant les deux premières années de la guerre, les plus dures pour nous, parce qu'époque de pauvreté de notre armée en hommes, en moyens, en matériel, en

effets militaires, en logements même, pendant ces deux années, dis-je, il fut notre compagnon à nous, officiers ici présents.

» C'était l'époque de la lutte du terrassement belge contre le canon allemand. Tous les jours, fériés et dimanches compris, qu'on soit aux tranchées ou au repos, un cauchemar affreux hante les hommes. C'est le travail de nuit.

» Pire que le combat, parce qu'il n'en avait pas le côté glorieux, aussi meurtrier et d'une longueur désespérante, d'une monotonie crispante : le travail de nuit était semblable à ce chapelet de souffrances répétées qu'on trouve au jardin des supplices. A tout prix, il fallait regagner cette terre belge partiellement ; sac à sac, toujours et toujours ; sans arrêt ; par la pluie et par le danger. Elle nous semblait alors infinie et immensément grande, cette Belgique que chaque nuit nous mettions en sacs et qui matérialisait si cruellement pour notre corps, en sueur, en larmes, en sang parfois, l'immortelle grandeur morale qu'elle possède aujourd'hui.

» Dans tout cela, le caractère du lieutenant Bernier tranchait par sa gaieté, son entrain, sa belle franchise, son activité incessante, son ardeur au combat et sa bonne humeur lors des périodes de repos. Je ne puis retracer portrait plus complet et plus vrai de son caractère qu'en lisant textuellement les notes que j'avais remises au sujet d'une proposition d'avancement. Elles sont de l'époque et pour cette raison plus fidèles.

» Les voici :

» « Le sous-lieutenant auxiliaire Bernier accuse une » forte et belle personnalité. Il a toutes les qualités du

» peuple ardennais. Il remplit ses fonctions de chef de
» peloton, et d'ailleurs toutes les missions qu'on lui
» confie, avec beaucoup d'entendement militaire, d'en-
» train et de bonne humeur. Il a une bonne et belle
» conception de ce que doivent être les devoirs et obli-
» gations de l'officier. En toute chose, il donne l'exem-
» ple et je puis dire qu'il est le premier soldat de son
» peloton tant par le courage, la bravoure, l'esprit de
» sacrifice, que par les aptitudes physiques et les con-
» naissances et procédés pratiques qui donnent confiance.
» Très studieux; il utilise ses loisirs en lectures mili-
» taires et littéraires; il est curieux d'apprendre, s'inté-
» resse à toutes choses militaires et étaye ainsi un
» jugement sûr et prompt et un esprit pratique et
» juste. Très actif et de beaucoup de force et de carac-
» tère, il use souvent d'initiative heureuse.

» Je me porte garant de ce qu'il fera un beau type
» d'officier des cadres actifs, ayant du cachet, de la
» dignité, de la volonté, de l'honneur et de la probité
» dans les actes et les paroles.

» Son amour-propre fera qu'il sera toujours à la
» hauteur de sa tâche. »

» Au front le 13 août 1916.

» Son amour-propre, en effet, fut la cause du mal
qui l'emporta un an après.

» En hiver 1916, nous étions aux avants-postes de
Pervyse. Le lieutenant Bernier devait occuper pendant
24 heures le poste dit : « Poste aquatique ». Le nom
de « Poste aquatique » qui, en réalité, était une ruine
de maison, lui venait de ce qu'il fallait pour s'y rendre
à cette époque, traverser l'inondation pendant près d'un

quart d'heure avec de l'eau jusqu'au bassin. Il était interdit d'y faire du feu pour ne pas marquer l'occupation active. Au cours de la nuit, le lieutenant Bernier eut froid. Je proposai de le faire relever par un camarade, mais dans la crainte injustifiée qu'on eût pu croire un seul instant qu'il avait peur, il refusa avec énergie. Il prit froid et dépérit lentement. Il se mit à tousser. Solide et trapu jusque-là, on le vit maigrir de jour en jour. Ses belles couleurs s'effacèrent peu à peu pour faire place à un teint cuivré de mauvais augure. Un jour, au cours d'un exercice, il s'évanouit. Pris de crainte et pensant qu'un bon repos lui était nécessaire, je priai mon chef de corps de l'envoyer à l'arrière où l'on réclamait des instructeurs de recrues. Quand Bernier apprit ma démarche, qui d'ailleurs était partagée par tous les officiers de la compagnie, il bondit chez le Colonel, parvint à se faire rayer et, dans une phrase cruelle qu'il s'efforça toujours d'excuser dans la suite, chose qu'il n'avait même pas à tenter puisque nous l'aimions tous, il me demanda s'il me gênait, si j'avais estimé que, malade, il allait devenir un poids mort, un officier à ménager, un inutile et si, voyant cela, je cherchais à m'en débarrasser. Pauvre Maurice, nous sommes tous à témoigner ici combien nous l'aimions et combien peu il nous gênait.

» Enfin, il fallut l'évacuer de force, il n'en pouvait plus et, par ordre du médecin, il fut envoyé à la Côte d'Azur. Il avait traîné plus qu'il ne devait et ne devait plus guérir. Il fit des projets de retour; puis, il s'éteignit doucement sans presque s'en apercevoir. Cherchant, jusqu'au dernier moment, dans cet état délicieusement

trompeur que prend la mort toute proche chez les épuisés, un bien-être prometteur de guérison et de retour au front.

» Messieurs, un homme au tempérament aussi ardent, aussi généreux de ses peines et de son activité saine et bonne, ne s'en va pas avec la mort. Il reste quelque chose d'impondérable autour de lui qui ressuscite son image, sa façon d'agir, presque de commander.

» C'est bien commander qu'il faut dire, car, dès l'école, les enfants médusés imiteront son assiduité au travail par respect pour lui; pendant plusieurs générations les instituteurs rappelleront ses vertus. Le curé le citera quand il causera des devoirs de chacun; le bourgmestre quand il rappellera les vertus civiles.

» Dans les moments graves, son âme sera partout. Que revienne la guerre, son image apparaissant aux hommes de la commune leur dira : « Va faire ton devoir; ne te laisse pas attendrir par les pleurs de ta mère; de ta femme, de ta fiancée, de ta sœur; car elles pleurent parce qu'elles t'aiment, mais, si tu restais et si tu ne t'arrachais pas à leurs étreintes, elles ne te le pardonneraient pas. Tu perdrais leur estime et leur amour avant même d'avoir perdu l'estime de tes concitoyens.

» C'est lui qui, sur le champ de bataille, si l'un des enfants du village venait à défaillir et à fuir, l'arrêterait immédiatement lui disant : Où vas-tu ? Tu te trompes, mon ami, c'est par là qu'est l'ennemi; où tu vas c'est la honte, la mort certaine pour les tiens et le déshonneur pour ta famille; va trembler là vers l'ennemi, au milieu de tes frères; c'est plus sûr, plus hono-

nable ; c'est là le chemin que tu cherches certainement, le chemin du Devoir.

» Lieutenant Bernier, si vous avez vu la belle réception qui vous a été faite, si vous avez entendu les paroles de votre capitaine, tout ce qui s'est lu, dit ou pensé devant vous, la terre du pays doit être bonne et douce, le sacrifice que vous avez fait plus léger, vous devez être heureux dans la mort.

» Pour nous votre tombe sera toujours la plus belle et la plus vénérée.

» Au nom de vos camarades et de votre ancienne compagnie qui vit toujours telle que vous l'avez connue, je présente à votre famille à la fois nos condoléances et nos félicitations, et je vous adresse un adieu très cordial ».

Puis ce fut au tour de M. Jules Delvaux, bourgmestre, de rendre au nom des habitants d'Oster, un hommage fervent de gratitude et d'admiration au lieutenant Maurice Bernier :

« Pour la seconde fois, j'accomplis, au nom de la commune d'Odeigne, le devoir à la fois pénible et consolant de rendre à l'un de nos enfants l'hommage ému de notre vive admiration et l'expression sincère de nos profonds regrets.

» Devoir pénible, parce que nous pleurons une de ces glorieuses victimes dont le souvenir est gravé dans notre esprit et dont l'image nous apparaît irrésistiblement comme entourée d'une auréole dont les rayons sont autant de vertus multiples et aimables. Devoir aussi bien consolant, parce que le lieutenant Maurice Bernier est l'une des fiertés de notre commune.

» Il fut de ceux qui apportèrent généreusement leur contribution de sacrifice à l'édification de la victoire. Tout jeune encore, notre Maurice sentait grand. Il voulut vivre grand. L'instinct patriotique s'anima tôt chez lui, et tôt aussi, il se transforma en un sentiment réfléchi, en un culte raisonné et passionné qui devait le mener haut. Convaincu que la carrière militaire satisferait ce besoin de dévouement qu'il ressentait en lui, il s'engagea à l'âge de 16 ans. En 1904, il entra à l'école régimentaire de Bouillon; en 1907, il était promu sous-officier; en 1914, sous-lieutenant auxiliaire; en 1917, lieutenant. Ces promotions successives, il les devait, est-il besoin de le dire, non à des études supérieures, mais à sa tenacité, à son ardeur, à son travail personnel. La guerre le trouva décidé et enthousiaste. C'était un fort, un de ces hommes chez qui le danger provoque un admirable sang-froid. Il fut sur la brèche dès le commencement des hostilités; il fut à l'Yser lors des formidables bourrasques de l'armée allemande; il fut dans la tranchée boueuse et mitraillée et toujours d'humeur égale, souriant, se dépensant sans mesure.

» Mais le surmenage lui devint fatal, un mal étrange commença de le consumer. Soucieux de garder un tel soldat, ses chefs lui proposèrent plusieurs fois le doux repos de l'arrière, Maurice refusa constamment. Il était en effet, sur la question d'honneur et de devoir, délicat jusqu'à l'héroïsme.

» Pourtant, un jour, il lui fallut s'avouer vaincu devant le mal vainqueur.

» L'hôpital de Villefrange-sur-mer le reçut, on l'en-

toura de tous les soins, mais la mort, la mort impitoyable fit son œuvre le 14 octobre 1917.

» Mesdames, Messieurs, inclinons-nous devant la dépouille mortelle de ce brave lieutenant. Saluons-la et rendons-lui un hommage fervent de gratitude et d'admiration profondes.

» Sa bravoure valut à Maurice Bernier la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme, la décoration militaire avec palme, la médaille de la Victoire, la médaille de l'Yser, la Croix de guerre.

» Cette même bravoure lui valut, en décembre 1914, cette citation à l'ordre du jour :

» « La décoration militaire avec palme est octroyée au sous-lieutenant Maurice Bernier.

» 1° Pour les services rendus au cours de la bataille de Dixmude où il se distingua en encourageant les hommes et en stimulant leur ardeur ;

» 2° Pour la défense de la barricade établie sur la route de Dixmude à Essen où il remplit sa mission avec bravoure, malgré le bombardement intense de l'artillerie lourde ennemie. »

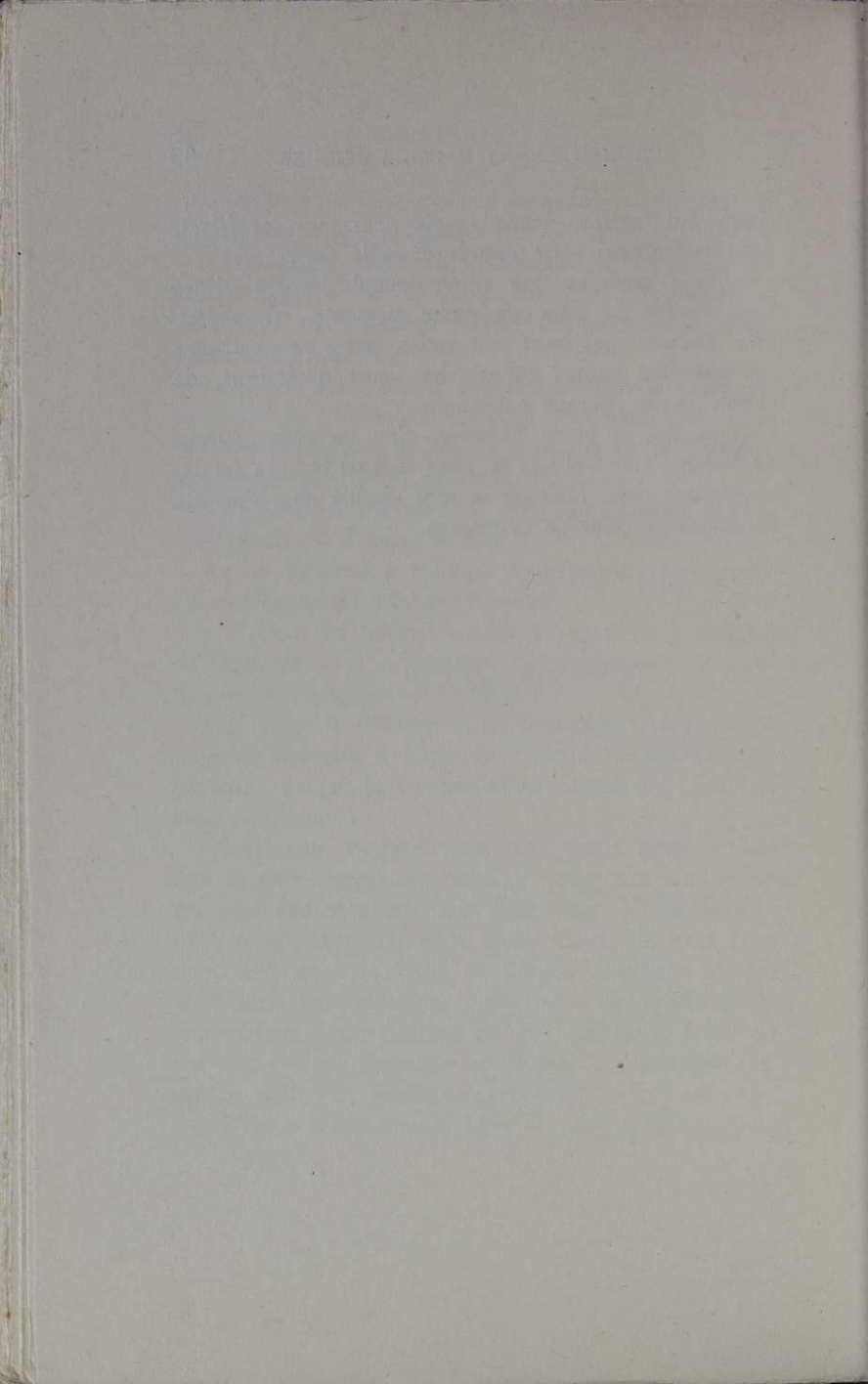
» Lieutenant Bernier, nous vous disons adieu : Dormez en paix, auprès des restes de votre mère bien aimée qui pria tant et pleura tant pour vous. Vivez dans le souvenir de ceux qui vous furent chers, de votre père dont vous étiez la fierté et l'orgueil légitimes et qui puisa dans son patriotisme ardent et sa foi chrétienne le courage aux jours sombres de deuil, de votre frère, de vos sœurs et de tous vos concitoyens qui prennent une grande part à la douleur des vôtres.

» Nous espérons que le Dieu de toute justice qui, lui

aussi, fait homme, donna sa vie pour tous ses frères, aura récompensé votre grande et belle âme.

» Nous espérons que votre exemple restera vivace dans l'esprit de notre génération montante, et qu'ainsi, vous ne serez pas mort tout entier, parce ce que votre souvenir fera germer encore des fleurs d'héroïsme, de charité et de courage patriotique. »

Mon bon et brave Maurice, c'est un embrassement doublement maternel que tu auras reçu de la terre natale, où reposait déjà, mais où se sera réveillé pour t'accueillir, le tendre cœur de ta maman.



L'Abbé Joseph Dossogne

THE GREAT EASTERN DISPENSARY

Dans la tragédie de 1914, le clergé séculier de Belgique a joué son rôle et a eu ses martyrs.

La liste des prêtres, fusillés par les Allemands dans les premiers jours de la guerre, est même très longue. Et c'est ainsi que, dans sa lettre pastorale « Patriotisme et Endurance », publiée à l'occasion de la Noël 1914 et dont la lecture dans les églises fut interdite par le Gouverneur Général allemand, Son Eminence le cardinal Mercier pouvait écrire :

« Dans mon diocèse seul, je sais que treize prêtres ou religieux furent mis à mort. L'un d'eux, le curé de Gelrode, est selon toute vraisemblance tombé en martyr... Il y en a, à ma connaissance actuelle, plus de trente dans les diocèses de Namur, de Tournai et de Liège... Diverses circonstances nous induisent à penser que le curé de Hérent, Van Bladel, vénérable vieillard de soixante et onze ans, a aussi été tué; cependant, jusqu'à cette heure, son cadavre n'a pas été retrouvé. » (1).

Et lorsque, le 22 janvier 1915, fut célébré à Rome,

(1) Le cadavre de ce vieux prêtre devait être identifié quelques jours plus tard avec celui de Henri De Corte, ouvrier à Kessel-Loo, lors de l'exhumation de personnes fusillées à Louvain et qui avaient été enterrées sur la place de la gare, dans le terre-plein qui entoure la statue de Sylvain Van de Weyer.

en l'église des Stigmates, le service funèbre pour le repos de l'âme des prêtres et religieux mis à mort par les troupes allemandes au cours de l'invasion de la Belgique, on pouvait lire sur la lettre de faire part ces noms :

O. Chabot, curé de Forêt. — J. Dossogne, curé de Hockai. — P. Dergent, curé de Gelrode. J. Goris, curé de Autgarden. — E. Lombaerts, curé de Bevenloo. — Van Bladel, curé de Hérent. — Dupierreux, Jésuite de Louvain. — V. Sombroek, conventuel de Louvain. — Van Holmen, capucin de Louvain. — J. Wouters, chanoine, prémontré, curé de Pont-Brûlé. — Frères Allard et Sébastien (dans le monde : J. Wouters et M. Straatman), religieux josphites de Louvain. — Frère Candide (dans le monde : M. Pivet), des Frères de la Miséricorde de Blauwput. — E. Druet, curé d'Acoz. — J. Pollart, curé de Roselies. — J. Alexandre, curé de Mussy-la-Ville. — A. Ambroise, curé d'Onhaye. — Bilaude, aumônier des sourds-muets à Bouge. — Burniaux, professeur au collège St-Louis à Namur. — Docq, professeur au collège de Virton. — G. Gaspar, professeur du collège de Belle-Vue à Dinant. — J. Georges, curé de Tintigny. — P. Gille, docteur en théologie de l'Université Grégorienne, vicaire de Couvin. — Glouden, curé de Latour. — Hottlet, curé de les Alloux. — J. Laisse, curé de Spontin. — Maréchal, séminariste de Maissin. — Patron, vicaire de Deux-Rys. — Pierret, vicaire d'Etalle. — Pierrard, curé de Châtillon. — Piret, curé d'Anthée. — Poskin, curé de Surice. — E. Schlögel, curé de Hastières. — Zender, curé retraité. — Gillet, béné-

dictin de l'Abbaye de Maredsous. — Nicolas, chanoine de l'Abbaye des Prémontrés de Leffe.

Dans une lettre adressée, le 24 janvier 1915, au Colonel Comte Wengersky, chef de district de Malines, l'éminent prélat proposait aux autorités allemandes la création d'une commission d'enquête, présidée par le représentant d'un pays neutre, en vue d'établir les circonstances dans lesquelles ces prêtres et d'autres innocentes victimes avaient été massacrées. Cette proposition, reprise plusieurs fois par la suite par l'épiscopat belge resta sans réponse.

La première victime de ces quarante-deux prêtres et religieux, dont certains furent tués avec d'in vraisemblables raffinements de cruauté, fut M. l'abbé Joseph Dossogne, curé de Hockai. Ce digne prêtre, qui naquit à Polleur, le 26 juin 1873, fut lâchement assassiné par les Allemands à Tiège, le 11 août 1914.

Son souvenir ne pouvait être perdu et, en 1927, ses concitoyens décidèrent de lui ériger un monument à l'endroit même où il était tombé sous les balles de l'envahisseur.

A cette occasion, le poète Edmond Duesberg écrivit un touchant poème qui fut vendu au profit du mémorial. Le voici :

*En hiver, quand il neige et lorsque le vent gronde,
Hockai, sur son plateau, semble isolé du monde ;
Au loin, vêtus de blanc, penchés sur les ravins,
Méditent, dans le froid, de lugubres sapins.
Et, devant lui, s'étend un immense linceul
Qui le rend, dans la Fagne, et plus triste, et plus seul.*

Alors, les villageois, blottis dans leurs demeures
Où sonnent, gravement, près de l'âtre, les heures,
Dans la douce chaleur du foyer bienfaisant,
Retournent au passé, devenu le présent,
Et revivent encor des minutes atroces.
C'est la guerre, et, soudain, des Allemands féroces
Menacent de brûler leur paisible hameau,
Dont les débris fumants vont couvrir un tombeau.
« Puisque, sur les soldats, du haut de leurs fenêtres,
Ils ont osé tirer, ainsi que font les traîtres,
Il faut que, sur-le-champ, l'un d'eux soit massacré. »
Voilà ce qu'en hurlant, un chef a déclaré ;
A l'aide d'un mensonge, il prépare son crime.
« Non, l'on n'a pas tiré, mais je suis la victime
Qui, pour les sauver tous, sans crainte, s'offre à vous. »
Ces mots, simples et grands, qu'entendent, à genoux,
Ceux qui sont menacés d'un horrible carnage,
Qui les a prononcés ? Le curé du village.
Lui qui tremblait d'abord, en face des Germains,
Oppose ses regards à leurs regards hautains
Et voit déjà la mort qui, rapide, s'avance.
Si brave maintenant, sait-il que sa vaillance
Fait de lui, tout à coup, l'émule des héros ?
Non, et, comme il se tait, écoutant les sanglots
De tant de prisonniers, frappés par son courage,
Les Huns, sans plus tarder, le prennent pour otage.
Ce qu'il vient de leur dire est plutôt un aveu ;
Puisque l'on a tiré, c'est bien lui qui fit feu.
Aussitôt, à grands cris, on le transporte à Tiège ;
Là, dans l'humble chapelle, un grand tribunal siège.

*Il est grand par le nombre, et non par l'équité,
Car Dossogne, innocent, devrait être acquitté.
Mais ce prêtre admirable, osant leur tenir tête,
Devra payer pour tous sans qu'on fasse d'enquête ;
La mort suivra de près le fatal jugement.
Et, sur un chariot, que traîne lourdement,
Au milieu de la nuit, un vieux cheval malade,
S'en va vers le trépas, sans la moindre bravade,
Le curé de Hockai, qui, faisant son devoir,
Est sublime un moment, sans même le savoir,
Il tombe, et le destin, qui compte nos minutes,
Pouvait un peu plus tôt empêcher cette mort.
Un chef qui, tout puissant, disposait de son sort,
Fit savoir aux bourreaux qu'il daignait faire grâce.
Mais, bien que le courrier eût dévoré l'espace,
Il arriva trop tard, le meurtre était commis,
Sans qu'une plainte, un cri, s'échappât de sa bouche,
Et trouvé digne alors d'avoir une autre couche,
Que celle qui, déjà, s'achevait à l'écart,
Dans le grand pré désert, il fut conduit à Sart.
Et, dans le cimetière, à présent, il repose.
Mais, jamais, sur sa tombe, on n'effeuille une rose ;
Jamais on ne dit rien au modeste martyr.
Cependant, en héros, n'a-t-il pas su périr ?
Ne mérite-t-il pas, victime expiatoire,
Que son nom méconnu soit rayonnant de gloire ?
Ah ! réparons bientôt un trop injuste oubli !
Ce qu'il fit autrefois ne peut être aboli ;
Gravons, en lettres d'or, sur le marbre et des pierres,
Comment il s'est offert pour épargner ses frères.*

L'inauguration du monument eut lieu le 12 août 1928, lors du quatorzième anniversaire de la mort du brave curé. A cette occasion il fut décidé que le corps enterré au cimetière de Sart serait exhumé, pour être enterré à Polleur, d'où la famille Dossogne est originaire.

A l'exhumation le corps fut retrouvé presque intact, quoique mutilé, les soldats ayant tiré quasi à bout portant. Les chaussures et la soutane étaient bien conservées.

Le transfert des restes de l'abbé Dossogne au cimetière de son village natal fut une vraie apothéose.

Voici, d'après le « *Courrier du Soir* », du 13 août 1928, le récit complet de cette émouvante cérémonie :

« La levée du corps a lieu, à 10 h. 3/4, au cimetière de Sart. Le clergé auquel se joint M. le chanoine Gotale, ancien doyen de Stavelot, est précédé par les enfants de l'école des garçons et filles portant drapelets et écharpes tricolores. Le corbillard est recouvert des couleurs nationales. Le corps est suivi par la famille représentée par : M^{me} Bata-Dossogne de Polleur, M^{me} C. Dossogne, M. Jean Dossogne, de Trois-Ponts, malade, est représenté par sa fille, M^{me} Buche-Dossogne, de Malmédy, M. Toussaint Dossogne de Liège, M^{me} Warnier-Dossogne de Herstal, M^{lle} Léonie Dossogne, en religion Sœur Philomène des Filles de la Charité de Dinant.

» La famille est suivie par les délégations avec drapeaux des anciens combattants de Sart, Francorchamps, Polleur, et l'Entr'Aide Militaire de Verviers. Viennent ensuite : M. André Simonis, sénateur, M. le curé

Ancion, M. Paul Boland, président de la F. N. C. de l'arrondissement, M. Ed. Duesberg et les autres membres du Comité organisateur, les représentants de l'A. C. J. B., M. le Colonel Tancre, du 2^e de ligne, M. Guilbeaux, de l'Union Française, M. Laurent, Bourgmestre de Sart et son Conseil communal, le Conseil communal de Polleur.

» A l'église ont déjà pris place : M. Piroton, vice-président des Anciens Combattants de Verviers, M. Deblon, bourgmestre de Polleur, et M. Caro, échevin. A l'arrivée à l'église, le corps est porté par les anciens combattants de Sart.

» L'église est comble. La messe est célébrée par M. l'abbé Close, révérend curé de Tiège, assisté de M. le curé Dethier, de Trois-Ponts et M. le curé Thirifays de Sart.

» Au lutrin prennent place M. le chanoine Gotale et MM. les abbés Michoul.

» Par permission spéciale de l'Evêché, on chante la messe de Requiem.

» M. l'abbé Godard, curé d'Ensival, est aussi présent.

» M. l'abbé Ancion, révérend curé de Saint-Roch, ancien aumônier militaire, monte en chaire et prononce un magnifique sermon, dont nous tenons à reproduire le texte :

» « *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

» Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

» Ev. selon Jean, Ch. 10. V. 11.

» Quelles paroles s'appliquent mieux à celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ?

» N'a-t-il pas été, lui aussi, comme son Maître, le Bon Pasteur ? N'a-t-il pas simplement, mais généreusement, donné sa vie, pour sauver celle de ses ouailles, du troupeau spirituel, qui lui avait été confié ? Et peut-on faire plus bel éloge de ce prêtre modeste, qui tout à coup se dressa en héros, que de le comparer à l'Homme-Dieu, qui donna sa vie pour le salut du monde, au Pasteur universel, Notre Seigneur Jésus-Christ ?

» Quatorze ans ont passé depuis que, déferlant au mépris de tous les droits sur le sol de notre chère Patrie, les hortes teutoniques y semèrent le crime et la dévastation ; et si d'aucuns semblent avoir oublié cette époque sanglante, où se révéla tant de grandeur morale, il en est d'autres, et vous en êtes vous, mes frères, vous, mes chers camarades, les anciens combattants, vous tous les amis verviétois, qui avez pris l'initiative de cette cérémonie de réparation et l'avez préparée avec un admirable dévouement, auquel je me plais à rendre un public hommage, il en est d'autres, dis-je, qui veulent que se conserve pieusement pour la gloire de notre peuple et l'édification de ses enfants dans le présent et à l'avenir, le souvenir de nos héros et de nos martyrs, le souvenir de ceux dont l'immolation a été la rançon sacrée de notre liberté.

» L'abbé Dossogne, curé de Hockai, lâchement assassiné par les troupes allemandes, le 11 août 1914, mérite assurément de figurer dans la phalange de ces nobles et pures victimes de la Barbarie d'Outre-Rhin ; et c'est une pensée qui honore les organisateurs de cette journée, et vous tous, mes frères, que d'avoir voulu

défendre contre l'oubli le nom de ce prêtre belge, qui, l'un des premiers, à l'aube de l'affreuse guerre, versa son sang pour la Rédemption de ses frères. Il n'est point dans mon rôle de vous rappeler le drame qui se déroula non loin d'ici ; les circonstances vous en sont connues. Oh ! certes, l'abbé Dossogne n'était pas un rêveur d'épopée ; attaché à la glèbe natale, il y vivait tout entier à son humble ministère, ses regards n'allaient pas au-delà des vastes horizons de la Fagne ; mais sous la rude écorce de cet Ardennais de race, battait une âme généreuse, qui allait en une minute tragique s'élever jusqu'aux sommets du plus sublime héroïsme.

» Il semblait que le paisible hameau dut être par son isolement préservé des ravages de la guerre, illusion que les faits ne tarderaient pas à dissiper ; il serait au contraire le théâtre d'un crime affreux, honte ineffaçable des bourreaux casqués qui le commirent, mais gloire immortelle de celui qui en fut l'innocente victime. Vous savez le reste et comment l'abbé Dossogne, qui tremblait d'abord devant les Germains (et qui donc placé dans les mêmes conditions ne l'eût fait ?), affronta le courroux de ces brutes et tomba bravement sous leurs coups. C'est qu'en lui, dominant la voix de l'instinct et de la nature, une voix impérieuse avait retenti ; il l'avait entendue, sans qu'il en eut tout d'abord peut-être pleinement conscience, le prêtre, la voix de son Dieu, de Celui, qu'il représentait auprès de ces pauvres gens, faussement accusés et terrorisés par une soldatesque déchaînée, il l'avait reconnue cette voix du Maître adoré et aimé.

» Désormais, il savait ce qu'il avait à faire, son parti

était pris; et comparaisant au devant de ses juges, il leur répondit comme il le devait, n'ignorant pas que cette réponse entraînait pour lui la mort sous les balles du peloton d'exécution, mais heureux de penser que par là, en sacrifiant sa vie à lui, il allait à l'exemple du Christ sauver celle du peuple dont la garde lui avait été confiée. Et songez à tout ce qu'il y eût d'atroce en ce moment, où sa résolution fermement arrêtée, il marcha vers le lieu du supplice. Il est seul, on l'a séparé des siens; il est seul avec ses ennemis.

» Pour lui ce n'est pas l'enivrement de la bataille, la charge qui sonne, la présence des camarades qui s'électrissent dans l'espérance des victoires libératrices. C'est la morne solitude, et pour achever la divine ressemblance, ce sont les ténèbres de la nuit, qui recouvrent le prestigieux paysage, comme si celui-ci voulait se cacher pour ne pas être témoin de l'odieux forfait. Et elle vient brutale, la mort, abattre cet arbre vigoureux et coucher sur le sol le corps mutilé de celui qui n'avait pas cru qu'on put douter de la parole d'un honnête homme. Oh! cher confrère, qu'il dut être affreux ton martyr, et n'est-ce point ce qui en augmente le prix, n'est-ce point ce qui te fait si grand à nos yeux et t'irradie d'une incomparable beauté? En toi, s'est pleinement réalisée la parole du Christ, tu as été, dans toute la force du terme, le bon pasteur, donnant sa vie pour ses brebis ».

» Mais, mes frères, parlant à des chrétiens et dans le lieu saint, je ne puis me contenter de célébrer le geste magnifique de mon héroïque confrère; prêtre, il m'appartient d'en dégager quelques leçons salutaires et de

vous montrer comment s'illustre dans la mort du curé ardennais, la mission rédemptrice du prêtre catholique et le grand exemple d'amour fraternel qui nous y est donné. — Le rachat de l'humanité s'est fait par une mystérieuse substitution ; c'est en notre place et chargé, pour ainsi dire, du fardeau de nos iniquités, que le Fils de Dieu, devenu par l'incarnation un des nôtres, a payé la dette de ses frères à la Justice de son Père.

» Et voilà que, dans l'Eglise, cette société universelle qui poursuit à travers les siècles l'œuvre du Sauveur par l'application aux hommes de ses mérites, se continue cette substitution par celui qui doit être au milieu de ses frères, la vivante image du Christ : le prêtre. Comme son Maître, il sera leur répondant auprès du Juge suprême, il s'interposera entre eux et lui ; sa vie d'isolement, de renoncements et de sacrifices aura une vertu expiatoire. Il connaîtra d'ailleurs les souffrances les plus aiguës, car le monde auquel il apporte avec la grâce une parole de Vérité, le monde comme autrefois les Juifs au temps de Jésus, ne voudra pas le recevoir.

» On lui prodiguera tous les outrages, toutes les insultes, tous les ricanements ; sa pauvre robe sera souvent salie par la boue de l'infâme calomnie. Et, tandis qu'il se prosterner devant son crucifix, ou gravira les degrés de l'autel, pour y offrir l'auguste sacrifice, il sera lui aussi, le prêtre, comme le Christ, la victime qui s'immole pour le salut de ses frères. Un jour vient, où à ce prêtre, pasteur d'âmes, est demandé plus encore... et il donnera bravement le sang de ses veines, il donnera sa vie, pour que soit arrêtée l'effusion du sang de ses

ouailles, pour que soit épargnée leur vie. Là encore n'apparaîtra-t-il pas dans son rôle de Rédempteur ?

» C'est l'histoire de l'abbé Dossogne, c'est l'histoire de tant d'autres prêtres, dont les noms inconnus de la foule, resteront gravés dans les pages d'un immortel martyrologe.

» L'amour du prochain est, avec l'amour de Dieu, l'essence même de la morale chrétienne. Celle-ci ne se résume-t-elle point dans ces deux grands préceptes du Christ : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton âme et de toutes tes forces », voilà le premier et le plus grand commandement, et voici le second qui lui est semblable : « Tu aimeras le prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu », Or, aimer le prochain, c'est vouloir son bien et le lui procurer. Aimer le prochain, c'est surtout aimer son âme, cette âme, enfant de Dieu par la grâce et destinée à Le posséder, à vivre de sa vie éternellement bienheureuse. Et cet amour est toute la raison d'être du prêtre.

» N'est-ce point pour sauver les âmes, pour les donner au Christ, son Maître, qu'il s'est séparé du monde, qu'il a renoncé à créer un foyer, qu'il s'épuise en labeurs incessants, qu'il se penche sur toutes les misères et soulage toutes les souffrances, toutes les infortunes, qu'il est prêt enfin à tous les sacrifices, à celui même de sa vie. Cet amour de ses frères, il l'avait au cœur notre héros, et il fut chez lui poussé jusqu'à l'extrême limite « Qui aime plus que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. » Cette vie, il l'a donnée généreusement, le cher abbé Dossogne, il l'a donnée pour ceux qu'il aimait, pour ceux dont il était le pasteur. Quel plus grand

amour que celui-là, et n'assure-t-il pas, comme le disait notre illustre cardinal Mercier, à ceux qui l'ont ainsi prouvé, la couronne de l'éternelle gloire, n'en fait-il pas des héros, des saints ?

» Il est un dernier hommage que je veux rendre à celui que nous honorons aujourd'hui et cet hommage c'est celui de la Patrie reconnaissante. C'est pour elle aussi qu'est mort le curé Dossogne, pour notre chère Belgique, pour ce pays honnête, laborieux, fidèle à sa parole, qui ne rêvait point de conquêtes et ne demandait qu'à vivre en paix avec tous. C'est pour défendre son honneur et celui de ses enfants, qu'il est tombé avec tant d'autres, avec nos 45.000 soldats, sous les coups de l'ennemi. Qu'il soit donc béni et remercié au nom de cette Patrie.

» Et vous, mes frères, gardez impérissable le souvenir de l'héroïque curé ; répétez son nom à vos enfants ; payez-lui le tribut de la reconnaissance chrétienne, en priant avec l'Eglise pour le repos de son âme ; soyez dociles à la sublime leçon d'amour qu'il vous a donnée. Comme lui, montrez-vous disposés à tous les sacrifices, et même, s'il le fallait, à l'immolation de votre vie pour assurer avec la force et la grandeur de la Patrie, la liberté et le salut de vos frères. Ainsi soit-il ».

» L'offrande dure jusqu'à l'*Agnus Dei*. Après l'absoute, l'office se termine par la Brabançonne »

* * *

Au dîner qui suit, servi à l'Hôtel de la Charmille, à l'heure des toasts, M. Gaston Barla, conseiller communal de Polleur, leva son verre à la santé de M. Ed.

Duesberg, la cheville ouvrière du Comité du Monument. M. Duesberg remercie, en faisant retomber tout l'honneur sur les collaborateurs qui l'avaient aidé dans sa besogne. Il remercie le clergé et la presse et termine par une louange à l'adresse de tous les bons patriotes.

A 2 heures, on se réunit en cortège pour la levée du corps à l'Eglise de Tiège.

Parmi les sociétés présentes il faut ajouter à celles déjà citées plus haut une délégation d'anciens combattants de Membach, la Fédération de l'A. C. J. B. de Verviers, les sociétés d'harmonie, les joyeux Franchimontois de Polleur, l'Echo des Montagnes de Sart, la société chorale de Solwaster, la Ligue antigermanique de Verviers, la société de Secours Mutuels les Jeunes Prévoyants, l'Union Theutoise, le Réveil Sartois, les Echos de la Vallée de la Hoëgne.

Aux membres du clergé, déjà cités, se sont joints M. le curé de Jalhay, M. le curé de Jehanster, M. le curé de Francorchamps, M. l'abbé Barla, révérend curé de Lambermont, M. l'abbé Spiritus, révérend curé de Saint-Hubert, ces deux derniers, amis et condisciples du héros.

Nous notons aussi la présence de M. le député Winandy et de M. Wisimus, président des « Ex-Priisonniers Politiques ».

Le cortège se met en marche et arrive devant le monument situé à une centaine de mètres de l'Eglise de Tiège, au bord de la grand'route, à gauche en venant de Spa.

Le monument, un monolithe des carrières de Sprimont, est dû au ciseau d'un de nos concitoyens, M.

Bourguignon, sculpteur. Le médaillon, représentant M. l'abbé Dossogne, est l'œuvre de M^{lle} Jenny Lorrain, fille de l'ancien préfet de l'Athénée de Verviers, Thill Lorrain.

M. Chaballe, trésorier de l'Entr'aide militaire, excuse la F. N. C. des Combattants italiens et la F. N. C. (section d'Ensival), de même que M. L. Delrez, président de la F. N. C. de Verviers, retenu par des obligations de famille. M. Parisis s'est fait aussi excuser par télégramme, de même que M^{lle} Jenny Lorrain, malade.

M. Ed. Duesberg, dans un magnifique discours d'une grande allure patriotique, magnifie le héros et fait remise du monument à l'Administration communale de Sart. Le drapeau recouvrant le monument tombe et apparaît la figure énergique de M. l'abbé Dossogne. Une croix et une branche de chêne complètent l'ensemble.

On y lit l'inscription :

A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ DOSSOGNE

Curé de Hockai

Fusillé par les Allemands

le 11 août 1914.

Elevé par souscription publique.

M. Laurent, bourgmestre de Sart, déporté politique, remercie M. Duesberg et accepte avec reconnaissance ce mémorial. Il termine par ces mots :

« Que la terre schisteuse continue à t'être légère, doux et regretté pasteur qui, comme le divin Maître, donna ta vie pour tes brebis. »

M. le chanoine Gotale bénit alors le monument.

M. J. Keybets, au nom de la Ligue Wallonne, prend ensuite la parole.

Enfin, M. l'abbé Close, curé de Tiège, veut ajouter un mot, le mot du prêtre. Après avoir remercié de nouveau tous ceux qui se sont dépensés à la réussite de cette belle manifestation, il développe tout ce que contient l'expression « donner sa vie » et termine en citant l'abbé Dossogne en exemple aux générations futures à qui il dicte le devoir si, par malheur, une nouvelle guerre nous menaçait un jour.

La Chorale de Solwaster exécute le chant de l'hymne « Ceux qui pieusement... »

Et la cérémonie se termine par la Brabançonne.

Le cortège se dirige alors vers Polleur. A la limite de la paroisse, le clergé et les enfants des écoles viennent à la rencontre du cortège et l'on entre dans Polleur au son de marches funèbres. Les cloches de l'église sonnent le glas. Après l'absoute à l'église paroissiale de Polleur le corps porté par les anciens combattants arrive au cimetière où il est déposé aux pieds d'un Christ imposant, qui domine le tertre réservé aux anciens combattants de Polleur.

Là, M. l'abbé Barla, un enfant de Polleur, prononce un magnifique discours où il célèbre le retour au pays de son concitoyen et dans lequel il rapproche la conduite de l'abbé Dossogne de celle du Christ qui pour avoir refusé de se justifier, fut livré à une soldatesque barbare.

Ecoutez-le, vous surtout enfants de Belgique :

« Voici donc enfin ramenés dans le coin natal les

restes mutilés et vénérés de notre compatriote et ami, M. l'abbé Jos. Dossogne.

» Ce n'est pas trop tôt, certes, mais, n'incriminons personne. Louons plutôt le zèle de ceux, qui ont songé à cette tardive réparation, en organisant la manifestation de ce jour; les membres du Comité et tout spécialement celui, qui en fut l'animateur aussi désintéressé que dévoué, M. Edmond Duesberg. A lui et à tous ses collaborateurs, prêtres et laïcs, MM. Delrez, Pirotton, Wisimus, Chaballe, Drèze, M. l'abbé Close, curé de Tiège, et mon frère Gaston; au nom de la famille Dossogne et de la population de Polleur, je dis ma gratitude pour cette preuve nouvelle d'un patriotisme ardent, éclairé, vigilant.

Partout, en Belgique, on a trop et trop vite oublié les terribles leçons de la guerre; aussi, est-il consolant, réconfortant de voir des hommes comme eux, — comme M. Duesberg surtout, — qui, de la voix et du geste, par la parole et par la plume, en un mot par leur souffle patriotique, savent entretenir dans l'âme insouciante de nos populations la « flamme du souvenir ». Qu'on les critique, qu'on les méprise même, soit, (les lâches et les profiteurs éhontés pourraient-ils faire autre chose ?), mais les honnêtes gens, les bons belges, eux, vouent à ces hommes, respect, admiration, non pas seulement comme vengeurs d'un passé désastreux et irréparable, mais plutôt comme vigies attentives d'un avenir menaçant et menacé. — « Ne nous endormons pas sur nos lauriers de gloire... pour nous épargner un réveil tragique ! »

» Messieurs, sur la tombe commune de nos braves

soldats pollinois, au nom de leurs familles encore et toujours endeuillées, au nom de tous ceux qui ont souffert durant la guerre, je vous redis « Merci », et, en cet instant, j'étends ma reconnaissance à ceux qui, en l'occurrence, vous ont compris et secondés; aux administrations communales de Sart et de Polleur, aux sociétés locales ou étrangères, aux délégations diverses, qui sont venues par leur présence rehausser cette fête.

» J'en cite une (au risque de mécontenter les autres), c'est l'Union Theutoise, dont je fais partie et qui, à Verviers, groupe, en des réunions mensuelles et amicales, tous les natifs du ban de Franchimont, qui ont émigré vers la ville. Son Comité et la presque totalité de ses membres — conduits par leur président, M. Hertay, sont venus, avec leur drapeau, saluer à Tiège et à Polleur, cet ami inconnu, que fut pour eux M. l'abbé Dossogne. Leur démarche n'en est que plus méritoire et leur hommage plus significatif; c'est bien le pur amour du terroir qui les a amenés. Merci à tous.

» Messieurs, que nos braves soldats — sur les champs de bataille, — aient été tués, les armes à la main, ou que, désarmés, ils aient trouvé la mort lente dans les casemates des camps ou des forteresses ennemies, on s'en fait une raison — toute guerre réclame ces héroïques sacrifices et compte des douloureuses hécatombes ! — mais, les civils paisibles, ce prêtre innocent et rien moins que belliqueux, qu'avaient-ils donc fait ?...

» Sa mort ne fût qu'un lâche assassinat, qui couvre de honte toute l'armée allemande, sans compter que la « mort d'un prêtre à la frontière même » a dû — dès ce jour — peser lourdement dans la balance de la

divine Justice, suivant cette parole menaçante de nos livres saints : « Nolite tangere Christos meos ; Ne touchez pas — dit le Seigneur — à ceux qui ont reçu l'onction sainte ! »

» Bon, innocent, d'une aménité parfois naïve, nous avons connu Joseph Dossogne sur les bancs de l'école primaire. Ensemble nous avons fait nos études d'humanité à Saint-Roch, puis notre Philosophie et Théologie, et toujours, mes condisciples et moi, avons vu en lui le plus inoffensif et le plus doux des hommes, en même temps qu'un élève intelligent, studieux et un jeune homme vertueux.

» Comme chapelain à Brume-lez-Trois-Ponts, et comme curé à Hockai, a-t-il changé de caractère ou d'attitude ? Non pas, car, là-bas, il a laissé le souvenir d'un bon pasteur. En faut-il d'autres preuves que celle-ci ? La critique sournoise — cette limace gluante, qui bave sur l'habit des hommes en vue et qui a des prédilections pour la soutane — cette critique n'a même pu l'atteindre.

» Certes, en s'apitoyant, on peut discuter sur sa fin tragique. Il eût tort — à mon sens — de ne pas mieux se défendre, de ne pas deviner et dépister l'hypocrisie de la morgue allemande, de ne pas la braver pour la réduire (comme on fait d'un chien hargneux ou d'une bête sauvage), mais le Christ, au prétoire, fit-il autre chose ?... Il eût pu parler, il se tut ; notre ami fit de même et, comme son Maître, il fut le jouet d'une soldatesque avinée et insultante.

» Peu nous chaut, du reste, les raisons de son silence obstiné ; un fait est là : « Durant la guerre, pour la

Patrie, ce pauvre abbé fut mis à la torture, il vécut en deux jours un enfer d'angoisses, et, il mourut victime innocente ! Gloire à lui ! C'est un Martyr !

» Ah ! Messieurs, vous avez bien fait, là-bas, à Tiège — sur la route même qui fut son calvaire — de commémorer par un monument, modeste mais magnifique, le sacrifice de sa vie.

» Vous faites mieux encore, en ce moment, en ramenant ses restes sanglants dans ce coin natal, sous l'aile des amitiés d'enfance, à l'ombre du vieux clocher (où il fut baptisé et où il célébra sa première messe) — dans cette terre plus légère, plus aimée — la terre patriale, ancestrale (la famille Dossogne étant une des anciennes de Polleur), la terre donc, dont il fut pétri, et où reposent les auteurs de ses jours.

» Et, Messieurs, dans un geste final, plus beau et plus touchant que tous les autres, vous allez inhumer là, à côté de ceux qu'il a connus dans sa jeunesse, de ces braves, qui dorment, au pied de cette croix, leur dernier sommeil ! Quelle heureuse pensée, pleine de délicatesse et de sens ! L'abbé Dossogne — ayant là son portrait au milieu de ceux de tous nos héros, mêlant ses os à leurs os, aura part plus sûrement à notre constant souvenir, à nos communes prières, et, les enfants de Polleur (— entendez-vous, les petits, vous, le blé qui lève, vous la Patrie en herbe —), ces enfants, maintenant et dans l'avenir, verront et comprendront mieux que le prêtre et le soldat, que la croix et l'épée — unis dans la guerre, dans la mort — doivent rester unis dans la vie, dans la paix : car, c'est par une « Union qui fait la force », par ce rempart sacré des volontés

de tous, prêtres, laïcs et soldats — que doivent être protégées nos libertés si chères et si chèrement défendues, que le présent doit répondre de l'avenir et que doit vivre « La Patrie ! »

» Dans cette tombe, une voix nous dit — c'est celle du Belge, celle du Prêtre (dont je me fais l'interprète comme Belge et comme Prêtre) :

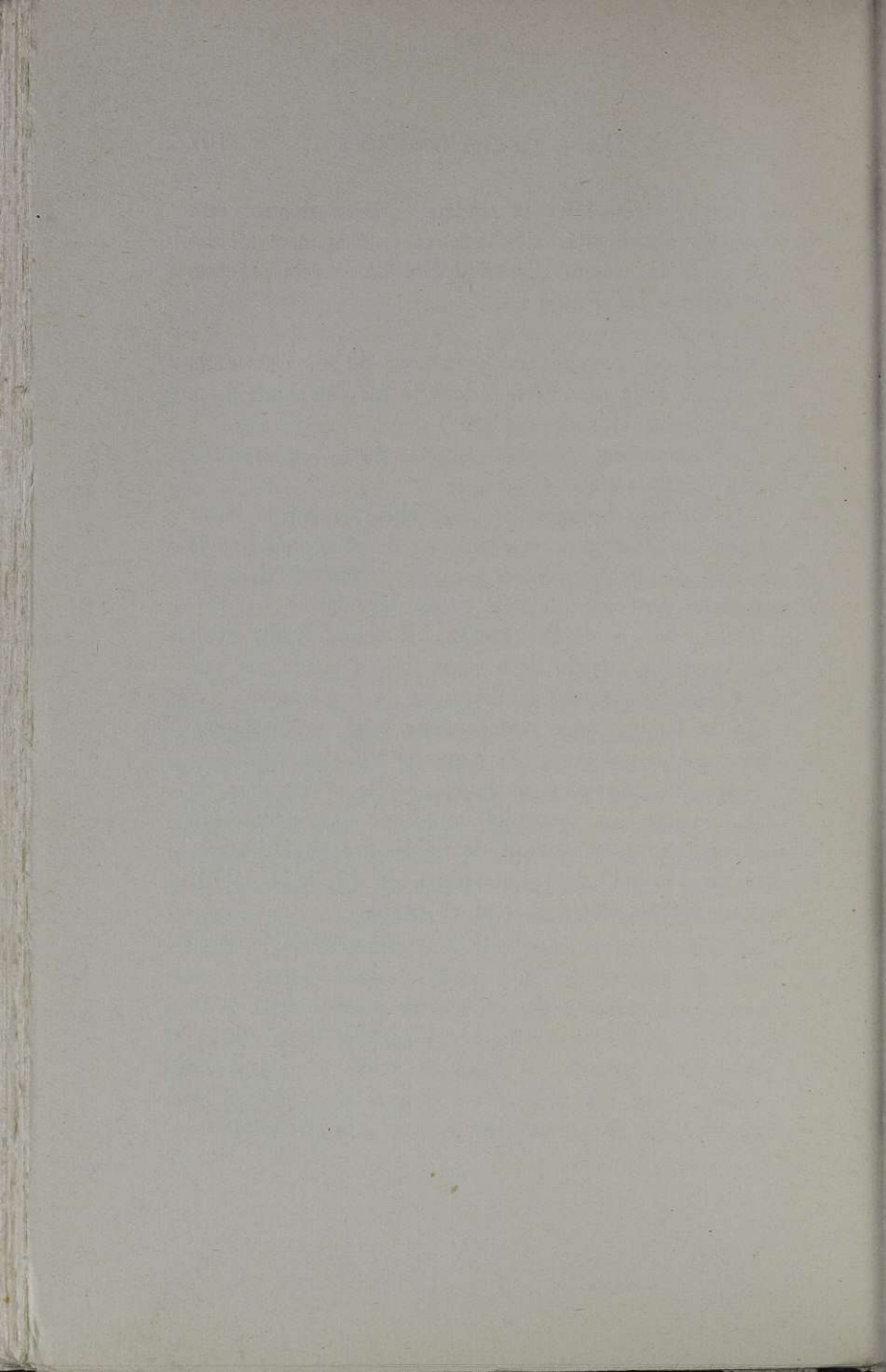
» « Pardonnons, Messieurs, pardonnons..., mais n'oublions... jamais ! ! »

M. Deblon, bourgmestre de Polleur, reçut le corps au nom de l'administration communale et promit que le souvenir de l'abbé Dossogne serait conservé dans la commune, dont une rue déjà porte son nom.

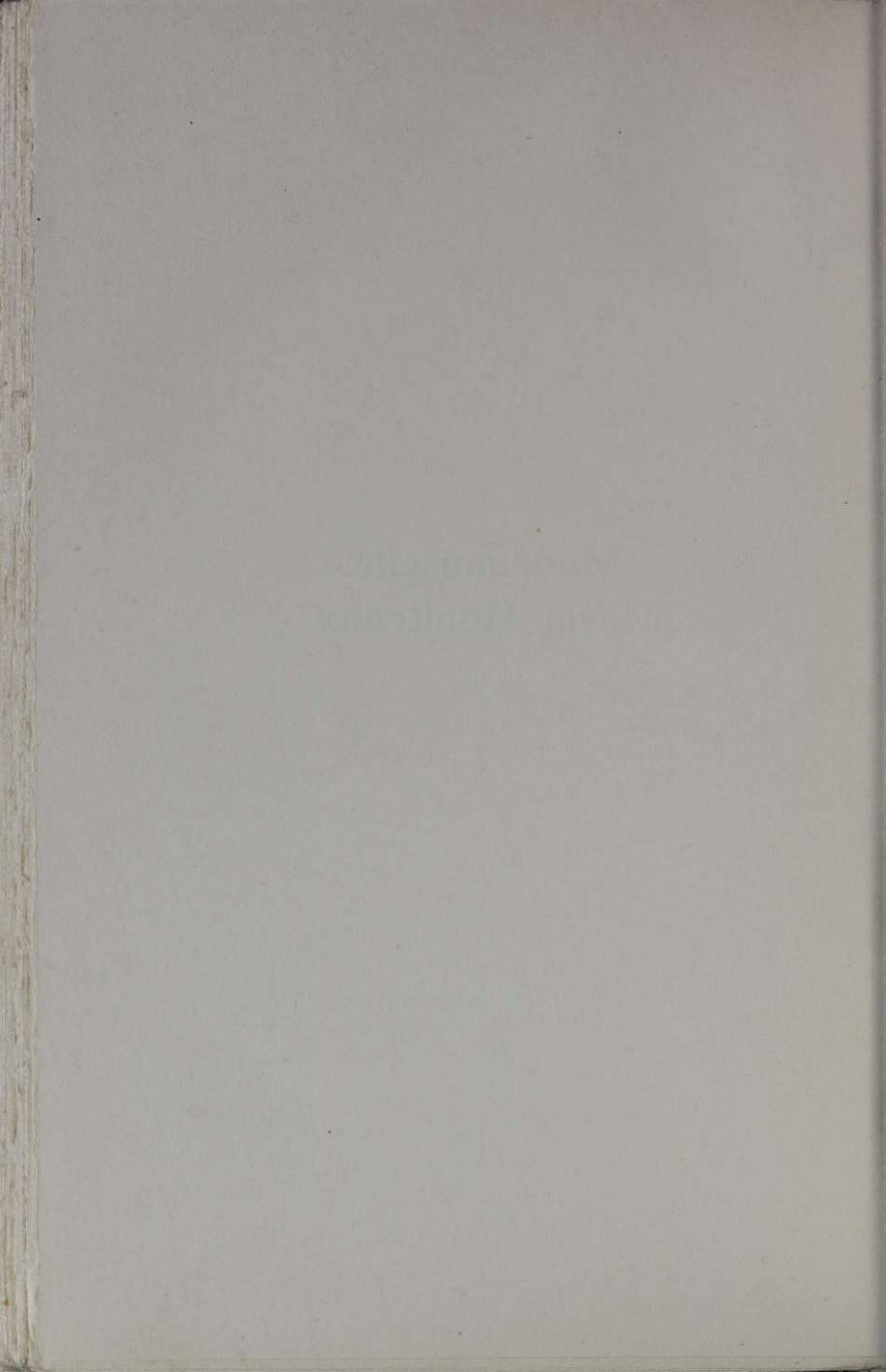
Enfin, M. le curé Franssen qui, auparavant, avait béni la tombe, décida de terminer la cérémonie par une prière finale pour tous les héros de la commune.

Et la Brabançonne clôtura cette belle manifestation, digne en tous points du héros auquel elle s'adressait.

Ainsi fut dressée, à quelques pas de la frontière de l'Est, comme une sentinelle impassible et vigilante, la stèle perpétuant le souvenir de l'abbé Joseph Dossogne, curé de Hockai, dont l'assassinat, le 11 août 1914, est un avertissement pour tout un peuple.



**Mademoiselle
Maria Houlteaux**



A côté de l'héroïsme éclatant de nos soldats, l'histoire doit mettre en lumière le dévouement obscur de certains civils, qui, spontanément, ont accompli des tâches, disons mieux « des corvées », qui, de banales en elles-mêmes, sont devenues héroïques.

De nombreuses femmes belges aussi se jetèrent dans la bataille. Tandis que les unes, affrontaient sans faiblir les douze fusils d'exécution, ou se penchaient dans des gestes maternels, sur les premiers blessés, d'autres faisaient le serment de faire parvenir aux soldats, combattant loin de leurs foyers, les nouvelles de la famille et de la patrie absentes. Dès le 4 août 1914, le mot d'ordre fut pour beaucoup de nos sœurs : le devoir. La femme et le soldat belges furent dignes l'un de l'autre. Tous deux, pendant la guerre, firent preuve de cette confiance et de cette activité qui sont le signe du vrai courage. Pendant quatre longues années, ces deux forces, l'amour et la vaillance se soutinrent l'une l'autre magnifiquement.

Une fois les hommes au front ou déportés dans les géoles d'Outre Rhin, toutes les femmes belges furent unies dans la même volonté de les venger, de les sauver.

Elles se jetèrent dans la mêlée, prenant, qui la plume,

qui la charrue, qui la casquette de l'employé pour aider leurs fils, leurs frères, ou leurs époux dans la lutte décisive.

Si elles connurent la souffrance qui ne les épargna ni dans leur corps, ni dans leur cœur, elles ignorèrent toujours la peur, surmontèrent la fatigue et se refusèrent au désespoir. Et, lorsque l'occupant les contraignit à travailler pour lui, elles en appelèrent à l'humanité toute entière de la « Trahison forcée » qu'elles subissaient.

Qui n'a frémi en lisant l'appel que les femmes belges lancèrent aux femmes des pays neutres, lorsqu'elles furent réduites à l'état d'esclavage et obligées de servir contre leur Patrie et contre ceux qui la défendaient ? Quoi de plus poignant que ce cri de détresse unanime jeté par toutes ces femmes martyres : « Du fond de notre abîme de douleur, nous vous supplions de nous secourir, ô femmes des pays inviolés ; ne demeurez point passives devant l'ardente prière de vos malheureuses sœurs de Belgique... »

Parmi les femmes vaillantes qui se sont occupées du « Mot du soldat » et du passage par la Hollande de jeunes gens désireux d'aller rejoindre la petite armée de l'Yser, il faut citer en bonne place Mademoiselle Maria Houlteaux.

Elle naquit à Visé le 3 mai 1885.

Visé, comment ne pas évoquer ici son douloureux martyre ?

Visé était une délicieuse villette de 4.000 habitants, construite sur le versant d'une colline au bord de la Meuse, à 16 kilomètres en aval de Liège et tout près

de la frontière hollandaise. C'était une cité plus que millénaire : la princesse Berthe, fille de Charlemagne, y avait fait construire une église vers l'an 800. Depuis ce temps-là, la bonne petite ville avait connu bien des vicissitudes. C'est ainsi, notamment, que, le 30 janvier 1396, elle fut surprise la nuit par une bande de brigands allemands qui la pillèrent et la saccagèrent. Mais c'était, cela, il y a plus de cinq cents ans et, en ce temps-là, bien des choses se passaient qui, de nos jours, semblaient impossibles...

Or donc, des troupes de S. M. Guillaume II arrivèrent à Visé le 4 août 1914, au commencement de l'après-midi. Et non seulement le pont sur lequel elles comptaient franchir la Meuse était détruit, mais encore, des soldats belges, embusqués sur la rive gauche du fleuve, ouvrirent aussitôt sur elles un feu nourri. Irrités de cette résistance, les Allemands se répandirent dans la petite ville, fusillèrent une dizaine d'habitants et se mirent à piller...

Le 10 août, ils mirent le feu à l'église, sous prétexte que la tour formait un point de repère pour le tir du fort de Pontisse. Le lendemain, le doyen et M. Meurisse, professeur à l'Université de Liège et bourgmestre de Visé, furent arrêtés comme otages.

Le 15, les habitants furent contraints de travailler à la construction de ponts sur la Meuse. Ce jour-là de nombreuses troupes arrivèrent de l'Est. Dans la soirée, des rixes se produisirent entre soldats avinés; des coups de feu éclatèrent... Des centaines d'habitants furent aussitôt chassés de chez eux; hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes furent conduits à coups de crosse et

même à coups de baïonnette sur la place de la station où sous bonne garde, on leur fit passer le restant de la nuit.

Le lendemain matin, un pauvre vieux de plus de soixante-dix ans, nommé Duchesne, fut fusillé — on ne sait pourquoi — après avoir été attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos. Son cadavre fut abandonné sur la place. Un nommé Roujolle fut exécuté dans des conditions analogues et sans plus de raison.

Quelques heures plus tard, les hommes furent rangés d'un côté, les femmes de l'autre. Les femmes furent autorisées à se réfugier en Hollande; trois à quatre cents hommes furent dirigés vers l'Allemagne et internés au Camp de Munster. D'autres furent obligés d'exécuter des travaux militaires à Navagne.

Pendant ce temps, les soldats pillaient, chargeant leur butin sur des camions qui prirent la direction d'Aix-la-Chapelle. Puis, systématiquement, à l'aide de réservoirs à benzine et de pompes à main, ils arrosèrent les maisons et y mirent le feu. Quand les flammes étaient trop lentes à se propager, ils les activaient en y jetant des pastilles incendiaires.

Telle fut le sac de Visé (1).

Et, après avoir évoqué ce que sa ville natale endura dès les premiers jours de son occupation par les troupes allemandes, revenons à notre héroïne.

A Eysden en Hollande, dès le début de la guerre, un bureau de renseignements avait été fondé par M. le Comte Marcel de Liedekerke de Geloës. Il servait de

(1) « La Belgique et les Belges pendant la guerre », par le Commandant A. de Gerlache (pages 64 à 66).

trait d'union entre le pays belge occupé et le front. Les lettres de soldats et de réfugiés étaient reçues, diplomatiquement corrigées ou recopiées et adressées à leurs destinataires respectifs. Dans les commencements, ce fut besogne peu absorbante, plutôt agréable et facile ; c'était le premier élan ! Mais bientôt — pour des raisons diverses ou parfois sans raison — le bureau se vida, et, en 1915, M. Marcel Houlteaux, de Visé, actuellement avocat en cette ville, et sa sœur Maria s'occupèrent seuls. Maintenu en Hollande, où il avait rejoint ses parents, lors du sac de Visé, Marcel put tromper la surveillance et partir pour le front, en février 1917. Sa sœur se trouva alors tout-à-fait seule pour continuer l'œuvre commencée. Prisonnière de son dévouement initial, elle vit bientôt s'amonceler la besogne ; elle s'y attela quand même et la mena jusqu'à l'héroïsme.

Le chiffre total de ses correspondants « habituels », plus de 350, permet de supputer la besogne accomplie.

Aux correspondances s'ajoutèrent bientôt des envois d'argent et de petits colis. Un Hollandais dévoué, M. Jean Houbliers, employé à la Poste d'Eysden, la soulagea, dans l'escamotage officieux des recommandés venant de Belgique et leur transmission discrète.

M^{lle} Houlteaux tint ainsi le coup jusqu'à l'armistice.

Après leur retour au foyer, la plupart des heureux survivants de la tourmente, s'enquirent à son sujet et, personnellement ou collectivement, remercièrent et fêtèrent à leur façon (les vieux troupiers sont ingénieux) cette « fée inconnue », que si souvent — dans leurs lettres, par prudence — ils avaient baptisée des plus doux

noms : « maman, fiancée, sœur, nièce ». D'autres, très rares, il est vrai, oublièrent ; c'est humain... hélas !

A Polleur (Spa), où M^{lle} Houlteaux avait jadis séjourné maintes fois, ses amis firent mieux que tous les autres. En août 1919, ils organisèrent une manifestation en son honneur.

Ils se cotisèrent et offrirent à leur bienfaitrice, entr'autres cadeaux son « portrait », en superbe agrandissement, dédié. Certes, le dévouement ne se paye pas et nul n'y prétend d'ailleurs ; mais, le cordial élan de tous ces braves rescapés fut si spontané, si vibrant que la population entière s'y associa. Chacun comprit que des héroïnes obscures méritent, comme les plus vaillants soldats, d'être citées à l'ordre du jour pour l'honneur de la femme belge.

M^{lle} Houlteaux, qui possède encore des milliers et des milliers de lettres, revit le passé en relisant ces pages sincères, où l'absence de littérature rend facile au cœur exilé et torturé la franchise de l'épanchement. Ces bouts de papier jaunis, mieux que tous les récits d'après guerre, ressuscitent la grande tragédie dans son incomparable horreur.

Pour les avoir recueillis et dirigés jadis, au hasard des arrivées postales, la « contrebandière du cœur du soldat » a bien mérité de la Patrie !

Au lendemain de la rentrée de nos valeureux soldats dans la Belgique enfin libérée, la presse, sous le titre : « Les messagers d'espoir et de consolation », écrivait : Un récent entrefilet, paru dans les journaux de la semaine, annonce que les communications directes sont rétablies entre Liège et Maestricht.

A cette nouvelle, notre pensée s'est instinctivement reportée aux heures sombres, où il nous fallait courir les plus grands dangers pour franchir cette frontière, qui s'ouvre maintenant devant nous.

Les fils barbelés, des chevaux de frise hérissés de fers acérés, les redoutes et les tranchées formaient une redoutable barrière, nous séparant des êtres chers et nous privant de leurs nouvelles.

Cette claustration morale dans laquelle nous vivions, augmentait encore nos souffrances.

Que de mères ont pleuré de ne pouvoir librement correspondre avec l'héroïque absent et maudit leur supplice.

Leur calvaire n'eût-il pas été intolérable si de dévouées et désintéressées initiatives n'avaient pris soin de faire parvenir les missives aux familles anxieuses?

Ah ! le pur rayon de soleil qui tombait dans notre nuit quand nous recevions quelques lignes du front, de ce front mystérieux et lointain où nos frères préparaient des moissons fécondes.

Cela nous réconfortait presque autant qu'une victoire!

A présent, le moment est venu de remercier de toute la force de notre reconnaissance les organismes officiels qui nous ont ménagé ce précieux réconfort.

Mais, à côté d'eux, il nous est doux d'exprimer notre gratitude aux patriotes isolés qui, dans l'ombre, ont soutenu le moral de leurs compatriotes restés au pays.

La modestie de M. Houlteaux nous permettra-t-elle de le citer comme exemple?

Etabli à Eysden depuis le début de la guerre, ce dévoué patriote n'a cessé de se livrer au trafic des let-

tres que pour rejoindre l'armée belge le 15 février 1917.

Deux fois par semaine, des passeurs choisis par lui transportaient en Belgique les envois des militaires et des exilés, après avoir soudoyé les sentinelles allemandes.

Chaque fois, deux ou trois mille plis passaient la frontière en franchise postale et s'en allaient réjouir les foyers d'une flambée d'espoir.

Bientôt arrivaient les réponses, celles-ci parvenaient généralement le jeudi pour une missive partie le lundi d'Eysden.

C'est dire si le service était rapide.

Il est vrai que le gouvernement allemand — toujours aimable — se chargeait lui-même, bien souvent, de leur expédition...!

Les lettres parvenaient au bureau de poste hollandais, portant le nom des militaires au front et comme adresse : Bureau des Réfugiés.

Détail piquant : ce bureau avait été supprimé dès janvier 1915 et les facteurs prévenus remettaient complaisamment la correspondance délictueuse à M. Houlteaux.

Ce n'est que lorsque la méfiance du percepteur hollandais fut éveillée qu'il fallut se décider à ne pas abuser de ce système éminemment pratique.

Plutôt que de mettre dans le secret ce fonctionnaire, dont l'épouse était d'origine allemande, M. Houlteaux fit envoyer la correspondance toujours aux mêmes noms, mais à des adresses différentes : rue de la Poste, rue de Brenst, etc...

Les facteurs, sachant très bien que ces personnes

n'existaient nullement dans la localité, se hâtaient de déposer les plis chez notre compatriote.

Celui-ci tenait une comptabilité détaillée et notait soigneusement les adresses des soldats belges et celles de leurs parents demeurés au pays.

Plus de cinq cents militaires lui faisaient parvenir leur correspondance.

Il y a donc cinq cents familles qui doivent à M. Houlteaux de ne pas avoir connu les affres de l'incertitude.

Pourrait-on assez l'en remercier ?

Chaque semaine, M. Houlteaux s'en allait à Maestricht confier au Consulat de Belgique ses précieux paquets.

Il profitait aussi souvent de cette occasion pour s'entendre avec des bateliers et dissimuler des lettres à fond de cale.

Ce moyen, malheureusement était fort lent.

Après le départ de M. Houlteaux pour le front, sa sœur continua la tâche patriotique jusqu'au jour où l'armistice fit tomber les barrières.

Les mères sauront apprécier le dévouement et la bonté de cette vaillante femme.

Citons encore, comme s'étant particulièrement dépensé, M. Pelzer, dont la femme, restée en Belgique, fut condamnée par les immondes occupants comme complice.

Le bilan de cette œuvre est trop éloquent pour être défloré par un commentaire.

Un million de lettres sont ainsi passées en fraude dans le pays.

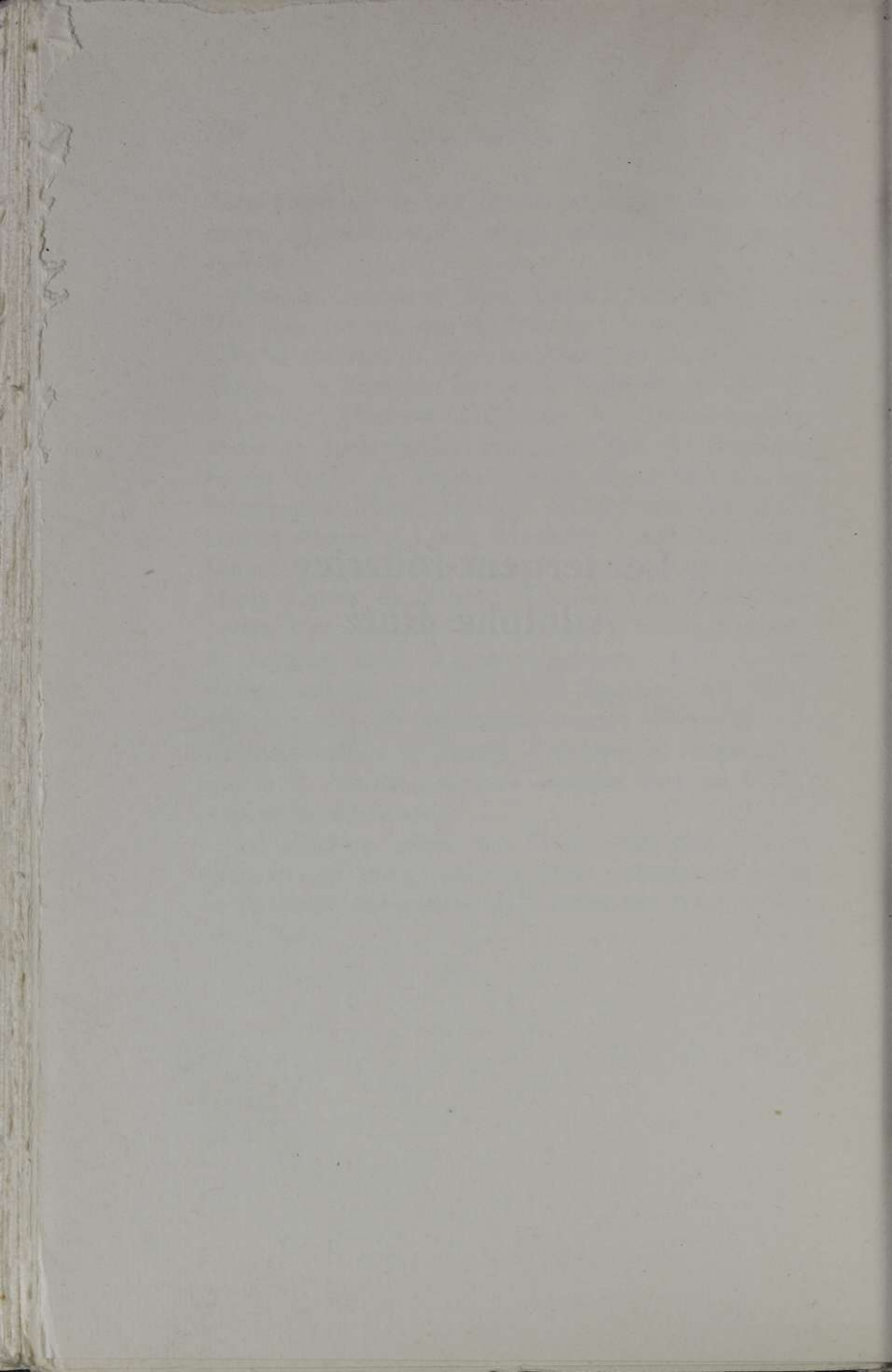
Le nom de M^{lle} Maria Houlteaux mérite donc bien

d'être inscrit sur la liste de nos admirables femmes de guerre, où, parmi tant d'autres, on peut lire les noms suivants :

Martha Cnockaert; Miss Cavell; Gabrielle Petit; M^{me} Ada Bodart, née de Doherty; Yvonne Vieslet; Elise Grandprez; la princesse Marie de Croy; Louise Thuliez; la comtesse Jeanne de Belleville; Louise de Bettignies; Hortense Reynders de Bourg-Léopold; Marie de Lichtervelde; Hortense Oben de Neerpelt; Jeanne Barla de Poleur; Léonie Rammeloo; Emilie Schatteman; Marie-Thérèse Collard, sœur des deux martyrs Antony et Louis; Mesdames Lince; Wauteurs; Deprez; Pelzer; Franz Merjay et sa fille Marie-Jeanne; Henry Carton de Wiart; Charles Van Melle, née Louisa Van Imschoot; Nady Mortier; Emilia Fenasse; la baionne Boël; Léonie Vanhoutte; M^{me} Louise Frenay, née Derache; M^{me} Anna Benazet; M^{me} Thielemans, veuve du bourgmestre martyr d'Aerschot; la Comtesse Hélène de Jonghe d'Ardoye; et toutes celles que le P. Martial Lekeux a nommées dans son livre : « Passeurs d'hommes ».

La Belgique, même sous l'occupation, était belle à voir; et ceux qui y restèrent, furent vraiment les frères et les sœurs des soldats qui combattaient héroïquement sur l'Yser.

Le sergent-fourrier
Adolphe Ratz



Le 21 juin 1934 nous écrivions dans « *L'Avenir du Luxembourg* » :

« Sous peu, les compagnies de chasseurs et de cyclistes chargés de la défense de la ligne frontière prendront possession des bâtiments en voie de construction. Il faut que ces nouvelles casernes portent toutes des noms glorieux. C'est un hommage que les jeunes soldats des unités frontières doivent à leurs aînés. Et ces noms, doivent être choisis parmi les enfants, tombés au champ d'honneur, des villes et villages que les compagnies de nouvelle formation auront à défendre. Il doit, en effet, y avoir un lien de parenté spirituelle entre ceux de ces régions qui sont morts sur les champs de bataille de la grande guerre et ceux qui ont fait le serment de défendre le sol qui vit naître ces héros.

Les futurs défenseurs des marches de l'Est ne peuvent oublier que des anciens, leurs pères, leurs frères, peut-être, sont tombés pour que la Patrie soit victorieuse et que son avenir soit glorieux et beau. Leur vocation militaire doit être placée sous l'égide de ces saints de la Patrie. Leur éducation et leur formation doivent s'appuyer sur des faits riches de tradition et de patriotisme. Leur devoir est aussi de veiller à ce que le sacrifice des soldats tués ne soit pas inutile et, pour

cela, ils doivent mettre en valeur la grande force morale que ceux-ci représentent.

» Chacune de nos villes, chacun de nos villages luxembourgeois, liégeois et limbourgeois a donné sa part à la guerre 1914-1918. Chaque hameau a fourni ses morts. Et le rayonnement de leur nom ne vient pas seulement de leurs faits d'armes. Car, s'il persiste, malgré les années qui ont fui, c'est parce qu'ils furent des soldats sans peur et sans reproches, plus par devoir que par tempérament. Nos provinces de l'Est — comme toutes les autres du reste — ont, pendant la guerre, fourni des soldats que n'animait pas l'esprit de haine, mais l'esprit de sacrifice. Et parmi eux il en est qui doivent servir de modèles : car il en fut qui dépassèrent le niveau commun.

» Faut-il des noms ? En voici quelques-uns, choisis parmi tant d'autres :

» « Nous avons du sang ardennais dans les veines et le danger ne nous fait pas peur », écrit l'un d'eux, le soldat Victor Debehogne, le 21 juin 1916. — Et ce cri du sous-lieutenant Albert Heintz, lancé aux Allemands au moment où il sautait sur le parapet dans l'enfer du bombardement : « Venez ici, les Belges vous attendent », ne vaut-il pas le « Debout les morts ? » de Péricard. — Et quel plus admirable soldat que le sergent Schroeder, tombé lors de la prise du poste de « Craonne », le 28 août 1918. — Et quel plus intrépide sous-lieutenant que le jeune Raty qui, le 28 septembre 1918, fut mortellement frappé sous une rafale de mitraille, à l'assaut de la forêt d'Houthulst... »

Et je ne suis pas le seul à parler ainsi. Ecoutez ce

qu'a écrit de nos soldats ardennais le valeureux aumônier E. Lallemand, dans le journal « *Bastogne à l'Yser* », qu'il fonda au front :

« Mais ce que je sais, je vais vous le dire : Quand au milieu du bombardement inouï, préparant une attaque, le petit lieutenant se dresse debout sur la tranchée pour observer, quand voyant venir les Boches à l'assaut il leur criait : « Venez les petits Belges vous attendent », quand, sautant dehors pour s'élaner à leur rencontre, il tombait frappé à mort, ce petit lieutenant était un héros, n'est-ce pas, ou je ne m'y connais plus. Eh bien, le héros était un Ardennais, c'était un de chez nous !

» Et sans mots à effet, combien de plus petits, mais non moins vaillants, sont partis à l'assaut au milieu du barrage allemand qui grêlait, sans se retourner pour voir leurs camarades projetés en l'air par les obus, droit devant eux, droit sur les Boches. Les braves petits gars que j'ai vus, que j'ai suivis, c'étaient des Ardennais, c'étaient des nôtres !

» Combien sont tombés sur cette crête de Passchendaele, en faisant l'admiration de leurs camarades français et anglais, qui luttaient à leurs côtés !

» Et le gosse héroïque commandant un peloton qui, blessé avant l'attaque, se fait porter à dos par son ordonnance pour prendre part à la fête et qui revient de là pour entrer à l'hôpital en disant : Mon frère est bien vengé !

» Et cet autre, qui est de toutes les patrouilles, de tous les raids, qui, à la prise des bétons de Papegoed, a tué trois Boches de sa main et qui n'a même pas la Croix de Guerre !

» Et cet autre, simple soldat, qui, à Dixmude, au plus fort d'une lutte de bombes, alors que le servant du mortier lâchait sa pièce — et Dieu sait cependant si ces lance-bombes sont des types; — se met, lui, fantassin, à la besogne et tire à la ficelle jusqu'à ce que le dépôt de munitions soit complètement vide.

» Et cet autre qui, grièvement blessé, disait : « Ce n'est rien, c'est pour la Patrie ! »

» Encore une fois, tous ces gosses héroïques sont des Ardennais, ce sont des soldats de chez nous. »

Nous devons remercier le Colonel Robert, commandant le groupement des Chasseurs de Vielsalm d'avoir décidé, de commun accord avec l'administration communale locale, de prolonger le souvenir d'un autre vaillant soldat de chez nous. Voici, en effet, qu'après les casernes Callemeyn à Arlon, de Caritat de Peruzis à Lanaeken, Fonck à Liège, Heintz à Bastogne, nous allons avoir la caserne Adolphe Ratz à Vielsalm. On ne pouvait mieux choisir parmi les héros tombés au Champ d'Honneur.

Ratz, Adolphe, Clément-Joseph, qui naquit à Vielsalm (Salmchâteau), le 21 mai 1892, s'engagea au 1^{er} régiment des carabiniers, en qualité de volontaire de carrière, le 7 septembre 1911. Il fut promu aux grades de caporal et de sergent respectivement le 21 juillet 1912 et le 16 décembre 1913. Lorsque le fléau de la guerre, déchaîné par les Allemands, s'abattit sur notre pays, il fut dirigé avec son régiment de Bruxelles sur Malines.

Le 24 août, il bivouaquait à Muysen et, le lendemain, à Elewyt et à Hofstade. Là, dans une lutte

inégale, le capitaine-commandant Théophile Stiellemans trouva une mort héroïque.

Le 26, les carabiniers du 1^{er} régiment campent sous le fort de Waelhem. Le 10 septembre, ils se mettent en route pour Rumpst et Schrieck et, par une nuit froide et pluvieuse, ils dressent leurs tentes aux abords de Wackerzele. A 4 heures du matin, le 11, ils entrent dans la fournaise. La ligne du canal de Louvain à Malines est bordée par des carabiniers du 2^e régiment, qui tiennent vaillamment le coup. Les mitrailleuses crépitent. Les coups de fusils leur font écho. Le 1^{er} régiment relève les camarades exténués par le combat de la veille. Dans la plaine nue, la ferme Doormael dresse sa masse imposante.

Nos fantassins sont littéralement fauchés par les balles de mitrailleuses que l'ennemi y a dissimulées. Les schrapnels arrosent à leur tour de leurs grêlons d'acier nos intrépides « diables noirs », dont les chapeaux de toile cirée brillent au soleil. Le capitaine-commandant Charles Picquet, le lieutenant Robert Artan de Saint-Martin, et le sous-lieutenant Jules Cammarts, sont parmi les morts.

Le 25, le régiment se met en route vers Malines par Bouchout et Contich, et combat à Sempst, où le capitaine-commandant Nockel est tué à la tête de sa compagnie. Jusqu'au 6 octobre, les bataillons sont à tour de rôle, envoyés en reconnaissances offensives dans la direction de Puers et de Saint-Amand, tandis qu'à leur gauche les 420 martèlent de leurs obus le fort de Waelhem. Le soir de ce jour, les unités cantonnent à Zele et environs. Puis, par le pays de Waes, c'est la

retraite vers Gand. Au cours de celle-ci, le régiment est engagé à Berlaer-lez-Termonde et à Schoonaerde. Il perd quatre de ses plus vaillants officiers : le capitaine-commandant A. E. M. Justin Cohy, le lieutenant Maurice Lemaire et les sous-lieutenants Guillaume Beckhaus et Constant Bernimont.

A Gand, le régiment s'embarque pour Dixmude. Le 20 octobre, les carabiniers entrent dans la mêlée à Tervaete où le 8^e de ligne est aux prises avec l'ennemi. Dans la nuit du 21 au 22, les Allemands parviennent cependant à franchir, par surprise, l'Yser. Sous les feux d'une mousqueterie endiablée, les carabiniers résistent héroïquement. Les capitaines-commandants Louis Hubrecht et Adhémar Déom, le lieutenant Léopold Manchel et les sous-lieutenants Camille Binamé et Jules Kneipe tombent au Champ d'Honneur.

Le 24, à 16 heures 30, le clairon sonne la charge. Baïonnettes au canon, au cri de « Vive la Belgique ! Vive le Roi ! », les vaillants soldats du major Lauwers s'élancent à l'assaut sous le feu nourri des mitrailleuses ennemies. Les renforts promis n'arrivent pas et les débris des unités sont rassemblés sur le champ de bataille, derrière les digues gluantes et les fossés fangeux. Regroupés à proximité du château de Vicogne, les survivants reprennent avec une énergie farouche et une foi ardente, à l'aube du 25, la lutte contre les occupants de ce château-ferme, solidement fortifié. Mais les pertes sont lourdes et la relève est ordonnée. Le soir, dans la grosse ferme du Grand Cambron, près du village de Caeskerke, les carabiniers fraternisent avec les demoiselles aux pompons rouges de l'amiral Ronarch.

Le 26, ce qui reste du régiment — 12 officiers et 700 hommes — se reforme à Oeren en deux maigres bataillons à trois compagnies.

Trois jours plus tard, carabiniers et sénégalais tiennent en commun la tête de pont de Dixmude, qui, pendant dix jours, sera le théâtre de luttes féroces.

Le 6 novembre, les troupes du 1^{er} caribiniens goûtent enfin les délices d'un vrai cantonnement à Gyverinchove. Jamais repos n'a été mieux mérité.

Dans tous ces combats, le chef de section Ratz se comporte en véritable ardennais. L'Ardennais, on l'a dit souvent pendant la guerre, c'est le Breton belge : têtu, tenace et, ce qui ne gêne rien, fidèle à ses convictions religieuses. Le culte de la Patrie se confond chez lui avec le culte du Foyer. Et n'est-ce pas là vraiment le fond du culte patrial? Parce que la vie pour lui est dure à gagner, l'Ardennais a conservé une juste notion des valeurs. Il est conservateur dans tous les domaines; ce sentiment a été ancré en lui par de longues générations de peineurs. Aussi est-il profondément attaché à ses landes de bruyères et de genêts, à ses boqueteaux de chênes et de hêtres, à ses maigres prairies, à ses collines rocheuses, à ses fanges aux tourbières profondes, à ses champs de seigle qui lui donnent son pain noir, à ses vieux usages et à ses coutumes ancestrales, à son village aux horizons bornés. Autant d'attaches, autant d'amours qui, aux heures décisives de la guerre en firent un soldat magnifique.

Ces qualités de ténacité, de persévérance, de solidarité, de renoncement et de sacrifice, puisées à une existence sevrée de toute douceur, mais nourrie de grandeur

et de dignité, s'épanouiront dans l'âme d'Adolphe Ratz, pendant les rudes mois de guerre que connut l'armée belge avant la période dite de stabilisation.

Le 31 décembre 1914, les galons de sergent-fourrier le récompensèrent de sa belle attitude en présence de l'ennemi. Mais ce grade, qui aurait pu l'éloigner de la première ligne des tranchées, ne l'empêcha pas d'être là toujours lorsqu'un coup dur était à donner.

Le 9 mars 1915, est dévolu au 1^{er} régiment de carabinier l'honneur de monter la garde dans le secteur de Noordschoote. Il y a, dans cette partie du front belge, un avant-poste appelé « De Drie Grachten ». C'est une bande de terre funèbre, large par place de 2 mètres, et coupée en mains endroits de brèches provenant des bombardements. Partout minée, rongée par l'eau, elle étend ses trois îlots, la Barricade, le Blockhaus, la Nacelle, sur une longueur de 200 mètres; l'Yperlée, étroite rivière, la sépare de la rive ennemie; au ras de l'eau, dans laquelle elle s'enfonce par endroits, serpente une chétive passerelle reliant l'un à l'autre les bouts de tranchée : de la boue, de l'eau, le chaos, l'isolement, l'horreur..., 3 officiers et 80 soldats y vivent.

Le 29 mars et les jours suivants, les Allemands lancent, sans succès, leurs équipes de patrouilleurs à l'assaut de cette position belge qui garde la route de Luyghem.

Le matin du 4 avril, malgré une audacieuse patrouille de huit hommes conduite par le sergent Van de Bempt, l'ennemi occupe deux points de « Drie Grachten » : le Blockhaus et la Nacelle. Il faut, coûte que coûte, empêcher les Allemands d'étendre leur succès. Aussi, dès

la nuit suivante, un groupe de patrouilleurs, sous les ordres du sous-lieutenant Marlier, reçoit-il mission d'enlever le Blockhaus, tandis qu'un autre groupe, sous les ordres du sergent Binon, doit s'emparer de la Nacelle.

Si ce dernier poste est reconquis presque sans coup férir, il n'en est pas de même du Blockhaus, qui n'a aucunement souffert de notre bombardement. Le lendemain, six gradés et 20 soldats, sous les ordres du lieutenant Declercq, tentent à nouveau l'aventure. Une première attaque, par surprise, à 4 h. 14, échoue sous le feu ajusté des mitrailleuses allemandes. Le soir même, à 17 heures, la tentative est reprise avec l'appui de l'artillerie. Cette fois, sous l'intrépide ruée des nôtres, les Allemands fuient en déroute. Le lieutenant Declercq et ses hommes, le peloton de la Barricade, s'élançèrent à leur poursuite baïonnette au fusil. En un tournemain les vaillants carabiniers ont rétabli la ligne des tranchées primitives et ils ont même la satisfaction de retourner contre l'ennemi une de ses mitrailleuses.

Mais les Allemands ne manqueront pas de revenir à la charge. Un des prisonniers n'a-t-il pas déclaré que le poste de « Drie Grachten » devait être enlevé à tout prix. Pour réaliser à coup sûr son projet, l'ennemi aura, cette fois, recours à de plus puissants moyens.

L'attaque prévue se déclancha le 8 avril. Nous en avons trouvé le récit sous la signature du commandant A. B., dans « *Le Courrier de l'Armée* » du 23 mai 1919 (1) :

« De minuit à 4 heures du matin, un bombarde-

(1) Episodes de « L'Histoire du 1^{er} régiment de Carabiniers : Drie Grachten ».

ment intense et d'une grande précision bouleversa une fois de plus nos faibles positions ; — chaque abri était nettement visé — les soldats, sans protection sous cette avalanche, s'en remettaient au destin, et, couchés dans la boue, attendaient le coup qui devait mettre un terme à ce long martyre. A 4 heures, le tir s'arrête. Est-ce l'attaque ? Les survivants font face à l'ennemi, mais ce n'est qu'une suspension de tir, tout n'est pas encore nivelé, il faut que l'infanterie allemande n'ait plus qu'à occuper la position sans combat.

» De 11 heures à midi, nouveau bombardement, stoïquement supporté par nos carabiniers, dont la situation est terrible : ils n'ont plus d'abri, ils ne peuvent attendre aucun renfort, les blessés eux-mêmes doivent rester à la place où ils ont été touchés ; comment leur porterait-on secours sous cette grêle d'obus ?

» Accalmie encore jusque 15 heures. Tout est presque rasé maintenant ; seule la Barricade présente encore un aspect redoutable.

.
» Et c'est alors la ruée de l'infanterie allemande. Tapis derrière ses parapets, elle a attendu le moment favorable ; lorsque tout lui a semblé détruit, elle s'est élancée pour nettoyer la position. Pas de quartier : les blessés sont achevés sans pitié. Parfois une plainte, un gémissement sortent d'une abri à demi détruit ; sans s'arrêter, les Allemands y jettent une grenade, y lancent un coup de baïonnette ou un coup de fusil, au petit bonheur. Par miracle, une de nos mitrailleuses subsiste encore, fidèlement gardée par son personnel. Le brave fourrier Ratz, qui la sert ouvre le feu ; il sait bien

cependant que la situation est sans espoir, mais au moins il abattra encore quelques ennemis, et il fauche le flot qui s'avance, innombrable; il l'arrête un moment, mais il est bientôt submergé. Il tire toujours, ses trois servants le défendent à coups de carabine, à coups de baïonnette... Ils ne sont plus que deux... Le dernier tombe, Ratz tire toujours, tenace, héroïque, crispé... Ah! on n'a pas besoin de les lier à leurs pièces, les nôtres. Puis...

» Un carabinier blessé, qui put s'échapper à la nage, le vit, toujours assis sur la sellette, parer du bras droit un coup de baïonnette. Ce brave Ratz fut sans doute achevé, cloué sur sa pièce. Il s'était défendu vaillamment jusqu'à son dernier souffle.

» Le même rescapé raconte cette nouvelle trahison dont il fut spectateur, tandis qu'il nageait sur le dos : Un de nos soldats se battait bravement à la baïonnette; tout à coup son adversaire jette son fusil, lève les bras et crie : « Kamarad ». Surpris, le carabinier baisse son arme à son tour; l'Allemand en profite pour s'élancer sur lui et lui couper la gorge.

» Enfin, à la Barricade, un bref corps à corps permit aux assaillants de s'installer sur notre position, bouleversée, défendue malgré tout par quelques survivants la plupart blessés, mais soutenus par l'exemple du commandant Blancgarin, qu'un reste de vie animait encore.

» Les Allemands connurent l'héroïque attitude de cet officier et lui rendirent hommage en lui accordant les soins nécessaires et même en prévenant sa famille, qui eut la triste consolation de recevoir son dernier souffle.

» A la droite, le poste de la Nacelle résista 24 h. encore, sous le commandement du lieutenant Rousseau; sa position étant trop risquée, celui-ci reçut l'ordre de profiter de la première accalmie pour rejoindre; ce qu'il fit en ramenant tout son matériel.

» Ainsi finit « Drie Grachten ». Tous ses défenseurs s'y firent massacrer héroïquement. Bien des dévouements avaient eu l'occasion de s'y manifester, prouvant une fois de plus la persévérance, le courage et souvent le magnifique héroïsme des Belges.

» L'ordre de l'armée du 9 avril s'exprime ainsi : « Hier, dans l'après-midi et la soirée, la tranchée avancée que nous occupions sur la rive gauche de l'Yser, à « Drie Grachten », a été bouleversée par un très violent bombardement qui a duré plus de 6 heures.

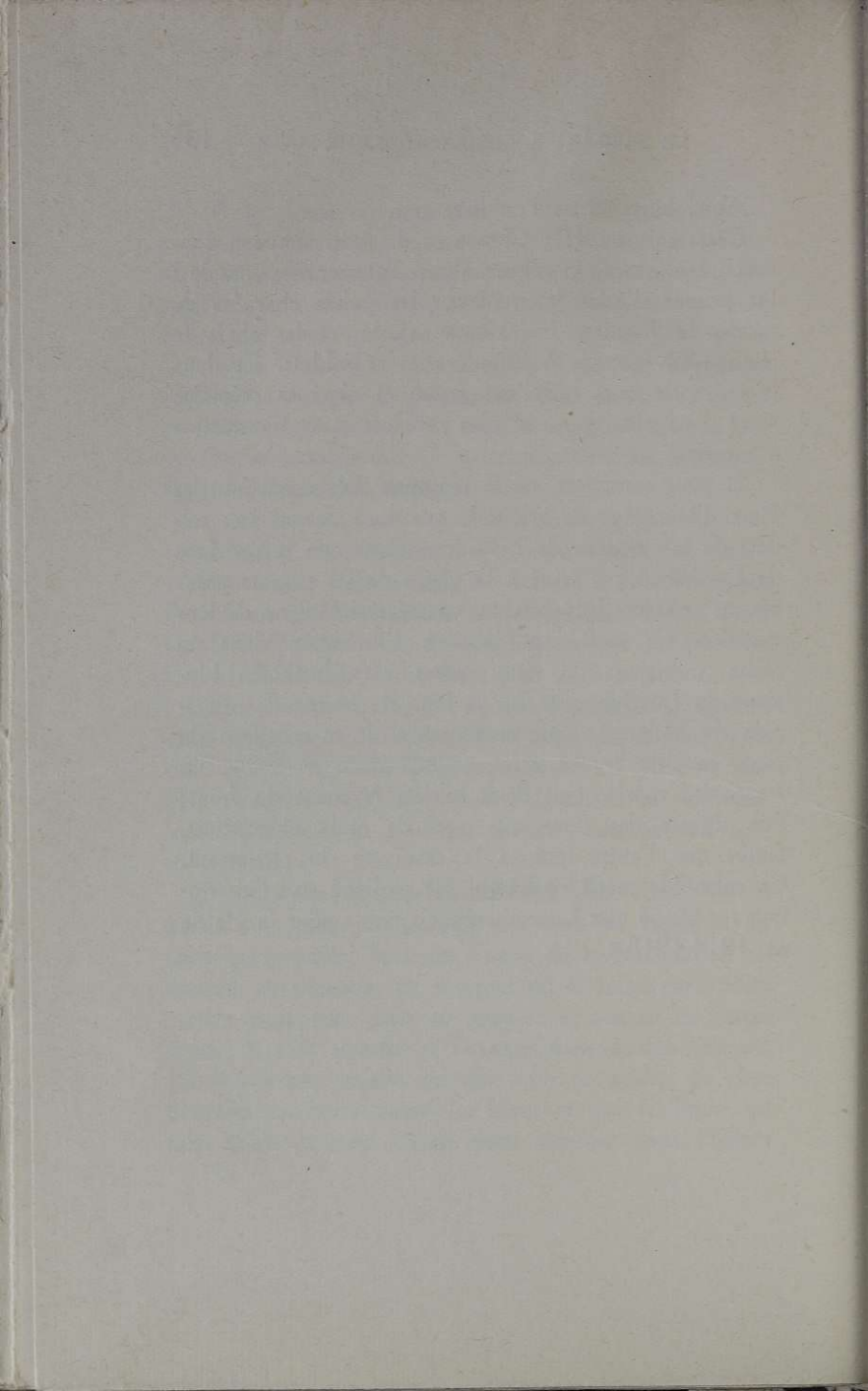
» Des fractions du 1^{er} carabiniers qui l'occupaient (une centaine de fantassins et de mitrailleurs) ont, avec un courage extraordinaire, tenu leurs positions jusqu'à complète destruction. Les Allemands se sont contentés d'occuper la tranchée détruite sans pouvoir passer au delà. »

Et ainsi le sergent-fourrier Adolphe Ratz eut la gloire de tomber au moment où, sous les balles et les obus qui semaient la mort, l'issue de la lutte aurait pu tourner au désastre, au moment où il fallait une force morale supérieure pour se dévouer et sauver les camarades. Il s'est sacrifié et l'avance ennemie fut bloquée. N'avais-je pas raison de dire que ce soldat de chez nous est un héros parmi les héros et que sa figure est trop noble et trop grande pour sombrer dans l'oubli?

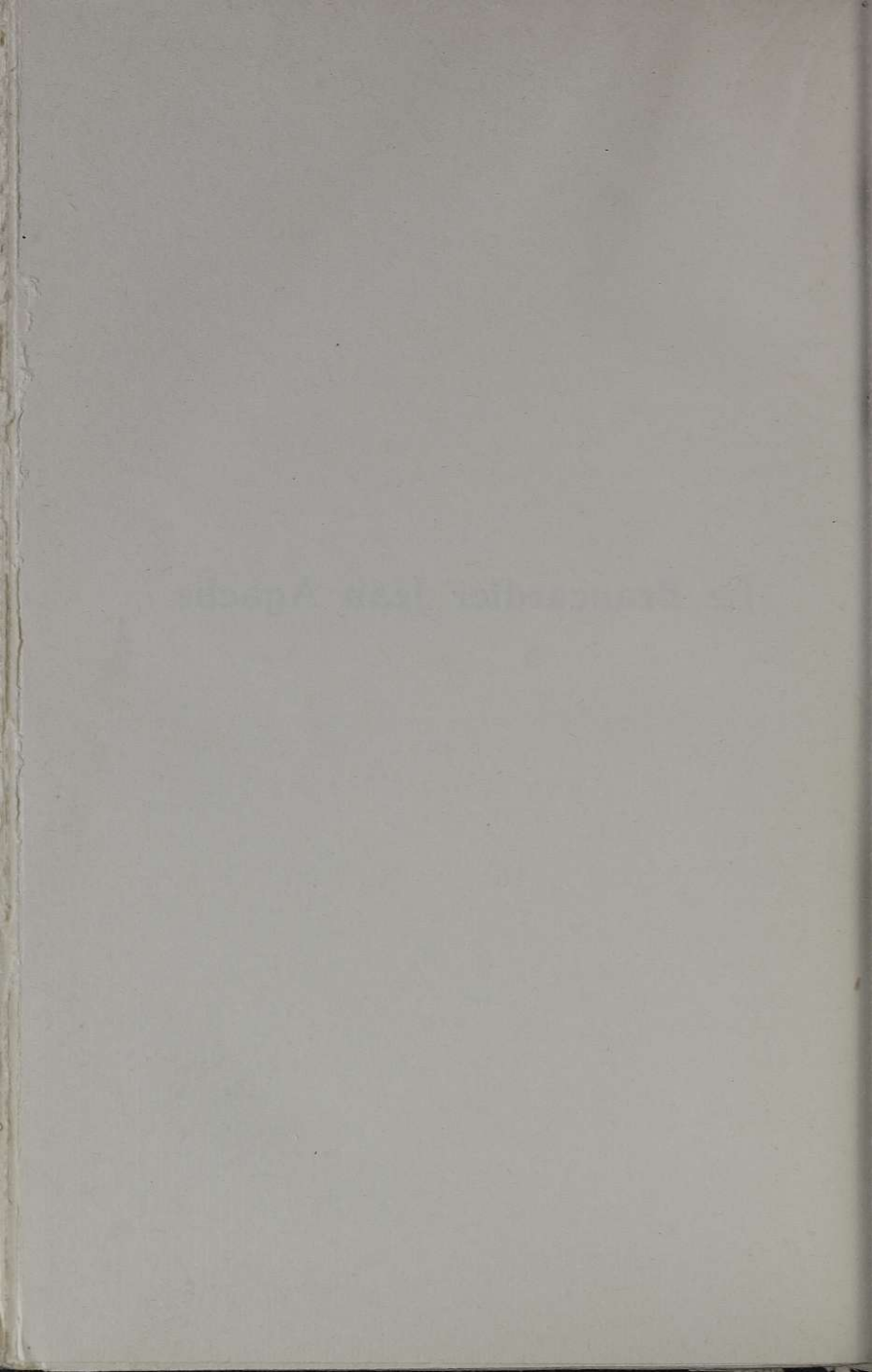
Aussi bien, on ne l'oubliera pas.

Désormais au III^e Chasseurs de Vielsalm son souvenir continuera à planer dans l'atmosphère natale ; ses actions d'éclat jetteront sur les unités chargées de garder la frontière une vivante clarté, et les chefs le citeront en exemple à leurs gradés et soldats. Et dans le cœur de ceux qui l'ont connu et aimé sa mémoire vivra donc plus douce et plus radieuse et se transmettra à jamais.

Et pour compléter, en la personne du sergent-fourrier Ratz, l'hommage de gratitude que nous devons aux soldats de nos régions de l'Est, rappelons que la province de Luxembourg a érigé à la gloire de ses enfants, tombés en arrêtant l'envahisseur, un mémorial digne de leur sacrifice. Ce monument élevé à Libramont, dans un cadre prestigieux de vieux hêtres, est l'Institut d'Hygiène du Luxembourg. Sur le haut de la façade principale du bâtiment, entièrement construit en moellons du pays, se détache, en effet, sculpté dans la pierre, un frontispice représentant deux soldats revenant du front ; l'un dépose des fleurs au pied de croix champêtres, tandis que l'autre indique la maquette du monument. Ce splendide motif sculptural est souligné par l'inscription : « Dédié aux Luxembourgeois morts pour la Patrie en 1914-1918 ».



Le Brancardier Jean Agache



Le brancardier en campagne! Celui-là, toute la Belgique combattante l'a connu et l'a aimé. Quel bienfaiteur, avec son chef le médecin de bataillon, a soulagé plus de souffrances, apaisé plus d'angoisses et sauvé davantage de vies humaines ?

Lui-même, plongé au cœur de la tourmente, à peine abrité sous quelques tôles ondulées, sous quelques centimètres de terre, n'était qu'une chair à canon comme la pauvre chair à canon qui convergeait, sanglante et pantelante vers le poste de secours. Ce « non combattant » connaissait toutes les angoisses et tous les dangers du combat, et pourtant la noblesse de son rôle exigeait qu'il s'oubliât lui-même pour rester un praticien impassible, maître de son cerveau, de ses nerfs, de ses mains.

Le brancardier Jean Agache de Templeuve fut de ceux-là, du 2 août 1914 aux premiers jours de la victoire décisive de septembre 1918. Il était élève au Grand Séminaire de Tournai, lorsque l'ordre de mobilisation vint licencier professeurs et étudiants.

A ce propos Jean Agache écrit dans son carnet de route : « C'est le samedi 1^{er} août que le Grand Séminaire est licencié. A 10 heures 30, on sonne. Qu'y a-t-il? Tout le monde descend au musée. M. le Président, le Chanoine Stenier, nous annonce que « vu les

circonstances difficiles nous sommes renvoyés chez nous ». Aussitôt débandade générale. On s'informe des heures des trains qui restent à la disposition des civils et l'on part après avoir fait rapidement ses malles. Dans les rues l'on ne voit que des chariots remplis de sacs de grain et des autos conduits par des carabiniers. Sur la grand'place une cinquantaine d'autos réquisitionnées. En train, je voyage avec des fermiers de Templeuve qui sont venus conduire leurs chevaux à Tournai et qui s'en retournent avec la bride et un bon de réquisition.

Froyennes... Blandain... Templeuve... La Maison!... Personne au grillage. On est surpris de me voir. J'embrasse mère puis Petit. Emilie arrive alors et me conduit à père qui, indisposé, garde la chambre. On cause de la guerre. Chaque fois que l'on sonne je crois que c'est le camarade William Mittschke qui vient m'annoncer que nous devons rejoindre dans les vingt-quatre heures. Je suis rempli d'inquiétude et je fais tout ce que je puis pour rassurer les autres. Ah! que ces heures d'incertitude m'ont parues longues! Vers le soir, tante Madeleine et oncle Camille arrivent à pied de Roubaix et parlent des préparatifs qui se font là-bas au delà de la frontière. Je n'y tiens plus alors et je décide de partir au dernier train. Père et mère approuvent ma décision. Quelques instants plus tard, j'apprends que le billet collectif de rappel vient d'arriver. Les dimanche 2 août, en gare de Tournai, embarquement pour Anvers. A 11 heures nous faisons notre entrée à l'hôpital militaire de cette ville. Nous y trouvons Henri et Paul Cambier partis avant nous et qui avaient passé leur temps à s'ennuyer.

Il y avait là dans la cour de l'hôpital toute la foule des futurs brancardiers : On y voyait des instituteurs, des frères, des religieux et des seminaristes de tous les diocèses. Il y avait des jeunes gens comme nous et aussi des vieux professeurs de collège et des instituteurs mariés et pères de famille. Nous avions naturellement tous nos habits civils et nous avions si peu pensé à nous équiper pour la guerre que certains prêtres étaient venus en mantelet et certains laïcs en chapeau boule. On passait son temps à se promener et à causer, certains jouaient aux cartes sur l'herbe, la plupart s'ennuyaient terriblement et, tous, nous nous demandions ce qu'on allait faire de nous.

Enfin petit à petit le triage se fit et, en fin de journée, Agache reçut sa destination. « A 10 h. 30 du soir, écrit-il, nous arrivons en gare de Mons. Notre petite troupe sort de la gare, se met en rangs et se dirige en chantant vers la grand'place. Les montois sont tout ébahis de voir cette bande de curés, de petits frères et de laïcs traverser la grand'place à 11 heures du soir, au pas et en chantant. Après vingt minutes de marche notre élan diminue. Nous traversons de petites rues où les becs de gaz se font rares et puis nous sommes si fatigués. Arrivés à la caserne des chasseurs à cheval nous devons rebrousser chemin : pas de place pour nous. On nous conduit dans un hôpital près de la gare ; pas encore de place. Enfin, après bien des hésitations, on nous permet de tirer notre plan. Le lendemain à 9 h. 30 c'est le départ en train pour Bruxelles et, de là, pour Termonde. Heureusement les Allemands ne nous ont pas arrêtés en route et nous avons pu arriver à Ter-

monde sans encombre. Là, plusieurs stations : une caserne, un collège et enfin Grimbergen point d'attache des ambulanciers de la 5^e division.

En arrivant sur la place du village nous trouvons nos voitures d'ambulance, nos docteurs et notre chef, le commandant Bastin. Nous apprenons alors que nous formons la 3^e Compagnie des transports de la 5^e Division. Sans tarder le secrétaire communal distribue les billets de logement et nous allons à six nous installer chez Madame My. Il y avait Alphonse Nimal, Henri Lesceux, Winant Daubin, Arille Delangre, William Mitschke et moi. Au premier abord, on nous reçut avec beaucoup de défiance et de froideur. Nous avons tous un grand défaut, celui d'être wallons. Daubin se montra à la hauteur s'étant rappelé qu'avant la guerre il était professeur de flamand. Il s'en tira si bien que peu à peu nous avons gagné nos gens.

Après une chaude alerte en pleine nuit, on se met en route pour Termonde. Là, au déjeuner, la colonne d'ambulance fait connaissance du « petit gris » et du « plata ».

A 8 heures on s'embarque pour Perwez : un coup de sifflet, on part... En route le train dut s'arrêter plusieurs fois pour donner libre cours à l'enthousiasme des civils qui apportaient aux soldats de la bière, du lait, du vin et toutes sortes de bonnes choses. Certains bourgeois poussent même la générosité jusqu'à offrir du champagne. On ne saurait d'écrire l'animation et l'empressement de toute cette foule. Notre trajet de Termonde à Perwez, par Gembloux, ne fut qu'une longue ovation. Notre train était salué par tous : les femmes,

les enfants, les travailleurs des champs, tout le monde criait : Vive la Belgique ! Les petits drapeaux belges apparaissaient à toutes les fenêtres. Aux approches des gares, des soldats sonnaient du clairon par les portières et les autres criaient : « Vive la Belgique. » Perwez tout le monde descend ! Notre cantonnement est à Thorembais.

Le jeudi 6 août, le commandant Bastin décide d'organiser la colonne d'ambulance. Nous sommes quatre cents. Il ordonne de former des escouades de vingt brancardiers avec un chef chacune. Je suis affecté à la 16^e escouade avec Henri Lesceux comme brigadier. En font également partie : Mitschke, W. — Nimal, A. — Daubin, V. — Delangre, A. — Nacquart, L. — Poliane, M. — Vangermé. — Gilmant, I. — Dujacquier P. — Guissard, I. — Schadeck, G. — Verday, H. — Gilson. — Rechy, D. — Albert. — Verfaille. — Van Canneyt. — Van der Noort, tous séminaristes et prêtres sauf les cinq derniers qui sont de futurs missionnaires du Sacré-Cœur.

Le même jour vers 7 heures du soir, on quitte Thorembais pour Lathuy en chantant :

Nous étions qual' cents brancardiers

Logés à Perwez

Le lendemain on nous parqua

En vingt petits tas

Chaqu' brigade eut son brigadier

Choisi le dernier

Et c'est ainsi que prit naissance

Zim boum ! Tra, la, la, la

Notre colonne d'ambulance.

*Z'étions à peine organisés
 Près de Thorembais
 Quand l'en'mi s'annonce au galop,
 Quel mêli-mêlo !
 Vous auriez vu tous ces froussards
 Chercher leur brassard
 Ce fut ainsi que prit naissance
 Zim boum ! Tra, la, la, la.
 Notre colonne d'ambulance.*

Après Lathuy, Pietrebais et La Bruyère où l'on bivouaque tour à tour dans la boue des terrains labourés, à l'orée des bois ou au milieu des prairies.

On gagne, le 14 août, Willebringen en fredonnant cet autre couplet :

*De bon cœur on se passa d' lit
 Au camp de Lathuy
 Sur les pavés on roupillait
 A Piétrebais.
 On se contenta d'une clairière
 Près de la Bruyère.
 On n'a vraiment pas beaucoup d' chance
 A la colonne d'Ambulance.*

A Willebringen, le docteur Bastin est remplacé par le major Lebrun. Ordre est donné de numéroter les brancards. Celui de Jean Agache porte le n° 302.

Le 15 août, la colonne d'ambulance est à Tourinnes-la-Grosse où elle passe une excellente nuit. Le 16, elle loge à Beauchevain « dans une grange de ferme très sale et habitée par d'innombrables troupeaux de

souris ». De là, elle retourne à Tourinnes pour y camper, les 17 et 18, dans une prairie basse et humide au pied de la colline sur laquelle est bâti le village.

Quand, note Jean Agache, je suis rentré au Camp, de la source où j'étais allé remplir les bouteilles et les flacons d'eau limpide, on y parlait d'une distribution de gourdes. Nous nous approchons aussitôt William et moi des voitures et nous parvenons à en recevoir une. Nous étions tout fiers et, ce jour-là, je gardai ma gourde même pour jouer aux cartes.

Le mardi 18 août commence la retraite du Brabant. La colonne d'ambulance loge successivement à Weert-Saint-Georges, Saventhem et Machelen. Partout l'accueil de la population est des plus chaleureux. On traverse Vilvorde, longuement ovationné et on passe la nuit à Eppeghem. A Humbeek, Londerzeel et Ramdonck, nouvelles générosités des habitants. Aux abords du fort de Puers on construit fiévreusement des réseaux de fils de fer barbelés. Cela m'étonne très fort, écrit Jean Agache, de retrouver au XX^e siècle les vieux procédés d'antan. Je me rappelle avoir lu dans « de Bello » tous les trucs de guerre : tonneaux placés en terre et lignes de petits fossés cachant des éperons de bois destinés à prévenir les attaques d'infanterie. Je n'aurais jamais cru que tout cela se reverrait dans une guerre moderne.

Puis c'est Bornhem où les brancardiers passent quelques excellentes journées. « Nous étions là tout une petite bande au « Bierhuis ». Rodolphe Lenain tenait le piano et il le faisait très bien. P. Nihoul nous a chanté : « Pendant que les heureux, les riches et les gueux. » Après La « berceuse aux étoiles », tout notre

répertoire y a passé. Nous avons chanté du Botrel à profusion. Lenain était loin de penser alors que quelques mois plus tard il serait tué au combat de l'Yser. Il devait partir avec les premiers brancardiers régimentaires et mourir loin de chez lui.

Nous étions alors le 21 août. »

Le 25 août, la colonne d'ambulance quitte Bornhem et, après avoir cantonné à Thiesselt, elle arrive le lendemain à Eppeghem où a lieu la première distribution de musettes de pansement. Au loin le canon tonne. Les chasseurs sont aux prises avec l'ennemi. L'accrochage s'est fait à l'aube d'un clair matin. Les compagnies se sont détachées de la colonne en formation de combat et elles sont montées à l'assaut de mitrailleuses invisibles. Voici les premiers blessés couchés dans les champs de blé, dont les gerbes ont été liées à la dernière moisson pacifique de juillet. Les médecins de bataillon ont installé leur poste de secours où ils ont pu, derrière une haie, contre une meule de paille, et ils entrent en action sur le champ de bataille même. C'est cet instant qui décidera de leur autorité sur les hommes et de leur confiance en eux. Les brancardiers vont où ils ont vu des hommes tomber, où des cris les appellent. Les sacs d'infirmiers sont là; à terre, ouverts, et ce sont des pansements hâtifs, répétés pendant des heures. Un poste de recueil des blessés a été installé au couvent des Sœurs à Laer. Les brancardiers Nimal, Mitschke et Agache sont chargés de conduire un groupe de blessés à la gare de Malines. « La ville, écrit ce dernier, n'est pas aussi endommagée qu'on nous l'avait dit. La tour de Saint-Rombaut est presque intacte et les maisons de

la grand'place, à part une ou deux, sont encore entières. Nous traversons la ville et nous arrivons à la gare d'évacuation. Il y a là une quantité de charrettes de tous modèles que l'on a réquisitionnées pour le transport des blessés. Ceux qui se trouvent couchés sur de la paille dans ces charrettes sont bien plus mal arrangés que les nôtres. On ne sait les transporter sans avoir soi-même les mains toutes couvertes de sang. Nous aidons au transport de ces malheureux sur les trains sanitaires. Tout un personnel de brancardiers et d'infirmiers coopèrent activement à ces évacuations. Nous y rencontrons quelques connaissances du séminaire : Pollet, Morbeu, Delepine et Leblanc. »

Mais pendant ce temps-là la colonne d'ambulance est partie sans laisser d'adresse et nos vaillants brancardiers, après avoir dépassé Thiesselt sont obligés à la nuit tombante de frapper à la porte du presbytère de Willebroeck. « Nous convenons, raconte Agache, d'aller demander l'hospitalité à Monsieur le Curé qui nous fait le meilleur accueil. On nous offre à souper... de bons restes. Le Révérend Père Hénusse venait de quitter la table et M. le Curé avait tenu à bien le recevoir. On causa de la journée et le Père Hénusse remonta un peu notre moral en nous expliquant la journée d'Eppeghem. Il nous apprit que l'on n'avait nullement l'intention de reconquérir du pays mais simplement de faire une sortie de l'enceinte fortifiée d'Anvers afin d'attirer des troupes ennemies sur notre front et ainsi de coopérer à la réussite de la bataille de la Marne. »

Le samedi 29 août, la colonne d'ambulance quitte Bornhem. Par Puers, Calfort-Ruysbroeck et Niel, elle

fait route jusqu'à Schelle où les brancardiers logent deux jours sur d'excellents matelas. La dernière nuit, alerte ! On crie que les Allemands sont là. La vérité est tout autre. Ce sont des soldats belges qui ont déchargé leurs fusils sur le Zeppelin qui était allé jeter des bombes sur Anvers.

Le 3 septembre arrivent enfin les premiers vêtements militaires et on troque la soutane ou la jaquette contre la tenue du troupier. Mais ceux-ci sont tellement disparates et usagés que les brancardiers décident de se rendre au dépôt de Contich. Mais là il n'y a que 250 tenues pour 400 brancardiers. Et Agache écrit : « Les gens du dépôt sont très complaisants. Nous avons échangé nos vieux costumes contre des neufs. William et moi nous sommes habillés complètement en lignards. Mais comme notre division comprend deux régiments de chasseurs et un de ligne, il y a à la colonne d'ambulance deux sections : Une de lignards et une mixte composée de chasseurs et de lignards. »

Et le lendemain, la chanson de route des brancardiers de la 5^e Division comprenait un couplet de plus :

*Parlerons-nous de l'équipement
De tous ces braves gens;
Il s'rait impossible à décrire !
Le mieux, c'est d'en rire !
On s'ra prév'nu une autre fois,
Ah ! bien oui ! j'te crois ! !
On étale toutes les élégances
Zim boum, tra, la, la, la
A la colonne d'ambulance.*

La colonne d'ambulance est toujours à Schelle lorsque le 4 septembre, en pleine nuit, elle reçoit l'ordre de se porter sur Willebroeck où les brancardiers passent la nuit couchés sur les pavés de la grand'place. Le lendemain vers 7 heures du matin, ces derniers sont dirigés vers le fort de Liezele et la redoute de Letterheyde où de furieuses attaques allemands ont été brisées.

Le brancardier Agache note dans son journal de campagne à la date du 5 septembre : « Un sergent qui commandait la tranchée nous parla de l'attaque et nous raconta comment il avait arrêté par des feux de salve, une troupe d'Allemands qui s'était avancée jusqu'aux fils de fer barbelés. Au cours de la visite que nous avons faite, nous avons vu l'officier qui commandait cette troupe. C'était la première fois que nous parcourrions un « Champ de bataille ». Nous étions là, émus, près de l'officier allemand avec la grande envie de prendre un petit souvenir et n'osant pas le toucher. Nous ressentions pour lui le respect qu'on a, naturellement des morts. Nous avons commencé par regarder sa médaille. C'était un lieutenant. Enthousiasmés nous avons pris chacun un bouton et un morceau de drap de sa veste. Un sergent est alors arrivé et l'a complètement visité. Il lui a enlevé ses gants et sa chevalière. Pas d'alliance : il n'était donc pas marié. Nous l'avons regardé une dernière fois, le plaignant quoiqu'il fut notre ennemi. Mourir si loin de son pays et être là à l'abandon, étendu sur le sol. Personne pour pleurer sa mort, personne pour prier spécialement pour lui. »

Après avoir évacué les blessés belges et allemands à la gare de Sauvage, nos brancardiers cantonnent à

Niel jusqu'au 10 septembre. Les jours suivants ils sont successivement à Boom, Blaesveld et Sempst où ils croisent le 3^e Chasseurs partant au combat. Après avoir occupé Laere et Scheele, ils retournent à Niel jusqu'au 25 septembre date à laquelle ils logent à Rupelmonde. Le 26, ils sont à Opdorp. Le lendemain, la colonne est endeuillée par la capture de l'abbé Joseph Gilmant. Voici comment Agache relate la perte du cher camarade :

« C'est le dimanche 27 septembre que fut blessé Joseph Gilmant. Comme je lui étais attaché par des liens de bonne camaraderie, je me fais un devoir de raconter cet accident dans tous les détails. Une ambulance s'était détachée de la colonne pour aller en avant chercher des blessés et, comme il fallait des brancardiers, le docteur avait pris les deux premiers qui lui étaient tombés sous la main : C'était Edgard Durieux et notre Joseph. La voiture était partie sous la conduite du brigadier. Je ne sais pas comment cela s'est fait mais il n'y avait pas de docteur avec eux. Ils se portèrent en avant et rencontrèrent le 1^{er} de ligne qui se repliait. Voyant que la situation était dangereuse, l'ambulance prit le premier chemin qu'elle rencontra sur sa droite pour revenir ensuite en arrière. Elle roulait ainsi sur la route parallèle aux deux fronts se croyant parfaitement protégée par ses grandes croix rouges. Mais voilà que tout à coup à une cinquantaine de mètres sur son flanc gauche apparaît une troupe allemande. Sans hésiter elle se dirige vers la voiture et la crible de balles. Edgard Durieux qui se trouvait sur le siège avant n'est heureusement pas touché. Joseph se trouvait

à l'intérieur avec des blessés. L'ambulance se voyant poursuivie partit au triple galop. Une balle atteignit alors un des chevaux qui s'abattit forçant ainsi la voiture à s'arrêter. Voyant cela les conducteurs prirent la fuite, sautant pardessus les fossés et les haies, et parvinrent à nous rejoindre. Plusieurs blessés nous revinrent aussi et nous apprîmes que Joseph avait été atteint à la jambe. Ce fut bien longtemps après, lorsque nous étions à Alveringhem, que M. Maquestiaux de Soignies nous annonça que Joseph Gilmant était mort des suites de sa blessure dans un hôpital d'Ixelles et que l'on avait célébré ses funérailles dans sa ville natale. Joseph était mon meilleur camarade de collège. C'était un excellent garçon qui aurait fait plus tard, sans aucun doute, beaucoup de bien autour de lui. Dieu l'a rappelé à lui, que Sa Sainte Volonté soit faite. Je me souviens, lorsque nous étions à Bonne Espérance, et que l'on se préparait à l'examen de la Croix rouge de ces paroles qu'il me dit en riant : « Ecoutez, Jean Agache, si un jour nous nous trouvons ensemble sur le champ de bataille, n'est-ce pas que nous nous soignerons l'un l'autre avant toute chose ? »

Puis c'est le siège d'Anvers, le cortège de tous les cantonnements qu'ont connus tous ceux qui participèrent à l'agonie de nos forts : Wilryck, Mortsel, Bouchout, Vieux-Dieu, Contich, Duffel, Lierre, Emblemhem, Broeckhem, Edeghem, Zwyndrecht.

Le 7 octobre la colonne d'ambulance est à Vracene. La retraite d'Anvers a commencé. Le 8, elle loge à Wachtebeek, le 9 à Lembeek, le 10 à Saint-

André-lez-Bruges, puis à Oudenburg où l'on annonce la création de brancardiers régimentaires.

Agache reste cependant encore à la colonne d'ambulance. Le 12, à deux heures du matin, il arrive à Alveringhem exténué et il y passe le restant de la nuit. Le lendemain il est à nouveau question de brancardiers régimentaires: « A 11 heures 30 passèrent les grenadiers, musique en tête. Nous étions justement réunis sur la grand'place pour y recevoir des ordres. Il fallait des brancardiers dans les régiments. Nous nous sommes présentés aussitôt et avons dîné très rapidement pour arriver les premiers à la ferme où se trouvaient les voitures. Nous partions remplis d'un beau zèle et pleins d'espoir. Et voilà qu'arrivés là-bas on nous refusa, Mitschke et moi, parce que nous étions habillés en lignards et non en chasseurs. Nous sommes restés sur la route fort ennuyés. J'étais très vexé de cette aventure. J'aurais tant voulu partir. Mais rien à faire il fallut se résigner et rester à la colonne. Le 13 octobre, on forma de nouvelles escouades et Jean Demarbaix nous entraîna à la huitième où se trouvait Louis Levallois. »

Le lendemain la colonne d'ambulance part pour Clercken. Le 16 elle se rend à Stavele où elle séjourne jusqu'au 21. Pendant ce temps le 2^e chasseurs à pied combat à Noordschoote, Oostkerke et Dixmude tandis que le 3^e chasseurs fait preuve de bravoure successivement à Noordschoote-Dixmude et à Saint-Jacques-Capelle.

Le jeudi 22 octobre alors que la colonne d'ambulance se trouve à Forthem on réclame des brancardiers

pour Dixmude où se livrent de rudes combats. Agache s'offre immédiatement avec son ami William. Ils effectuent la route sur le marche-pied d'une auto d'occasion et ils arrivent à la nuit tombante au poste de secours de Caeskerke. « C'est le soir du 23 octobre, écrit notre héros, que nous avons eu pour la première fois une réelle idée de la guerre. Jusqu'alors nous n'avions encore rien vu. Pendant cette fameuse nuit nous avons fait trois fois la route du poste de secours aux tranchées. Un brancardier que j'ai su plus tard être Raoul Delmotte était venu nous chercher au poste de secours. Nous étions ainsi à quatre brancardiers et avions avec nous le médecin Florent Delor. Nous partons donc et jusqu'au pont de l'Yser nous sommes à notre aise car il n'y avait à vrai dire guère de danger jusque-là. Le pont franchi nous nous engageons dans une drève très large, un espèce de boulevard découvert sur la droite d'où venaient les balles. Nous commençons à avoir un peu la frousse et nous marchons à la file indienne. Les balles arrivent de plus en plus nombreuses et elles claquent contre les murs. Le soir cela fait une drôle d'impression, d'autant plus que nous ne savons pas au juste si les balles tombent près ou loin de nous. Quand il existe sur notre chemin des maisons nous les longeons afin d'être mieux à l'abri et quand nous arrivons à des carrefours de rues nous courons à toutes jambes pour rejoindre la ligne d'habitations. Nous passons à côté du moulin de l'hôpital Saint-Jean, de la chapelle des Pères récollets et nous arrivons ainsi au passage à niveau du chemin de fer Thourout. La route est presque impraticable car elle a été défoncée en maints endroits par les

obus. Un projectile est tombé sur la chapelle des Révérends Pères dont les débris obstruent la rue. Des maisons brûlent encore et le crépitement du feu qui consume ce qui reste du bois s'ajoute à celui des balles. Les vitres de toutes les habitations ont été brisées par le déplacement d'air provoqué par l'éclatement des obus. A la barrière du chemin de fer nous nous demandons anxieux si nous sommes encore loin des tranchées. Nous décidons de poursuivre notre route. La nuit est très noire et les feux de salves résonnent dans les ténèbres comme une longue traînée de poudre. Les Allemands ne répondent que faiblement au tir prolongé des nôtres. Nous prenons un chemin, ou plutôt un fossé, sur notre droite et nous atteignons enfin la grange où gémissent les nombreux blessés de la journée. Nous en chargeons un sur notre brancard et avec notre précieux fardeau, nous rentrons par le même chemin au poste de secours. »

Puis, ce fut l'interminable stabilisation des fronts, cette espèce de consolidation des foules mobilisées dans la souffrance et le risque quotidiens. Le « brancardier » prend la physionomie qu'il gardera à jamais dans la galerie des héros.

En face de la tranchée allemande voulue et préparée s'est creusée la tranchée belge improvisée. D'abord les premières tranchées, simples trous recouverts de paille ou de toile de tente et, ensuite, les dédales de boyaux, les abris à triple couches de rondins, les cagnas en béton. Toute la Belgique est là. Les paysans de tous les champs qui gardent au fond de l'âme l'image nostalgique de tous les villages, la chanson de toutes les provinces, les hommes de tous les métiers, de toutes les

professions, de toutes les croyances, de toutes les classes. C'est là que le brancardier de régiment va prendre sa véritable figure. Le voyez-vous dans le labyrinthe des boyaux ? Il a quitté le poste de secours, la compagnie de soutien et va faire sa tournée en première ligne. Dans sa musette rebondie, s'entassent des pansements, des garots, les dernières lettres de la maison, ses cigarettes, un Rabelais ou un Montaigne, à moins que ce ne soit un recueil de Verhaeren ou de Fernand Séverin. Son costume est couleur de boue et se confond avec la terre glaise de la tranchée. C'est un homme des tranchées comme tous ceux qui l'entourent et n'est-il pas un vrai combattant à sa manière ? Combattant ? il l'est ! Son ennemi ? C'est la mort qui à chaque minute frappe ceux dont il a la charge de protéger la vie. Et ce qui fait à la fois sa grandeur et sa misère, c'est la disproportion terrible entre la force brutale de la mort et les moyens fragiles dont il dispose contre elle. Il est là, dans le secteur de la compagnie. Sa cagna, qui est à la fois son abri et sa salle de pansement, est à côté du P. C. du Commandant. Non loin de lui, son médecin, camarade de son âge, ou plus jeune, et qui, aux heures les plus tragiques, apporte la note fraîche écho lointain des salles de garde, la note salutaire pour camoufler l'émotion qui étreint... Dans mon souvenir, je confonds le médecin, le brancardier et l'aumônier, ce sont trois âmes qui n'en font qu'une.

Le 24 octobre 1914, Jean Agache est désigné pour le 2^e chasseurs à pied et voici comment il relate cet événement :

« Depuis longtemps déjà nous avons demandé à

partir au régiment. A Zwyndrecht nous étions du nombre des quarante brancardiers qui avaient demandé un rôle un peu plus actif et plus périlleux. A Alveringhem nous avons failli partir et c'est notre tenue de lignard qui nous en avait empêché. Nous nous étions alors recommandés au docteur Gheis afin de pouvoir partir à la première occasion. Le soir de notre retour de Dixmude on nous communiqua que le docteur Gheis nous attendait à la section d'hospitalisation de Forthem. Nous nous y rendîmes aussitôt et nous y apprîmes notre désignation pour le 2^e chasseurs. Le lendemain 25 octobre, la colonne d'ambulance devant se rendre à Lampernisse nous décidâmes de l'accompagner jusque là. Avant notre départ on nous remit une feuille de route pour la 3^e compagnie du III^e bataillon du 2^e chasseurs qui combattait à Dixmude. Le temps était fort beau et nous avons fait la route à pied derrière les voitures d'ambulance. La colonne s'étant arrêtée près du moulin de Lampernisse, sur la route d'Oudecapelle, nous prîmes notre sac et nous entrâmes dans un café près du moulin. Nous étions bien pauvres alors et pour dîner nous avons mangé quelques sardines avec des biscuits militaires. Le dîner terminé nous avons laissé nos sacs dans le café et nous nous sommes dirigés vers le village de Lampernisse. Là, après bien des recherches, nous avons enfin trouvé le logement de la musique où nous avons passé la nuit sur un tas de pommes de terre.

Le matin du 26 octobre, lorsque nous avons enfin trouvé le poste de secours, de furieux combats se livraient devant Dixmude. Les Allemands avaient passé l'Yser avec des forces considérables et déjà le 24 octobre le

2^e chasseurs avait dû se porter à l'attaque pour reprendre une tranchée perdue par les grenadiers. Ce fut très dur et nous y perdîmes beaucoup d'officiers et de soldats. Au poste de secours nous fûmes bien accueilli par le docteur Heindrickx et nous partîmes aussitôt. William, Colson et moi à la recherche de blessés à travers un terrain labouré par les obus. »

Mais ce ne fut que le 27 octobre que Agache et son camarade William firent leur entrée à la compagnie : « Le lendemain matin, écrit-il, quand nous nous sommes levés, le village était rempli de soldats qui y étaient venus cantonner la veille au soir. Nous nous sommes informés au sujet de notre bataillon et nous avons appris que sans tarder il allait se rassembler dans la prairie en face de la grand'place d'Oostkerke. Nous avons fait nos adieux au docteur Van Beveren et nous nous sommes promenés dans les environs. Enfin voilà la 3/III. La compagnie avaient formé les faisceaux et son commandant le lieutenant Gallot (1) était assis au milieu de ses hommes. Nous sommes allés, William et moi, lui présenter nos feuilles de passage. Après nous avoir demandé quelques nouvelles, il nous a renvoyé au sergent Vandevogebroeck. »

Du 31 octobre au 6 novembre on est au repos à Saint-Ricquiers et à Hoogstaede. Le 6 c'est le retour à Dixmude qui a été ravagée par les obus et où les combats reprennent de plus belle. Nombreux sont les blessés à évacuer et Jean Agache écrit : « A la tombée de la nuit nous sommes partis avec les autres bran-

(1) Gallot, François, né à Marchienne-au-Pont le 6 octobre 1878 et tombé au champ d'honneur à Moorslede, le 1^{er} octobre 1918.

cardiers à la recherche des blessés. En passant près de la Minoterie qui était alors le poste du Major nous y avons trouvé l'aumônier Beernaert qui s'est chargé de nous conduire jusqu'aux tranchées de première ligne. Nous avons pris la route qui passe par l'hôpital Saint-Jean, et après avoir traversé le passage à niveau nous sommes arrivés aux tranchées de seconde ligne occupées par les Sénégalais. C'étaient des abris creusés assez profondément dans le sol mais de peu de largeur. Impossible de s'y coucher, il fallait s'y asseoir. On pouvait cependant y faire de la lumière et cela nous a paru assez gai. Nous sommes passés derrière les tranchées puis nous sommes partis en avant à travers un champ de betteraves. Il faisait très calme, pas un coup de fusil. Arrivé à la haie nous avons trouvé un blessé couché dans un petit fossé. Il appelait au secours, paraît-il, depuis bien longtemps. Quand nous avons voulu l'enlever il se plaignait tellement que nous avons bien eu peur. Enfin on parvint à le mettre sur un brancard qui prit aussitôt le chemin du poste de secours. Il restait encore huit brancardiers et l'aumônier partis en avant. Au bout de cinq minutes celui-ci nous rejoignit en disant qu'il n'y avait plus de blessés. Nous avons alors rejoint en grande hâte le poste de secours, car nous n'étions guère à notre aise. Quand nous sommes arrivés là le docteur nous a dit d'aller prendre deux blessés sur la route de Beerst. Nous sommes ainsi retournés à Dixmude conduits par Colson. Nous avons parcouru quatre ou cinq rues, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, au milieu des maisons défoncées. Après avoir traversé le canal d'Handzaeme, nous avons atteint les dernières maisons

de la ville. C'est là, dans un café, près d'un poste de fusiliers marins, que nous avons trouvé nos deux blessés.

Pour le retour nous avons emprunté les mêmes rues mais cette fois, un peu plus lentement que pour venir. Que c'est lourd un blessé ?... Nous en avons essayé le transport de toutes les façons ; à bras à quatre, à deux au moyen de bretelles, à quatre sur les épaules...

Quand nous sommes arrivés au poste de secours, nous n'en pouvions plus. Heureusement qu'il ne fallut plus le quitter cette nuit-là.

Le lendemain c'était dimanche. Le matin nous avons enterré un mort arrivé la veille au poste de secours. Puis nous nous sommes rendus dans un hangard où un aumônier français célébrait la messe. On y avait apporté deux tables sur laquelle on avait placé la nappe d'autel, le crucifix, les deux cierges et le petit missel. Au premier rang de l'assistance des officiers français et quelques soldats, derrière les quelques belges qui cantonnaient dans les environs. Je n'oublierai jamais cette messe tellement elle fut bien dite. La voix du prêtre semblait si paternelle que je crois que Notre Seigneur ne parlait pas autrement. »

Après 2 jours de repos à Alveringhem le 2^e chasseurs réoccupe Oostkerke. Le 11 novembre la colonne d'ambulance est endeuillée par la perte de l'abbé Charles Mathurin. Le brancardier Agache écrit ce jour-là : « Le matin le bataillon se rassemble dans une prairie en face de l'église d'Oostkerke. Nous, nous restons dans le café où nous avons logé. Nous tuons le temps en jouant aux cartes. A 14 heures arrivent Fernand Delair et frère Welvaert brancardiers au 1^{er} de ligne. Ils nous

apprennent la mort de Charles Mathurin survenue vers 10 heures. Il avait reçu un éclat d'obus à la tête, non loin du hameau d'Oude-Bareel. Le crâne ouvert, il avait été tué presque sur le coup. Nous avons été fort attristés par cette pénible nouvelle. La veille déjà à Dixmude, trois brancardiers avaient été blessés. Cette fois c'était un abbé du diocèse de Tournai du même cours que nous. Mathurin était un très bon élève et un excellent garçon fort aimé de ses disciples; plus tard il aurait fait beaucoup de bien. Mais les desseins de la Providence sont insondables. Je ne connaissais pas personnellement Charles bien que je l'eusse vu à Bonne-Espérance. Ayant eu un épanchement de synovie pendant les vacances, j'avais dû en rentrant au petit séminaire passer une semaine à l'infirmerie. C'étaient Charles Mathurin et son ami Louis Meeremans qui y étaient alors infirmiers. Le soir le bataillon alla occuper les tranchées de Stuyvekenskerke mais comme il n'y avait plus de place au poste de secours de Lettenburg, les docteurs nous autorisèrent à rentrer au cantonnement d'Oostkerke.

Le lendemain matin de très bonne heure nous allâmes occuper une forge près du poste de secours. Nous y fîmes chauffer du café et griller quelques tranches de pain. Nous y étions bien malheureux car nous ne savions où nous caser tant il y faisait sale. De plus les obus et les shrapnels tombaient tout autour de celle-ci. Dans l'après-midi Welvaert vint nous dire qu'on allait enterrer Charles Mathurin et à 15 heures, nous étions tous réunis au cimetière d'Oostkerke pour la triste cérémonie. Un aumônier était là en surplus récitant les prières des

morts et nous, les camarades du cher disparu, nous nous étions groupés autour de lui. Nous étions sept : Léonard Tondreau, Fernand Delaire, Welvaert, Raoul Delmotte, Jean Lecellier, William Mitschke et moi.

Tout autour de la tombe se tenaient des soldats la tête découverte. Charles était habillé en lignard avec une capote d'artilleur. Nous l'avons enterré ainsi sans rien lui enlever, pas même les deux petits paquets de toile bleue qu'il portait en bandoulière. Après avoir prié un instant sur sa tombe qu'un soldat refermait avec sa pelle d'infanterie, nous sommes retournés au café pour lui façonner une petite croix portant son nom et la date de sa mort.

Nous fûmes aux tranchées jusqu'au 16 novembre, puis au repos à Wulveringham date à laquelle nous repartîmes pour Oostkerke. Le 28 nous rentrions pour 4 jours à Alveringham et, le mardi 1^{er} décembre, nous étions logés à Wildeman. Le 2 c'était la Saint-Eloi et l'on a fait pas mal de bruit pendant la nuit. Vers 2 heures du matin quelqu'un vint frapper à la porte de notre logement disant qu'il fallait faire place pour des blessés. Nous crûmes que c'était la continuation de la fête et ce n'est que le matin que nous connûmes la vérité. Le village de Lampernisse occupé par des soldats français ayant été bombardé il y avait eu là de nombreux tués et blessés. L'église elle-même avait été atteinte. Une partie du toit en avait été enlevée et un des piliers en se renversant avait tué 45 chasseurs alpins. Ce bombardement fit grand bruit et, à partir de ce jour-là, les troupes ne logèrent plus dans les églises. »

Le jour même le régiment reprend la garde aux tranchées de Stuyvekenskerke.

Cette fois les brancardiers doivent y accompagner les compagnies. Voici en quels termes Agache note ses impressions de tranchée : « Nous entrons dans un boyau et nous trouvons à l'extrémité de celui-ci un abri tout neuf construit par le génie. Nous avons été très étonnés de voir que les tranchées étaient en réalité de petites baraques en planches entourées et recouvertes de terre. Nous avons cru trouver de longs fossés où l'on pouvait à peine s'asseoir tout comme ceux que nous avons vus un soir devant Dixmude et qu'occupaient les Sénégalais.

Nous fûmes aussi très étonnés du calme qui y régnait. Nous nous sommes endormis sans tarder et le lendemain nous étions debout de très bonne heure pour aller chercher les vivres. Après le déjeuner, nous avons aménagé un peu notre abri. Comme il y avait des courants d'air nous avons bouché les ouvertures avec de la paille et de la terre.

Il y faisait relativement clair et l'on pouvait y lire et écrire sans difficulté. Les obus ennemis passaient très haut au-dessus de nous; ils étaient dirigés sur nos batteries d'artillerie. William en a compté quatre-vingt quatre. Le soir le sergent Bovis et le caporal Gociau sont venus s'installer avec nous. Le sergent avait une lampe-pigeon; nous avons eu ainsi de la lumière toute la nuit. La journée du lendemain s'est passée à jouer aux cartes. Quel type curieux que ce Bovis; débrouillard et forte tête, pas élégant pour un sou, sachant

cependant raconter pas mal d'histoires et aimant beaucoup sa maman. »

Après huit jours de repos, le 2^e chasseurs occupe du 12 au 14 décembre les tranchées de Saint-Jacques-Capelle. Agache fait pour la première fois le coup de feu : « Le 14, après le dîner, nous prenons un bon fusil et nous allons avec le sergent Bovis dans la tranchée de tir. Nous y faisons tous les deux, William et moi, le coup de feu. Il y avait à 500 mètres devant nous des vaches laissées en liberté dans les prairies au delà de l'Yser. Nous les avons visées mais nous les avons manquées. C'était tout naturel. J'ai eu le plaisir cependant de constater, par le jet de terre qu'a soulevé la balle en frappant le sol que je n'avais été qu'à quelques mètres du but. Le soir nous étions relevés et nous avons emprunté un sentier à travers les prairies. Il faisait un joli clair de lune. Si ce n'avait été la fatigue je me serais plu à évoquer les histoires de brigands que j'avais lues étant enfant. Cette longue file d'hommes le fusil à l'épaule se suivant en silence à la queue leu-leu au milieu de ces prairies désertes. Ces rares fermes muettes et en ruines que nous contournons tels des voleurs. Ces meules tronconiques sur lesquelles se projettent nos silhouettes fantômatiques. Tout cela me faisait songer aux longues caravanes qui, sous un ciel pareillement étoilé, se sont portées à la conquête du désert. »

Le 16, la ville de Loo où les chasseurs sont au repos est violemment bombardée. La nuit de Noël se passe aux tranchées. Après un repos de quelque durée à Ghivelde et Bray-Dunes on retrouve Agache avec sa compagnie dans les tranchées en face de Dixmude. A la

date du 17 février il note dans son carnet de route : « Il y avait là un poste de soldats commandé par un caporal blessé que j'ai soigné et qui m'a paru bien brave. Il s'était amusé à agacer les Allemands avec un pain coiffé d'un shako et, dans lequel, il avait placé une pipe. Un manche de brosse retenait le tout en l'air et servait à balancer de droite à gauche, au-dessus du parapet, cette tête de soldat improvisée. Puis ce fut un petit drapeau belge que l'on agita au-dessus des tranchées et sur lequel les Allemands tirèrent avec rage. »

Et quelques jours plus tard notre brave brancardier ajoute : « Le 25 février nous retournons, par un beau clair de lune, aux tranchées de Dixmude.

Nous y occupons cette fois une cave encore intacte. Le lendemain, vers 10 heures, nous n'étions pas encore sortis de notre trou et venions de terminer notre déjeuner au cacao lorsqu'un soldat qui passait devant notre refuge nous dit qu'un brancardier venait d'être frappé à mort tandis qu'il soignait un blessé. Nous ne voulons pas y croire quand tout à coup on crie après Georges le porte-sac. Nous sortons aussitôt et nous apprenons que c'est Raoul Delmotte qui est blessé. Lorsque nous sommes arrivés il se trouvait dans la cave avec un bandage provisoire autour de la tête. Nous l'avons remonté à l'extérieur. Le docteur lui a mis une compresse sèche et une nouvelle bande autour de la tête. Nous l'avons alors transporté dans l'abri du Commandant de la 2/III. Je suis resté seul pour le surveiller. Il avait conservé pleine connaissance mais, ne sachant pas desserrer les dents, il se faisait comprendre par signes. Dans ces gestes c'était toujours le Raoul d'autrefois. Ainsi quand

il avait besoin de quelque chose, il faisait, selon sa coutume, claquer les doigts. Cette habitude lui était restée du collège. Quand le docteur est venu le voir il l'a salué de la main, de ce geste un peu protecteur qui lui était familier. Puis il a éprouvé le besoin de vomir. Il m'a demandé de le mettre sur son côté gauche. Instinctivement il a tiré de sa poche une feuille de papier qu'il a placée assez gauchement sur le bras pour ne pas le salir en vomissant. Je l'ai pris par la main et il a serré fortement la mienne pour me faire comprendre combien il était content de me savoir près de lui. Je lui ai dit alors que j'allais bien prier pour lui et il m'a serré la main plus fort encore. Tous les brancardiers, y compris ceux du poste de secours d'Oude-Bareel, on veillé tour à tour le cher camarade.

Nous avons demandé au docteur si sa blessure était mortelle et celui-ci nous avait répondu qu'il ne pouvait encore rien augurer. Il nous avait aussi dit qu'il n'était pas impossible, dans le cas où il survivrait, qu'il puisse continuer ses études. Le lendemain de la descente des tranchées nous nous sommes informés de l'état de Raoul. Il avait été transporté à la section d'hospitalisation de Forthem. La balle qui l'avait atteint au front était restée à l'intérieur du crâne où elle s'était divisée en plusieurs morceaux. Son état serait à présent désespéré. Les marins sont bien tristes, surtout M. Tilemans, qui, étant de La Louvière, connaissait Raoul d'avant la guerre. Au point de vue de sa préparation à la mort Raoul est très bien à Forthem avec le Frère Balais et l'aumônier Boffaux. Toutes les heures l'un ou l'autre de nous va près de lui pour réciter des invocations ou

un bout d'office. L'aumônier a dit plusieurs fois la messe dans la chambre du blessé et l'on nous a dit qu'il avait même répondu avec les servants de messe. Notre aumônier de bataillon Beernaert lui a fait visite. Raoul lui a demandé s'il allait mourir. L'aumônier ne lui a répondu ni oui ni non, d'autant plus qu'il allait un peu mieux ce jour-là. Mais il lui a dit : « Je suppose que vous êtes prêt et que vous n'avez pas peur de mourir. » Non je n'ai pas peur, a répondu Raoul, et je suis prêt. Il lui arrivait de souffrir atrocement de la tête et, dans ces moments, il voulut plus d'une fois arracher le bandeau de pansage. Le Frère Balais lui rappelait alors que Notre Seigneur avait été couronné d'épines et à cette pensée Raoul reprenait courage et se calmait. »

Tandis que son meilleur ami se mourait, Jean Agache apprenait qu'un autre brancardier avec qui il était parti à la guerre était mort de la fièvre typhoïde à Calais, le 27 février 1915. C'était l'abbé Joseph Verriest du séminaire de Tournai. Ce fut un mois plus tard que le III^e Bataillon du 2^e Chasseurs fut endeuillé par la mort du brancardier Raoul Delmotte. Nous en lisons la relation dans le journal de Jean Agache : « Le 13 mars, Sa Majesté la Reine Elisabeth vint à Alveringhem visiter les formations sanitaires. Elle passa à Forthem et entra à l'hospitalisation. En traversant les salles, elle passa près du lit de Raoul et s'y arrêta pour le voir et lui dire un mot. Le blessé était couché les yeux tournés vers le mur. Quand on annonça la Reine, il demanda à la voir. Mais à cause de sa blessure il ne pouvait bouger la tête et la Reine en se penchant même sur le lit ne pouvait rencontrer ses yeux. Les brancar-

diers retirèrent alors le lit du mur et Raoul vit Sa Majesté. Il avait conservé toute sa lucidité d'esprit et dit : « Bonjour, Majesté. » Puis : « Quel grand honneur pour un simple brancardier ! » La Reine le félicita et l'encouragea par quelques bonnes paroles. C'est aux tranchées, le soir même de cette auguste visite, que nous apprîmes la mort du vaillant camarade. On était le 23 mars 1915. Il était mort le matin ou plutôt il s'était éteint doucement alors que son état semblait s'améliorer. L'enterrement eut lieu le lendemain. J'étais aux tranchées et ses autres amis aussi. William Mitschke et Jean Lecellier se trouvaient par hasard à Alveringhem. A 8 h. 30 l'abbé Nimal fit la levée du corps à l'hospice. Puis le cortège se mit en marche. William était en tête portant la Croix. Derrière suivait le corps porté par 6 brancardiers. Venaient ensuite le Lieutenant-Colonel Godissard médecin divisionnaire, quelques aumôniers et brancardiers. A l'église la messe fut célébrée par l'aumônier Boffaux de l'hospitalisation assisté par Venant Daubin diacre et Jean Lecellier sous-diacre. Raoul fut enterré par ses frères d'armes à droite de l'église paroissiale. Quelques jours plus tard nous plantâmes sur sa tombe une fort jolie croix surmontée de la couronne et des rayons symboles de la gloire du Ciel. »

Le 1^{er} avril l'aviateur Garros abat un aviatik allemand entre Forthem et Oudecapelle. La fête de Pâques se passe aux tranchées.

Le 23, c'est l'attaque des Allemands par gaz asphyxiants à Steenstraat. Toute la 5^e Division est alertée. Le lendemain le Commandant Seeldrayens est désigné pour commander le 1^{er} bataillon du 2^e chasseurs et est rem-

placé à la Compagnie Agache par le Commandant Dupuis.

Le 9 mai, le 2^e chasseurs qui est aux tranchées depuis plusieurs jours n'est pas relevé. Il est chargé de construire une tête de pont en face de Dixmude. Ce travail continue toute la nuit du 9 au 10. Les Allemands ayant remarqué ces travaux bombardent violemment, cette nuit-là et les jours suivants toutes les tranchées du secteur. Les pertes du régiment sont très élevées. Quatre officiers sont tués à quelques jours d'intervalle : le Capitaine A. Van Egroo, le Commandant R. Borlée et les sous-lieutenants E. Debaisieux et J. Pattheeuws.

Un mois plus tard le même régiment perdait son chef de corps le Lieutenant-Colonel Rademakers, l'aumônier Charles Lehoucq et le brancardier Wademant un bon camarade de Jean Agache. Les deux derniers avaient été tués en se portant au secours de leur Colonel.

Le 2 août le 2^e chasseurs était endeuillé à nouveau et Jean Agache note à cette date : « Le 2 août 1915, j'étais, en compagnie de Louis Dal, dans un abri des tranchées de 3^e ligne en arrière de Caeskerke lorsque le 1^{er} sergent vint nous dire de nous rendre aussitôt au poste de commandement du Colonel. Celui-ci vient, paraît-il, d'être tué par un obus et nous pourrions peut-être y rendre quelque service.

Nous quittons notre abri au plus vite. La nouvelle n'est que trop vraie. Devant l'abri servant de poste de combat nous y voyons le Colonel étendu ainsi qu'un soldat. Un peu plus loin se trouve un blessé dont nous pansons les multiples blessures. Cela fait, je suis revenu près du Colonel qui était affreusement mutilé. J'ai aidé

à le mettre à l'abri, en attendant qu'il fut évacué. C'était le Lieutenant-Colonel Charles Blyckaerts (1) qui était arrivé chez nous du 6^e de ligne il y avait quelques mois. A côté de lui se trouvait, mort également, un jeune caporal qu'on appelait le petit Bastin et qui était secrétaire. Tous deux avaient une jambe enlevée. Nous avons retrouvé la jambe du Colonel mais pas celle de Bastin. »

Le 1^{er} septembre le régiment est au repos à La Panne d'où il va travailler journellement à Nieupoort. Le dimanche 5, écrit Agache, à la messe militaire de 11 heures, en la chapelle des R. Pères Oblats, le R. P. Hénusse clôture la retraite des brancardiers.

Paul Cambier qui a été ordonné prêtre à Boulogne par Mgr l'évêque d'Arras, dit sa première messe. Le Roi et la Reine sont là agenouillés parmi les fidèles. Le prédicateur s'inspirant de la cérémonie parla du prêtre. Pendant le sermon, le Roi se tourna comme le public du côté de la chaire de vérité et écouta très attentivement l'éminent Jésuite. Il fit même plusieurs fois des signes d'approbation, notamment lorsque le Père Hénusse parla de notre grand cardinal Mercier. Le prédicateur fit aussi l'éloge du Roi et dit que le peuple belge avait resserré plus que jamais les liens qui l'attachaient à sa chère Dynastie.

Hier nous avons fêté Louis Dal, mon confrère de la 3/III, qui part, le 8 courant, pour la Colonie. Celui-ci, qui s'est engagé le 4 août comme volontaire de guerre aux grenadiers, est un ancien étudiant en philosophie de Bonne-Espérance. Il devait entrer au noviciat des

(1) Né à Tirlemont le 13 septembre 1865.

Pères Blancs du Cardinal Lavigerie lorsque la guerre a éclaté. Il a été remplacé à la compagnie par Louis Levallois originaire de Binche. A cette petite fête de famille à laquelle assistait M. le Vicaire Lamy aumônier des brancardiers, Edgard Durieux a rempli les fonctions d'échanson. Nous nous sommes très bien amusés. »

Quelques jours plus tard Agache avait la joie de rencontrer un officier de son village natal avec lequel, sans aucun doute, il parla longuement de son cher Templeuve et de sa famille à laquelle il était si filialement attaché. Voici en quels termes il note cette rencontre : « Dans une des premières lettres reçues de la maison, Père m'avait dit que je rencontrerais probablement à l'armée un Templeuvois officier depuis longtemps, le capitaine Six. J'avais oublié depuis longtemps ce renseignement lorsqu'un beau jour je rencontrai Marcel Fagot qui logeait sans que je le susse dans la même villa que moi. Il m'apprit qu'il avait à son bataillon un commandant de mon village nommé Six. Dès le même jour je me présentai à son logement mais il était absent. Le lendemain vers dix heures j'allai au café où il prenait ses repas. En y entrant je croisai deux officiers. C'est peut-être un des deux, me dis-je. J'entrai et je demandai au patron si le commandant Six était là. Il sort à l'instant, me répondit-il. Cette fois il ne m'échappera plus. Je sortis précipitamment et je l'abordai franchement : « Je vous demande pardon, mon Commandant, mais si j'ose vous accoster ainsi c'est que je suis comme vous de Templeuve. Je suis Jean Agache. » Il m'accueillit fort aimablement et me donna rendez-vous pour le lendemain. J'ai ainsi passé deux après-midi

entières avec le commandant Six. Comme le 6^e de ligne devait partir aux tranchées, le commandant Six me fit ses adieux et me remit sa photographie. Mais avant de nous séparer, il me conduisit au café « In de Klok » où je me trouvai attablé avec des majors et des commandants. Je serai toujours reconnaissant envers le commandant Six de n'avoir pas rougi de me conduire dans ce milieu d'officiers. Je le remercie également de m'avoir invité à souper avec lui au mess. Les égards qu'il a eu pour moi, simple jass de seconde classe, m'ont profondément touché. »

Le 25 septembre le 2^e chasseurs donna une soirée à La Panne au profit de la Croix-Rouge. Le 6^e de ligne auquel j'appartenais était également en repos à cette date, je m'en rapelle parfaitement. Au programme : « Maladie de Cœur », comédie en un acte de Paul Brohée et « Pan'Repos », revue en un acte et un prologue du même auteur. Les principaux organisateurs de cette fête, qui eut un succès sans pareil, furent : P. Brohée et les Sous-lieutenants Lambert et Jacques. Y prêtèrent leur concours : M^{lle} de Clery, le lieutenant Poinard, le sous-lieutenant Lambert, MM. G. Dupuis de la Gaîté Lyrique de Paris, Em. Hanlet, du Théâtre royal de Liège, Léo Jacques, compositeur, Gilbert Goo-rissen des Concerts de Paris, Albert Demoustier, baryton d'opéra, Louis Boland, chansonnier montois, Victor Thibaut, Briatte, P. Ghobert, Constant Moreau, Geneffe, A. Veys, et la musique du régiment sous la direction de son chef M. Defer.

Jean Agache note que cette représentation très applaudie le divertit fort.

Le 19 octobre, la 3/III du 2^e chasseurs qui est alors commandée par le commandant Dupuis et qui compte à son effectif les lieutenants Lambert et Van der Elst monte pour la première fois aux tranchées du secteur de Ramscapelle. « Contrairement à l'habitude, écrit Agache, les 3 pelotons de la compagnie sont séparés et, mieux que cela, les pelotons sont eux-mêmes divisés. Le 1^{er} peloton est près du poste de secours, à la ferme Wolvernest. Le 3^e peloton est en partie à Rodesterke et en partie le long du Beverdijk. Le 2^e est en avant sur la droite du 1^{er} peloton. William est avec le 2^e peloton au poste avancé. Quant à moi je suis à Rodesterke avec Louis Levallois. La ligne de tranchées que nous occupons forme avec la ferme derrière nous, un point d'appui. De cette grosse ferme dont la cour est entièrement envahie par les eaux, l'habitation est complètement détruite et des granges il ne reste que les pignons en ruines. Je me plais assez bien à ce poste où les abris sont à sec. Le matin avant le lever du brouillard, on peut même y faire du feu. Le paysage lui-même n'est pas sans intérêt. Nous avons cherché à identifier les fermes voisines au moyen de la carte au 1/40.000. Mais nous n'avons pu découvrir la ferme Violette dont on nous a tant parlé.

Le soir de la relève, j'étais arrivé un peu en retard à Rodesterke par suite d'un petit détour que j'avais fait en suivant le peloton qui se rendait à la tête de pont. Quand nous arrivâmes à notre tranchée, Louis Levallois et moi, la sentinelle nous dit qu'on réclamait nos services. L'aumônier venait de partir précipitamment avec un brancard au poste de secours d'où on réclamait des

brancardiers. Nous nous rendîmes immédiatement au poste de secours où la consternation se lisait sur tous les visages. La nouvelle qu'on nous communiqua à voix basse était grave : Le docteur Maurice Tellier (1) avait reçu une balle dans le foie. On venait de l'évacuer. Notre peine fut grande car nous l'estimions beaucoup. De retour dans notre abri, notre première besogne fut de réciter le chapelet pour le cher blessé. Le lendemain, à l'ambulance « Océan » à La Panne, le jeune praticien rendait chrétiennement son âme à Dieu après avoir communiqué avec beaucoup de ferveur. »

La fête de la Toussaint se passa aux tranchées. « Quelle triste fête, écrit Agache. Nous avons eu une messe basse au poste de l'Oost-Landen. Il pleuvait, mais nous ne nous doutions tout de même pas que nous allions passer une nuit aussi pénible. Nous avions espérer que le vent finirait par s'élever comme cela arrive fréquemment à la côte et que le pluie cesserait. Les gouttes d'eau tombent dans l'abri d'abord une à une, puis elles sont si nombreuses qu'on ne sait plus les compter. Bientôt les couvertures et les imperméables sont complètement mouillés. Nous avons poussé un soupir de soulagement lorsque le jour s'est levé. Il pleuvait un peu moins fort et nous nous sommes blottis transis dans un coin de l'abri. Vers 8 heures nous avons quitté notre coin pour aller chercher un refuge dans la ferme. William est allé d'un autre côté. Louis Levallois, le sergent Boris et moi nous avons parcouru rapidement la ferme. Comme toutes celles des environs « Oost-Landen » est en ruines

(1) Médecin adjoint du 2^e Chasseurs à pied, né à Solre-sur-Sambre, le 20 mars 1891.

et en partie inondée. Nous en avons pris quelques photographies. »

Le 24 novembre, l'état de santé de Jean Agache est très précaire. Son affaiblissement est tel qu'il ne sait même plus se tenir debout une demi heure. Ses camarades Mitschke et Levallois le conduisent après bien des difficultés, car il ne veut pas se laisser évacuer, à l'ambulance. Quatre jours plus tard le train sanitaire l'emportait vers Saint-Brieux où le 1^{er} décembre, il était hébergé à l'hôpital temporaire n° VII. Le séjour à l'arrière lui pèse terriblement et il a hâte de rentrer au front. De Saint-Brieux il écrit successivement à son ami Mitschke : Le 1^{er} décembre : « Je suis (à l'hôpital) depuis deux heures et l'impression est mauvaise. Cela sent le vieux bâtiment, le pensionnat, la caserne, bref nous sommes dans un lycée transformé en hôpital. »

Le 8 décembre : « Je vais lui parler un peu à l'aumônier belge de l'apostolat à l'hôpital. Il y a tant à faire ici. »

Le 10 : « Pas encore de nouvelles et voilà huit jours que je t'ai écrit. C'est désespérant. Je suis parfois mal disposé, découragé. Je voudrais me trouver près de mère. »

Et enfin le 17 : « Réjouis-toi. Je partirai demain pour Rennes où je dois repasser une visite. »

Le lendemain, Jean Agache était, en effet, dirigé sur l'hôpital de Rennes où il eut la joie de retrouver un camarade du séminaire l'abbé Elie Gallez. Le 23, il quittait Châteaugiron pour le camp d'Auvours où il est chaleureusement accueilli par deux autres camarades d'étude les abbés Raphaël Suys et René Thirion.

Malgré cet accueil c'est le cœur débordant de joie qu'il annonce le 31 à ses compagnons du front son départ le soir même pour Fécamps où il doit être rééquipé pour rejoindre l'Yser. Quelques jours plus tard il arrive enfin à La Panne où les brancardiers Louis Levallois, Maurice Braquenier, Alphonse Nimal, Paul Cambier, William Mitschke et d'autres fêtent son retour. Grâce à l'amabilité du médecin du régiment il reprend sa place à la 3/III où il avait été momentanément remplacé par l'abbé Joseph Derasse de Tournai. Et ce jour-là il écrit dans son journal de campagne : « A mon retour à la compagnie, j'ai pu y constater les changements que m'avait signalés dans ses lettres le camarade William. Le commandant Dupuis qui se trouvait à la tête de la 3/III au moment de mon départ a été évacué pour la deuxième fois. Il a été remplacé pour le lieutenant Garnir, un vaillant (1) de la compagnie du commandant Tasnier. Le lieutenant Lambert a été évacué et le 1^{er} peloton est commandé par le lieutenant Libert venu du 1^{er} de ligne. A la tête du 2^e peloton se trouve l'adjudant Vouez en remplacement du lieutenant Van der Elst attaché à l'Etat-Major du régiment en qualité d'officier grenadier. A la tête du 3^e peloton se trouve le lieutenant Lebeau, d'une grande amabilité.

Le sergent Meersman fait partie de ce peloton. C'est un gradé distingué avec qui les brancardiers entretien-

(1) Garnir Alfred, né à Dour, le 15 mai 1887, un vaillant en effet. Capitaine en second. Chevalier des Ordres de Léopold et de la Couronne. Croix de Guerre. Blessé deux fois au cours de la guerre. Décédé le 3 décembre 1917 des suites d'une blessure par fils de fer barbelés qui l'emporta en 48 heures.

ment d'excellents rapports. Le corps médical a, lui aussi, subi un complet remaniement. Le docteur Delaet a été affecté à la colonne d'ambulance où il est chef de service. Florent Delore qui était au front depuis le début a été envoyé à l'arrière pour y prendre la place d'un médecin qui n'a pas encore vu les tranchées. Sont arrivés d'un hôpital du midi les docteurs Goossens et Philippart deux excellents catholiques que notre aumônier, l'abbé Beernaert a été heureux de retrouver. Louis Levallois a été heureux de passer à ma place aux mitrailleurs. Dans sa joie il nous a promis un petit régal. Il a, en effet, été faire le tour de toutes les boutiques et nous a rapporté de quoi préparer un excellent goûter. J'oublie de dire que nous avons un nouveau lieutenant-colonel, bon catholique, très ponctuel et très exigeant en service. »

Et le lendemain aux tranchées Agache complète ses impressions : « De retour aux tranchées, disons plutôt aux avant-postes, je tiens à dire un mot des changements qui s'y sont produits depuis mon évacuation. La ferme Rodesterke que j'ai connue assez bien conservée est aujourd'hui entièrement démolie. Un jour que la compagnie était aux avant-postes les boches y ont déversé 200 obus qui ont mit la ferme sens dessus-dessous. Aujourd'hui ils ont bombardé les tranchées. Au poste avancé du Beverdyck un obus de 7,7 c. a traversé le parapet sans exploser. Dans une autre tranchée un obus a éclaté à l'entrée d'un abri sans blesser les hommes qui s'y trouvaient. Chez nous un projectile de 105 est tombé sur le parapet blessant légèrement le soldat Vlieghe que j'ai dû évacuer. On a retrouvé dans un

abri défoncé deux casques littéralement écrasés. Les bords de l'un d'eux qui s'étaient rejoints serraient comme un étau un demi-pain. Le lieutenant Garnir est venu aussitôt se rendre compte des dégâts et il est monté sur le parapet pour examiner le trou d'obus. Il revenait d'avoir été à la chasse en avant des premières lignes d'où il rapportait, selon son habitude, plusieurs lièvres. Il est d'une franchise qui devient de l'imprudence. C'est ainsi que lorsqu'on bombardait Rodesterke il accourut pour photographier les obus de tout près. Une autre fois profitant du brouillard, qui pouvait se dissiper à tout instant, il est allé à la chasse en avant de nos postes d'écoute. Certainement un jour ou l'autre il y restera. Mais c'est quand même plaisir de le voir revenir du *homan's land* le sac au dos et le fusil de chasse à l'épaule. Il n'est pas fier au moins celui-là. Il est bien de l'école de Tasnier. »

Dans les premiers jours de l'année 1916, le 2^e Chasseurs passe du secteur de Dixmude dans celui beaucoup moins mouvementé, et dès lors moins absorbant, de Ramscapelle. Jean Agache met à profit cette accalmie dans sa vie de combattant et fonde le journal mensuel « *Tout Templeuve Guerrier* ».

Le but et l'existence de ce journal du front nous ne pouvons mieux les définir qu'en publiant l'hommage de reconnaissance rendu par ce périodique à son fondateur dans les N^{os} 23-24 de novembre et décembre 1918 :

« Ce brave parmi les braves, ce modeste parmi les modestes, s'était fait notre meilleur ami à tous ; sa disparition inattendue cause parmi nous un vide que personne ne comblera jamais. Il était pour ainsi dire au

milieu de nous, le symbole, l'âme du petit Pays! Il nous avait prodigué tant de témoignages de son dévouement et de son amitié, de son intelligence et de sa généreuse et inépuisable bonté; il se dépensait avec tant de désintéressement pour chacun de nous, pour la vie et le succès de cette petite feuille aimée compromise si souvent par tant d'imprévus d'ordre militaire, pécuniaire et autres; il s'était tant ingénié à la rendre intéressante, pleine de nouvelles inédites, toute parfumée des parfums du terroir et de l'esprit de chez nous, que nous nous étions habitués à incarner en lui l'image de nos familles lointaines, de nos amis restés là-bas, de notre beau village, enfin !...

» La cruelle nouvelle de sa mort nous jeta dans le désarroi le plus complet; notre ami Jean — car il ne voulait pas que nous l'appelions autrement — notre ami Jean disparu, il nous semblait tout naturel que le petit journal qui lui devait la vie mourût avec lui... Et si nous nous sommes décidés à le faire revivre, c'est d'abord pour rendre un hommage public de gratitude et d'affectueux et respectueux souvenir à son à jamais regretté fondateur, et ensuite pour achever de terminer son œuvre et continuer en son nom et en suivant le sillon qu'il nous a lui-même si noblement tracé, à faire de notre feuille mensuelle un trait d'union, un rendez-vous, entre notre cher village où, malgré notre vif désir nous ne sommes pas encore revenus, et nous-mêmes les poilus de la grande guerre, que la Patrie retient encore sous les armes.

» Nous publions aujourd'hui le numéro de novembre dont notre héros modeste avait déjà assuré la publica-

tion quelques jours avant sa glorieuse mort et le numéro de décembre; nous reproduisons en entier son bel article, simple et grand comme lui, sur la Toussaint. A la liste des noms aimés et regrettés dont il nous demande de nous souvenir pieusement et respectueusement, à l'occasion de la fête des morts, tous, nous aurons à cœur d'ajouter, en caractères ineffaçables, le sien ».

Le 12 mars 1916 était tué à Ramscapelle M. l'abbé Spiloes, né le 29 mars 1888, à Malines, aumônier au 3^e Régiment de chasseurs à pied. Disons en passant que ce digne prêtre engagé comme volontaire en 1914 était de ceux dont la bravoure et l'abnégation furent du pain quotidien. Décorés des Croix de Chevalier des Ordres de Léopold et de la Couronne, ainsi que de la Croix de guerre, l'aumônier Spiloes était au front depuis septembre 1914. Constamment sur la brèche, notamment dans le secteur si dangereux de Dixmude, il fut mortellement blessé dans les tranchées de Ramscapelle par un éclat d'obus qui lui déchira les entrailles.

Jean Agache écrit le jour de ses funérailles : « La veille de la réunion des brancardiers à Adinkerke pour une récollection ordonnée par l'aumônier en chef Mgr Marinis, un aumônier nous avait demandé de bien vouloir servir la messe d'enterrement de l'aumônier Spiloes du 3^e Chasseurs. Le lendemain, à l'heure prescrite, j'étais à la porte de l'église attendant l'heure de la cérémonie funèbre. Il n'y avait personne encore dans le temple et je me demandais, ainsi que mon camarade, où le monde pouvait bien se trouver. Sur ces entrefaites arriva le Général accompagné du commandant A. E. M. Hans. Le commandant de la Division me demanda

si on allait en premier lieu à l'église ou au cimetière. Je lui répondis que je ne le savais pas mais que je pouvais m'en informer. Il n'y avait guère de monde, une partie s'étant rendue à la morgue. Peu après arriva Mgr Marinis en soutane violette conduisant le corps à l'église. Il dit lui-même la messe avec une piété qui m'édifia beaucoup. Comme j'étais acolyte, j'eus l'occasion d'examiner le célébrant à mon aise. Il doit approcher de la quarantaine. Le Général fut recueilli pendant la messe, je dirai même qu'il fut pieux. »

Quelques jours après ce nouveau deuil Jean Agache complète son carnet de route par ces lignes : « Un nouveau Commandant est arrivé à la compagnie. Nous ne savons pas trop qu'en penser. On en dit beaucoup de bien. C'est le frère du commandant de la 2^e Compagnie. On en parle dans le livre « Sur l'Yser » de Pierre Nothomb.

Nous en avons copié ce passage : « Le premier acte du drame de Dixmude allait finir sur un épisode héroïque. Dans la nuit du 21 au 22 octobre, à peine minuit sonné, une colonne allemande surgissait tout à coup de l'ombre se jetant brutalement sur le point faible de la route de Beerst où le 12^e de Ligne a cédé le 20 octobre. Débordés les fusiliers marins qui l'occupent reculeront momentanément. A côté d'eux une compagnie du 11, celle du lieutenant Gervais Verhamme, parvenant à s'accrocher à sa ligne, refusera de lâcher pied.

Bien qu'« en l'air » et prise d'enfilade, elle voudra mourir à son poste.

« Je n'ai pas reçu l'ordre de reculer », criera le lieutenant Verhamme. Et du premier au dernier, lui et ses

hommes, sont massacrés ou blessés, faits prisonniers avant qu'un brillant retour offensif des marins n'ait rétabli avec un grand cri de victoire le front percé. »

Lors de la présentation de la compagnie au Commandant, nous étions absents.

Nous avons alors cru convenable de nous présenter en particulier. La chose nous fut facilitée par le lieutenant Lebeau qui nous annonça. Le Commandant nous accueillit avec le meilleur sourire mais pour tout discours il se contenta de nous dire que nous faisions partie de la « cheville ouvrière de la compagnie ».

Le 10 avril 1916, les Allemands exécutent une attaque sur les tranchées de Rykenhoek en avant de la gare de Ramscapelle. Notre héros l'a ainsi racontée : « Nous étions au chemin de fer, entre Pervyse et Ramscapelle, dans notre abri habituel lorsque vers 2 heures du matin on nous éveilla à grands cris. Ce furent successivement l'adjudant Vouez, un sergent, puis le commandant lui-même qui se présentèrent à la porte de notre cagna. L'adjudant nous avait dit d'un air grave : « Venez vite, le poste de Rykenhoek est pris. » Le plus rapidement que nous avons pu, nous avons mis nos bottines, notre capote et en deux secondes nous étions équipés. On bombardait très fort dans la direction du poste d'écoute. Nous montâmes sur la baquette de tir pour mieux voir. Les Allemands répondaient faiblement et il n'y avait pour ainsi dire que nos batteries qui parlaient. Nous avons plaisir à regarder les éclatements de nos obus, tandis que les fusées reflétaient leur lumière vacillante dans les inondations. C'était un vrai feu d'artifice. Aucune compagnie de renfort n'était arrivée

au chemin de fer, ce qui prouvait que la situation n'était pas fort grave. Tous les hommes étaient sortis de leurs abris et occupaient les tranchées de tir. Le 1^{er} sergent Bovis était très affairé et à tout moment il se rendait au P. C. du commandant d'où il sortait avec un tas de nouvelles qu'il nous distribuait confidentiellement, d'un air mystérieux. Le jour se leva et l'attaque peu à peu se calma. Le lieutenant Lebeau était au Beverdyck avec les travailleurs et il lui avait été défendu de le quitter. Vers 5 heures l'alerte était terminée. Ce n'est qu'alors que nous avons appris que notre poste d'écoute, momentanément enlevé par l'ennemi, avait été repris par le lieutenant Poignard aidé du lieutenant Mary et de ses bombardiers. Le sergent Toussaint, chef de poste, blessé au cours de l'action, avait été fait prisonnier par les Allemands. »

Le 18 mai, le III^e bataillon organise une fête intime à Adinkerke. L'aumônier du bataillon, le sous-lieutenant Van der Elst, officier grenadier, le poète Paul Brohée, le brancardier Keymelen et le sergent Hanlet en furent les principaux organisateurs.

Le 23, le bataillon remonte aux tranchées de Ramsappelle et en est relevé deux jours après. Et Jean Agache note : « Au chemin de fer nous avons été remplacés par les brancardiers Léonce Delaunoy et Paul Nackart de Blandain.

Après trois semaines de repos à La Panne et Rousbrugge, le 2^e Chasseurs à pied prend, le 15 juin, la garde du secteur de Boesinghe.

Le 7 août, Agache occupe le poste de secours avancé à gauche de « Het Sas » et il écrit dans son journal :

« D'après les ordres du docteur Dupont un brancardier par compagnie est détaché près du médecin qui est de service 2 jours aux avancées et 2 jours en deuxième ligne. Je me suis trouvé à mon tour auprès du docteur Philippart et j'eus ainsi l'avantage de vivre quelques événements intéressants. C'était le midi du premier jour, je ne sais plus au juste. Je me trouvais dans l'abri enveloppé dans ma capote. Les bombes commençaient à pleuvoir mais je n'avais guère l'envie de me lever. Cependant comme presque tout le monde était dehors je m'étais enfin décidé à sortir avec le caporal brancardier Oscar Veckens. L'air était rempli de brouillard, les Allemands étaient extraordinairement calmes et ne lançaient pas une fusée. Les bombes arrivant moins nombreuses je rentrai avec Oscar dans l'abri. Mais voilà que Camille Estienne vient nous dire d'en sortir déclarant qu'il n'est pas prudent de rester à l'intérieur. Nous hésitions, lorsque nous entendîmes crier à une centaine de mètres de nous et vîmes accourir dans notre direction des soldats en désordre. Ils criaient : « Les boches sont là ! Ils nous ont capturé une mitrailleuse. » Les gradés sont alors arrivés et on a pu refouler un peu les hommes qui appartenaient à la compagnie de réhabilitation de garde dans une des tranchées des A., c'est-à-dire de la première ligne. Pendant ce temps Oscar avait pris son fusil et était allé s'installer au parapet. Moi j'étais resté au poste de secours pour voir ce qui allait se passer. Le docteur était un peu plus loin. Après un quart d'heure, le calme étant rétabli, je suis parti avec le brancardier Laers remplaçant notre aumônier malade pour chercher les tués. Camille

Estienne et Aloïs Van Hoof suivaient avec un second brancard. Devant nous, marchaient deux gradés baïonnette au canon pour le cas où il y aurait encore eu des boches dans les tranchées. Nous nous sommes arrêtés à l'abri du lieutenant de la compagnie de réhabilitation. Les cadavres étaient tout près de là. Quand on les a chargés sur le brancard on s'est aperçu, dans la demi obscurité, qu'ils avaient plusieurs grenades liées autour du corps. Ce furent les brancardiers qui les enlevèrent, personne ne voulant y toucher. Nous avons déposé les corps près de notre abri en attendant les premières lueurs du jour, afin de pouvoir les débarrasser des objets qu'ils avaient sur eux et en établir l'inventaire. Au lever du jour, je suis parti avec un des cadavres allemands aidés par deux soldats atteints de surdité à la suite de l'explosion d'une bombe. En plus de ces deux morts, les Allemands qui avaient fait irruption dans nos tranchées ont dû avoir de nombreux blessés qu'ils ont emportés. Le parapet de la tranchée était encore le lendemain rouge de sang. Dans le courant de la journée nous avons eu également un fou furieux qu'on a eu toutes les peines du monde à évacuer. »

Le 26 décembre, le 5^e chasseurs à pied est reconstitué sous les ordres du Colonel Tybergin et Agache passe à la 3^e compagnie du nouveau régiment. De février en mai 1917 cette unité défend le secteur de Loo. Puis il passe successivement dans ceux de Noord-schoote, Dixmude, Merckem et Nieuport.

Jean Agache continue à accomplir ses fonctions de brancardier avec un courage, une abnégation et un esprit de camaraderie qui font honneur à sa nouvelle compa-

gnie. Jamais il n'a été plus heureux parmi ses soldats. De ces deux années de tranchées il nous a laissé une collection de lettres qui sont comme le testament authentique dans lequel il laisse à ses camarades et aux siens les plus belles fleurs de sa pensée et de ses sentiments.

En voici quelques extraits. — *Fin août 1917* : « Je ne vous parle jamais de blessés parce que voilà bien longtemps que nous sommes en réserve et cela nous ennuie beaucoup; moi en particulier je ne vous cache pas que je souhaite l'offensive ardemment... Quant aux histoires de guerre, elles diffèrent d'un bonhomme à l'autre. Certains ont toujours tout vu, et d'autres jamais rien. Quant à moi, je ne vous dirai pas grand chose. Je suis entré dans une compagnie d'infanterie pendant les batailles de l'Yser et jamais nous n'avons eu l'occasion de faire ce qui s'appelle réellement une offensive. Je ne connais donc pas la guerre d'offensive, mais simplement celle de défensive. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas perdu beaucoup d'hommes; les statistiques sont d'ailleurs très éloquentes à ce sujet. Remarquez cependant que le bien que je puis faire s'exerce plus vis-à-vis des gens bien portants que vis-à-vis des blessés. Voici quelques histoires :

Quand nous étions en tel secteur où les Alliés ont fait dernièrement une avance de 4 à 6 kilomètres, je ne manquais jamais de faire la nuit, la visite des sentinelles. Les postes n'étaient pas reliés entre eux et les sentinelles étaient simples, alors qu'habituellement elles sont doubles. Certains soldats n'étaient pas généralement très francs, car l'ennemi était très près. J'allais donc leur rendre visite et je voyais que c'était pour eux un

vrai plaisir de me sentir près d'eux. Ils n'avaient plus peur, le temps passait plus vite, c'était une distraction ; puis, s'ils étaient blessés, le brancardier était près d'eux. Une nuit que j'étais fatigué, je m'étais endormi près d'une sentinelle et je lui avais dit : « Surtout ne me laisse pas prendre par les boches. » — Non, non, brancardier, vous pouvez dormir. Et je m'étais si bien endormi, paraît-il, que j'ai ronflé et que la sentinelle a eu bien peur. Moi, je ne pensais pas au danger et n'en ai pas grand mérite, car je suis bâti comme cela, et tant que je n'ai pas les obus sur les talons je n'y pense pas.

Je me rappelle qu'un soir, je me trouvais près d'un certain secteur qui se trouve sur toutes les cartes. Je savais qu'il y avait un petit poste d'écoute, et voyant un caporal près de là : « C'est toi qui vas au poste d'écoute ? » — Oui, « Et alors qu'est-ce que tu attends ? » — J'attends, parce qu'il fait encore trop clair. « Pourtant, lui dis-je, on a déjà lancé les premières fusées. Viens, je vais aller voir avec toi. » Et je suis arrivé le premier et je suis retourné tout seul.

Mais vous allez penser que je viens me vanter... J'en ai déjà trop dit... Voici cependant encore une histoire : Ici j'en ai encore moins de mérite, je n'ai donc aucun motif de ne pas vous la raconter :

Un jour... on vient me dire qu'il y avait des blessés à telle place. J'étais justement en route avec trois camarades brancardiers à la recherche d'un blessé. Nous voyons un mitrailleur pas trop rassuré. — « C'est toi le blessé ? » — Oui. « Alors attends un moment, car on vient de nous appeler pour un blessé gravement. » Comme notre mitrailleur n'avait qu'un petit éclat à la

jambe, il nous laisse partir sans rouspéter. Arrivés à l'endroit, je dis à mes amis : « Attendez avec le brancard, je vais aller voir où est le blessé. » Comme on disait que c'était un lance-bombe je suis allé de ce côté à un endroit si bien gardé que je me rappelais n'y avoir pu passer, même avec le mot d'ordre. Cette fois-ci on m'accueillait à bras ouverts. Il y avait un tué que nous avons écarté aussitôt et un blessé vers lequel je me suis précipité. « Eh bien, où est-il blessé ? » — Il l'était partout... Et le brancardier qui était là ne sachant où donner de la tête, s'éloigna en voyant mes trois amis avec le brancard. — Pas de temps à perdre, le mettre aussitôt sur le brancard, un tel et un tel tendant le brancard (car on ne sait pas le poser à terre il faisait trop étroit), le troisième prendra le pied et moi le reste. Je dis au blessé : — « Dis, mon vieux, tu ne saurais pas me prendre par le cou ? » Il avait encore un bras intact et comme je me penchais à terre, m'étant agenouillé près de lui, il me prit par le cou, et se sentant soulevé de terre, il attira ma figure sur la sienne et m'embrassa bruyamment en disant : « Ah ! merci, camarade ! »

Ce baiser de soldat m'a ému plus que je ne le croyais. C'est la seule fois que pareille aventure m'est arrivée et je ne crois pas qu'elle se soit souvent répétée.

Pour nous, c'est plaisir d'être dans un secteur dangereux. On sent alors les sympathies des hommes se resserrer autour de nous, on est le bienvenu partout. Que je voudrais revoir ces temps-là !... »

Février 1918 :

« Vous me parlez de la guerre qui pourrait bien un jour finir, et de mère que je reverrai. Tenez, j'ai piqué

la photo de ma famille devant moi sur le mur, et quand je regarde mère, cela me fait drôle, il y a tant d'affection dans ses yeux, tant d'amour... »

7 avril 1918 :

« Je vous écris... parce qu'il fait du soleil ! Voilà des jours, que nous ne l'avions plus vu. Vous connaissez les légendaires brouillards de la Tamise; les nôtres ne sont pas légendaires mais ils sont aussi fréquents et aussi prolongés. D'ailleurs le pays est identique à de l'eau et des prairies.

Mais je vous parlais... du soleil ! Je suis en ce moment logé comme un prince, ma maison c'est une petite étable de chèvres, nous y logeons à deux (oh ! il n'y a plus de chèvres depuis longtemps). Une planche est enlevée à la porte; c'est notre fenêtre et c'est par là que nous voyons le soleil.

Nous sommes dimanche; je croyais voir H..., mais il n'est pas venu. Pour me consoler, je suis allé dîner « en ville » avec des camarades, puis je suis allé raconter ma petite histoire au bon Dieu à l'Eglise et je suis rentré, décidé à travailler jusqu'au soir. Ce sera d'autant plus facile que « les hommes » (c'est l'expression en usage) iront boire leurs verres, il fera calme comme dans un couvent ou comme quand on est seul au bois. »

2 juin 1918 :

« Je reviens du cimetière où j'ai été prier sur la tombe d'un petit garçon de chez moi. Il a été tué il y a deux mois et je viens seulement de l'apprendre maintenant. Je vais demander à H... de me faire une belle croix de bois, quelque chose qui ait du caractère. D'ail-

leurs, je n'ai pas à lui demander car je suis sûr que ce sera simple, artistique et pas banal; pour moi, je vais me mettre en campagne pour réunir tous les renseignements que je pourrai sur lui et sur sa mort. Je me rappelle que ce petit-là venait toujours apporter des œufs à la maison et quand j'avais six ans, j'étais à l'école près de sa sœur et nous faisons nos additions ensemble ! Le vieux temps !... »

28 juin 1918.

« ... Je viens de lever les yeux, et c'est tout à fait curieux. Je vous écris à la lumière d'une bougie et mes yeux y sont faits; si je regarde subitement par la fenêtre, on dirait un décor. Le soir tombe tout doucement, c'est le demi-jour, on se demande presque si c'est le matin ou le soir... mais non, c'est le soir, car il fait si reposant, si calme, et l'air semble chargé de toutes les pensées d'une journée. Un soldat est assis sur une motte de terre, il est seul, il lit... et, tout en travers une passerelle toute blanche qui tranche sur la terre grise... »

Enfin voici septembre 1918 ! Sur le front des Flandres c'est la bataille de la délivrance, celle qui brisera, après quatre ans d'arrêt sur l'Yser, la barrière bétonnée où les Allemands ont camouflé à profusion canons, lance-grenades, minnewerfers et mitrailleuses. Mais tout cela n'arrêtera par l'élan héroïque de nos soldats décidés. Le 5^e Chasseurs est à l'honneur dès le premier jour. Le 5 octobre il est devant Roulers où il livre des combats qui sont, pour ses compagnies, autant de chevrons de guerre. C'est au cours de cette journée que, au hameau de Beythem, devait être blessé à mort Jean Aga-

che. Le brancardier Mitschke a relaté comme suit les circonstances dans lesquelles il perdit son fidèle compagnon d'armes, celui avec qui il avait fait toute la guerre :

« Je fus séparé de Jean, avec qui j'avais fait toute la guerre, le 29 septembre 1918. Je le revis le 4 octobre devant Roulers. Il pleuvait, nous étions percés; il riait encore et ne se plaignait pas. Il était pourtant fatigué; sa bonne humeur me réconforta, il était impossible d'y résister. Ce 4 octobre je causai avec lui sous la pluie, dans un trou d'obus. Il plaignait ses hommes, de lui pas un mot; il devait de deuxième ligne monter en première. Il était plein d'espérance et répétait les idées qui lui étaient chères : « Nous devons montrer à nos hommes, nous séminaristes, que nous n'avons pas peur de la mort quand les balles et les obus tombent drus. » Et il termina en disant : « Pour moi, tu ne dois pas t'inquiéter, je suis prêt. Dieu le sait bien. » Je lui répondis : « Sois prudent ». « Fiat Dei voluntas », me répondit-il.

Les obus sifflaient. Nous nous séparâmes pour aller chacun de notre côté accomplir notre mission. Le bombardement dura une heure. On annonça des tués et des blessés au 1^{er} bataillon, le sien. Puis, tout à coup, un soldat vient me dire : « Cours vite, Agache est blessé gravement au cou. » Je cours; il était porté par deux soldats. Le médecin de bataillon me rassure en disant : « Sois sans crainte, il guérira. La blessure est grave, mais, à cet endroit, au cou ou à la figure, elle guérit presque toujours. » L'aumônier me raconte rapidement comment il fut blessé : « L'heure de l'assaut venait d'être donnée, on s'avance et à peine avait-on fait quel-

ques mètres qu'une salve d'obus s'abat sur nous, tandis que les balles sifflent partout. Des hommes, dont le major Ginion Hector, commandant le bataillon, sont tués. Les soldats, un instant arrêtés dans leur élan, n'osent plus avancer. Alors comme toujours, Jean veut leur donner l'exemple. Il entraîne ceux qui sont près de lui en disant : « Allons les hommes en avant, il ne faut pas avoir peur. » Un de ces soldats tombe mortellement blessé. Agache se précipite vers lui, une balle le frappe au cou et il tombe à la renverse. L'aumônier, le médecin, des soldats qui suivaient se précipitent vers lui. Il les regarde en souriant : « Ce n'est rien, je ne suis que blessé », leur dit-il. Il veut parler encore, mais la blessure, qui avait atteint le larynx, étouffe sa voix.

Alors, bravement, il trouve encore la force de se hisser lui-même sur le brancard. L'aumônier lui dit qu'il va l'administrer. Il fait un signe de tête affirmatif, ferme les yeux et joint les mains. Les soldats pleuraient et on l'emmène.

Pendant son transport, dans un chemin creux battu par les balles, une d'elles traverse sa capote sans le blesser.

Notre régiment fut relevé dans la nuit du 12 au 13 octobre. C'est en arrivant au cantonnement de repos, le 13, que j'appris sa mort survenue le 5 à l'hôpital de l'Océan, à Vinckem. »

Le 6 mai 1921 les restes de Jean Agache quittaient la terre flamande qu'il avait si généreusement arrosée de son sang pour être ensevelis dans celle de ses pères. A l'entrée du village natal plus de sept cents personnes formaient la haie et escortèrent la dépouille mortelle jusqu'à

l'église. Après le service religieux elle fut conduite au cimetière par le Conseil communal, la Fédération nationale des combattants et toute la population templeuvoise. Là, sur la tombe du glorieux disparu, M. Victor Dera-che, président des anciens combattants prononça un magnifique discours dont nous extrayons ce passage :

« Elle fut grande la moisson des templeuvois fauchés pour notre rédemption. Nos morts sont couchés là-bas dans les plaines des Flandres, ensevelis dans un linceul de gloire et d'immortalité; la terre qui a bu leur sang les recouvre. La paix des champs de repos les environne. Déjà leur mort fut féconde. La Belgique revit sur leurs cendres, la vie a vaincu la mort, la semence a germé ! Templeuve pouvait-il être sevré de sa semence ! Ceux de ses enfants qui sont tombés ne reviendront-ils pas dormir à l'ombre de leur clocher ? N'aurons-nous pas l'âpre joie de prier quand nous le voudrons sur leurs tombes et d'aller y recueillir la leçon de vie qu'ils nous laissent ? Nous ne l'avons pas cru, et, un des nôtres est désormais parmi nous. L'abbé Jean Agache, noble devancier de ses frères d'armes qui, nous l'espérons, nous seront tous rendus. Une de nos plus belles figures ouvre la marche, nous n'avons pas de plus beau joyau serti dans notre couronne. Parmi tant de beauté, la sienne brille d'un éclat plus attirant. Il résume trop bien l'héroïsme de tous les autres disparus pour qu'en lui nous ne l'admirions pas tous. A le revoir, toutes les plaies se sont rouvertes; à contempler une fois de plus sa vie, toutes les espérances renaîtront. Quels épis lourds de grains et riches d'espérance que ceux-là ! C'est notre cher Abbé Jean Agache que nous saluons. Les premiers

bruits de guerre, rapides comme une traînée de poudre, le surprirent dans sa paisible cellule du séminaire de Tournai, où, seul avec Dieu, il trempait son âme ardente pour les dévouements d'un avenir prochain. La mobilisation l'arracha à ses rêves. Il fallut tout quitter, il fallut piétiner toutes les affections. Parents bien aimés, amis, compagnons d'études, études elles-mêmes, tout fut sacrifié. Il restait Dieu et la Patrie son idéal. Cet idéal n'admettait pas une seule mesure de l'aimer, c'était de l'aimer sans mesure; aussi a-t-il prodigué tout ce qu'il avait de meilleur. Sa vie parmi nous, ses anciens frères d'armes, est encore présente à toutes les mémoires. Ecclésiastique, l'abbé Jean Agache fut versé dans l'équipe des brancardiers. Il ne lui convenait pas de faire œuvre de haine. Il fit œuvre d'amour. Ce n'est pas à nous qu'il faut dire que ce précieux ami de toutes les batailles, le brancardier, ne connut pas les dangers communs, qu'il ne vécut pas comme le dernier des jasses sous la menace des balles traîtresses, des obus meurtriers et des gaz asphyxiants. On se sentait plus à l'aise quand il était notre bon samaritain prêt à se pencher sur toutes les blessures, à nous relever, à nous sauver.

» Mais le séminariste brancardier voyait plus qu'un corps en ses compagnons d'héroïsme et de souffrance. Il savait que pour que le corps tint bon, il fallait que l'âme fut ardente et le moral excellent. Il allait aussi aux âmes, à elles surtout, dirons-nous volontiers, parce qu'il respectait l'ordre des valeurs établi par Dieu. Le moral des soldats templeuvois, Monsieur l'abbé Agache ne l'a-t-il pas toujours maintenu et exhaussé au cours de la campagne ? C'est de lui que vint l'idée de fonder un

journal qui serait le trait d'union des soldats entre eux en même temps qu'il les ferait revivre un peu avec ceux qu'ils avaient quittés.

» J'ai nommé « *Le tout Templeuve guerrier* ». Ce titre évoque en toutes les mémoires le souvenir de moments particulièrement doux, d'heures plus intimes et plus humaines dans le grand bouleversement. Quel réconfort c'était pour nous, quand nous apercevions ces modestes pages, quand nous pouvions les lire et les relire sans omettre une ligne, quand nous livrions à notre essai d'interprétation des nouvelles toujours trop brèves et trop rares au gré de nos désirs. Avec toutes ces petites communications, Jean nous envoyait un écho de son âme et la nôtre vibrait à l'unisson de la sienne; même absent, il avait le talent de nous retrouver et de panser les blessures de notre cœur. Ce dévouement, et ce réconfort il nous les a prodigués durant des mois et des années, les quatre interminables années que dura la guerre. Dieu l'avait marqué du sceau de ses élus, mais il a voulu nous le conserver jusqu'à la fin de l'épreuve. Cette lumière a brillé jusqu'au dernier jour, nous ménageant toujours sa douce et pénétrante chaleur... »

A côté de Jean Agache inscrivons ceux des autres enfants de Templeuve tombés sur les fronts belges et français : Alavoine Joseph, Baudouin André, Blaze Albert, Callens Arthur, Delmarquette Alexandre, Denis Fernand, Dewatripont Napoléon, Gossens René, Goube Moïse, Hauwel Léon, Joveneau Joseph, Liénart Eugène, Pollet Richard.

En 1920 un drapeau a été remis, par la population de Templeuve, à ses vaillants défenseurs. A cette occa-

sion le lieutenant Maurice Agache, président d'honneur des anciens combattants, prononça un vibrant discours dont nous extrayons ces lignes à l'adresse des héros dont on vient de lire les noms :

« Mais hélas ! dans nos rangs, il est des places vides de ceux qui sont partis. Tous ne sont pas revenus et vous me reprocheriez, n'est-ce pas, de ne pas évoquer ici leur souvenir, eux dont le sacrifice total a payé la victoire de la Patrie. Ils sont morts à la peine ; eux aussi, eux surtout, il faut qu'ils soient à l'honneur. Ils sont la gloire de notre passé et une grande leçon pour l'avenir. Ils apprendront aux jeunes générations ce qu'est cette chose sacrée : La Patrie. Nos chers disparus, leur souvenir plane parmi nous, ils sont présents à cette fête et je vois palpiter dans les plis de ce drapeau quelque chose de leur âme, un peu de sang qu'ils ont versé pour lui.

« Salut ! Drapeau sacré, immortel souvenir de cette guerre cruelle mais glorieuse. Quand ces trois couleurs flotteront par nos rues, au-dessus de nos campagnes, elles chanteront la Grande Victoire. Qu'elles consolent aussi l'épouse, la mère, l'enfant. Car c'est pour l'Honneur et le Droit que ceux qu'ils pleurent sont tombés. Que sur ton passage, noble Drapeau, les têtes se découvrent et s'inclinent à la pensée des héros dont les noms sont inscrits dans tes plis. »

Le 24 octobre 1936 à l'occasion de la célébration des fastes du Service de Santé il fut décidé, à l'initiative du lieutenant-colonel médecin De Block qui soigna Agache sur le champ de bataille, du capitaine Mary son commandant de compagnie lorsqu'il fut blessé et de

l'aumônier militaire Braquenier, que la chapelle de l'hôpital militaire de la garnison de Mons serait baptisée du nom du brave et regretté brancardier. Au cours du service funèbre chanté en la dite chapelle, à la mémoire de tous les héros du Service de Santé, ce fut M. l'abbé Braquenier aumônier militaire principal qui fit le panegyrique du brancardier Agache. En voici un passage particulièrement émouvant et significatif :

« Doué d'une belle intelligence spontanément ouverte à toutes les magnifiques réalités de la science et de l'art, il suivait avec le plus grand succès le périple de ses études, se préparant ainsi d'être un jour un prêtre savant autant que distingué. Survint la guerre qui, brusquement, l'amena comme tant d'autres sans aucune préparation dans les rangs de l'armée. Je renonce à vous décrire l'état de nos âmes dans ce milieu si différent de celui où jusqu'alors s'était déroulée notre existence. Nous n'avions pas eu l'occasion, j'allais dire la chance, de faire notre service militaire, car la loi nous en dispensait en temps de paix. Nous ne connaissions rien de ces milieux militaires où nous nous trouvions tout dépaysés et qui ne nous offraient rien de particulièrement attirant. Aussi, furent nombreux ceux d'entre nous qui éprouvèrent une peine immense à s'y habituer. Jean Agache dont l'âme jeune vibrerait facilement au contact de toute idée généreuse, sut, d'emblée, se mettre à sa nouvelle vie et y apporter l'exemple de l'obéissance et de la discipline militaire la plus parfaite. Ce sera, du reste, une des caractéristiques de son séjour de quatre longues années au milieu des soldats, vivant avec eux dans le rang, partageant leurs maigres joies et leurs innombrables

misères, il saura rester simplement jusqu'au bout le soldat modèle que les camarades n'avaient qu'à imiter pour servir parfaitement. Les chefs sont unanimes à reconnaître et à déclarer qu'il était un soldat modèle tant par sa vaillance que par son esprit de devoir. Car, il était vaillant. Il faut, mes chers amis, avoir vécu ces années terribles pour apprécier à sa juste valeur le rôle du brancardier dans une compagnie d'infanterie. N'étant pas armé et ne pouvant pas se battre, il doit savoir toujours être au danger, prêt à courir au secours du camarade qui tombe, pour le relever, lui donner les premiers soins et l'emporter en lieu sûr. Qui dira comme il convient le courage et la force morale nécessaire à cet obscur soldat que n'enfièvre pas l'ardeur de la bataille et qui, cependant, peut, lui aussi, tomber à chaque instant ? Ce qui était extrêmement pénible pour tant d'autres, semblait facile à Jean Agache, car il avait une confiance sans limite en sa bonne fortune et en la divine Providence. Il avait tant de fois connu le danger et frôlé la mort qu'il se croyait invulnérable. Cela lui donnait un calme et un courage qui se communiquaient à ses compagnons de lutte et en faisaient des héros. Ajoutez à cela son esprit de charité et son amour profond pour les soldats au milieu desquels il vivait. On peut bien le dire sans crainte d'exagérer, si la qualité principale du soldat combattant est la vaillance, celle du soldat brancardier est la charité. Plus il aimera ses frères d'armes, plus il s'oubliera pour eux et se sacrifiera pour leur assurer les soins qu'ils réclament.

» Chers amis, si un jour la défense de notre chère patrie nous oblige de recommencer la guerre, soyez de

ces cœurs généreux qui savent s'oublier pour ne penser qu'aux autres et, si vous avez besoin d'un modèle qui puisse concrétiser à vos yeux cette charité fraternelle, pensez à Jean Agache.

» Voyez-le aux tranchées comme au cantonnement, allant de l'un à l'autre, encourageant les soldats, leur disant le mot qui touche et qui va droit au cœur, leur prodiguant sans compter et son temps et sa peine, et ne s'estimant satisfait que lorsqu'il croyait leur avoir fait du bien. J'en ai connu d'autres dans les infirmeries et les hôpitaux, dont la besogne n'était jamais terminée parce qu'ils croyaient n'avoir jamais assez fait pour adoucir le sort de ceux que la balle ou l'obus avait cloué sur un lit de souffrance.

» Ames d'élite, modèles de charité, combien les soldats vous ont aimés et qu'elle immense reconnaissance ils vous ont vouée.

» Hélas ! si Jean Agache se croyait immunisé contre le danger, en réalité, il n'en était rien. Au cours de la grande offensive des Flandres, le 4 octobre 1918, c'est-à-dire environ un mois avant la fin des hostilités, une balle de mitrailleuse le blessa mortellement au cou. Il mourut comme il avait vécu, vaillamment, simplement, saintement. Il avait rêvé d'être un jour un saint prêtre. Il fut un saint soldat. Le soldat comme le prêtre ne s'appartient plus, il lutte pour une grande cause et, quand il le faut, il se sacrifie sans hésiter. Tel fut Jean Agache, clerc tonsuré du diocèse de Tournai, mort au champ d'honneur, pour sa patrie, pour son Dieu et pour ses soldats. Qu'au ciel, son âme repose en paix !... »

Les pages qui précèdent montrent que Jean Agache est le véritable symbole de la charité déployée par les 300 brancardiers et les 13 aumôniers militaires tombés au Champ d'honneur de la grande guerre. C'est de pareils exemples qu'il importe de nourrir la conscience d'un peuple si l'on veut qu'il soit capable de redressement dans les moments difficiles.

Jean Agache fut, aux tranchées, un des plus dignes représentants de la spiritualité; un agent de liaison entre la terre et le ciel.

Si, à la guerre, les uns ont commandé avec leur cerveau et leur cœur, les autres, ceux que Jean Agache représente avec tant d'éclat, ont avec leur âme, secouru les blessés, allégé les souffrances, consolé les agonies et recueilli, pour être transmis, à la mère, à la femme ou aux enfants les paroles des héroïques mourants. Tel est le sens, telle est la leçon de cette biographie. Mais elle a encore une autre signification. Elle atteste que le sacrifice des prêtres et des religieux, dont les mains sont restées pures de sang humain et le cœur s'est gardé de la haine, a été consenti pour faire descendre sur la terre, où les luttes entre concitoyens s'exaspèrent, où les conflits entre peuples menacent de se rallumer, un souffle purifiant et, par là même, par là surtout, apaisant. Puissent les jeunesses d'aujourd'hui et de demain comprendre, accueillir et faire leur cette pensée magnifique.

Le Brigadier Henri Sebald

1. Högskolan i Uppsala

Un soldat français, dans ce livre, parmi nos héros ?
Oui, le premier tombé en Belgique. Celui qui a précédé
tous ceux qui sont morts pour Elle, fusil au poing dans
les blés d'août 1914 et dans les boues d'octobre 1918.

Dès lors n'est-il pas nôtre, tout à fait nôtre ?

De plus, son sacrifice offert sur notre sol, comme
celui de l'artilleur Ernest Psichari à Rossignol, du
marin Pierre-Dominique Dupouey à Coxyde et de
l'aviateur Georges Guynemer à Poelcapelle, n'est-il pas
un symbole, un double symbole : la France accourant
au secours de notre pays envahi et scellant dans le sang
d'anciennes et profondes affinités.

C'est pourquoi, nul n'a été plus heureux que moi en
apprenant qu'Houffalize, ville natale de mon regretté
père, allait ériger un monument au premier soldat fran-
çais tombé en terre belge : le brigadier Henri Sébald,
du 23^e dragons de Vincennes.

Cette initiative qui, tout en sauvant de l'oubli le
nom d'un modeste brigadier de la vaillante alliée de
1914, va faire revivre des heures à la fois patriotiques
et tragiques, honore grandement l'administration com-
munale de Houffalize et le Comité organisateur placé
respectivement sous les présidences effective et d'hon-
neur de MM. G. De Greef, ancien combattant, et
E. Dubru, bourgmestre.

C'est dans une escarmouche qui eut lieu, à Houffalize, le 7 août 1914, entre une patrouille d'avant-garde allemande et un escadron français, que tomba glorieusement le brigadier Henri Sébald.

Réserviste de la classe de 1909, Henri Sébald faisait partie du 1^{er} escadron du 23^e dragons. Il était né à Versailles le 21 février 1889 et habitait à Le Chesnay, dans le département de Seine-et-Oise, rue des Deux Cousins, 10, lorsque l'ordre de mobilisation le rappela sous les drapeaux. Il appartenait à une belle famille de onze enfants, dont les six fils firent noblement tout leur devoir pendant la guerre.

Comment en aurait-il pu être autrement. Elevés au sein d'une famille où la générosité était la règle, par de vertueux parents d'une grande simplicité et d'un dévouement intégral, les fils Sébald ne pouvaient être que des bons Français et, dans le danger, de valeureux soldats.

Permettez que je vous les présente :

L'aîné, Ludovic, soldat au 23^e d'Infanterie coloniale, fut blessé en décembre 1914 en Argonne et dut être versé dans un service auxiliaire. Le second, Georges, soldat au 131^e d'infanterie, exempté de service après une fièvre typhoïde, fit toute la campagne au front, de 1915 à l'armistice : Croix de guerre et gazé. Il mourut au Maroc en 1930, sa santé ébranlée par les années de tranchées n'ayant pu résister au climat de la Colonie.

Le troisième, Auguste, exempté pour raison de santé avant la guerre, pris dans le service armé sur sa demande expresse, tomba le 25 septembre 1916, de-

vant Raucourt, dans la Somme : Croix de guerre et deux citations.

Le quatrième, Thomas, frère jumeau d'Henri, partit au front en 1915, quoiqu'étant en sursis d'études. Il fit toute la guerre comme médecin de régiment et d'ambulances : Chevalier de la Légion d'Honneur, deux citations et une blessure.

Enfin le cadet, Paul, s'engagea à 18 ans, dans l'artillerie, en 1918.

Comme on le voit, les frères Sébald ont bien mérité de la France; et Houffalize peut être fière d'avoir pu conserver dans son cimetière communal les restes mortels de l'un d'eux.

M. l'abbé Robert, curé doyen, a relaté comme suit les événements qui mirent la ville d'Houffalize en émoi dès les premiers jours de la guerre :

« C'est le mercredi, 5 août, que les premiers soldats allemands arrivèrent à Houffalize. Un officier et deux soldats du régiment des uhlans saxons se présentèrent vers 10 heures du soir chez le bourgmestre, M. J. Dubru; et, après avoir réquisitionné des vivres, ils repartirent la même nuit. Le lendemain, dix soldats du même régiment logèrent à l'Hôtel du Commerce, tenu par M. Cartiaux, et quatre officiers se firent recevoir au château de M. Steinbach à Sainte-Anne. Ils étaient venus de Bourcy en suivant la voie du chemin de fer vicinal; c'était le seul accès resté libre : le 4 août, les arbres avaient été abattus sur les routes dans toutes les directions, pour arrêter l'armée allemande, et une énorme barricade avait été élevée à l'entrée de la tran-

chée, sur la route vers Liège, au lieu dit : « Le Grand Trou ».

Le 7 août, premier vendredi du mois, vers 7 h. 30 du matin, au moment où les paroissiens sortaient de la messe chantée en l'honneur du Sacré-Cœur, toute la ville fut mise en émoi par l'arrivée soudaine d'un escadron d'environ deux cents dragons français ; ils venaient de Libramont à bride abattue. Le gros de la troupe se posta au quartier Saint-Roch sur le haut de Gaucienne, route de Mabompré, qui domine toute la ville. Environ cinquante d'entre eux cernèrent l'Hôtel Cartiaux. Les Allemands surpris au moment où ils déjeûnaient, se réfugièrent dans l'écurie. Les Français commencèrent à tirer des coups de feu sur le bâtiment ; l'un d'eux, Henri Sébald, brigadier de réserve du 23^e dragons, ayant pénétré dans la cour de l'Hôtel pour sommer les Allemands de se rendre, fut abattu sur le perron, d'une balle tirée par une lucarne. Les dragons essayèrent alors de faire sauter l'écurie au moyen d'une bombe et n'ayant pas réussi, ils se firent apporter de la paille et du pétrole et on y mit le feu. Au moment où les uhlands cherchaient à s'échapper par les lucarnes, ils en tuèrent trois et en blessèrent grièvement un quatrième ; trois autres ne reçurent que des blessures légères. » (1).

Le lieutenant L. Meriau, qui commandait la pointe d'avant-garde du 23^e dragons, a relaté comme suit

(1) Documents pour servir à l'Histoire de l'« Invasion Allemande » dans les provinces de Namur et de Luxembourg, par le chanoine Schmitz et Dom Norbert Nieuwland (Tome I, page 55, § 2, n^{os} 46).

l'engagement au cours duquel le brigadier Sébald trouva la mort des braves :

« Le 7 août 1914, à titre de sous-officier du 2^e peloton du 1^{er} escadron du 23^e régiment de Dragons, je fus détaché en patrouille d'avant-garde avec le brigadier Sébald et quatre cavaliers, dont les noms m'échappent entièrement, en direction de Houffalize. En arrivant à l'entrée de ce village les premiers habitants nous préviennent de faire attention, car une patrouille de uhlans se trouve dans le pays et nous citent même l'endroit : au Café du Commerce.

Nous partîmes immédiatement dans cette direction et, en effet, au tournant d'une rue, nous tombâmes sur trois soldats allemands, torsés nus, en train de faire leur toilette dans des seaux de toile à la porte de l'hôtel.

Notre arrivée subite les affola un peu ; ils rentrèrent précipitamment dans l'Hôtel, saisirent leurs effets, cartouches et carabines, pour se réfugier dans une petite écurie située au fond de la cour.

Nous mîmes pied à terre et, revolver au poing, nous pénétrâmes dans l'Hôtel où nous aperçûmes une table de six couverts, qui n'attendait que les invités. Je me renseignai auprès de l'hôtelier si dans l'établissement aucun soldat allemand n'était monté dans une des chambres ; il me répondit que les quatre présents s'étaient réfugiés dans l'écurie.

Pour vouloir pénétrer dans cette écurie, je me rendis compte, immédiatement que c'était impossible sans être tué à bout portant par ces uhlans se trouvant au

fond de l'écurie bien noire, armés et surtout bien décidés à se défendre.

Je demandai donc à l'hôtelier, qui parlait allemand, de leur dire de se rendre et qu'aucun mal ne leur serait fait. A plusieurs reprises, il fut répondu : « Non ».

Je laissai donc à cet emplacement le brigadier Sébald et un cavalier dont le nom m'échappe et partis avec l'autre cavalier et l'hôtelier pour me rendre compte des dispositions exactes de l'hôtel. Je m'aperçus que l'hôtel faisait coin d'une rue et que l'écurie en question avait une sortie de plein pied et une porte de grenier sur cette rue. Ouvrir cette porte, impossible, car les uhlands tiraient à travers la porte; j'envoyai donc chercher mon pétard mélinite et le plaçai comme je le pus sous la porte; ce dernier éclata sans causer grand dommage à la porte. Le bruit de la détonation fit monter dans le grenier les quatre uhlands.

Mais, avant cette explosion, le pauvre brigadier Sébald, par une idée bien malheureuse, voulut se jeter dans l'écurie; comme je l'avais prévu, il fut tué sur le coup et il nous fut impossible de le dégager.

C'est à ce moment que j'eus l'idée de faire ouvrir cette porte par l'hôtelier, de lui faire placer une botte de paille au milieu de l'écurie et d'y mettre le feu; en brûlant elle dégagait une fumée épaisse qui monta par l'escalier du grenier.

A ce moment arrivait M. le lieutenant Roux avec son ordonnance. Celui-ci me donna l'ordre de les capturer coûte que coûte. Il partit en direction du château de Houffalize en emmenant avec lui deux cavaliers. Je restait donc seul avec un cavalier. Je donnai mes deux

chevaux à tenir à une femme belge, dont je ne connais pas le nom, mais à qui ma reconnaissance sera éternelle, car c'est grâce à elle si nous avons pu fuir; il était grand temps.

Je montai avec mon cavalier à l'étage d'une maison dont une fenêtre faisait face à l'écurie. Mon idée fut couronnée de succès, car je vis la porte du grenier s'ouvrir, la fumée faisant son effet; immédiatement la fusillade s'alluma des deux côtés et un à un les Allemands sautèrent dans la rue pendant que les autres tiraient. Trois tombèrent sous notre feu et le quatrième eut la vie sauve car, après son saut, je le vis rentrer immédiatement dans l'écurie.

De toutes les fenêtres on nous criait de nous sauver, car la colonne boche était en vue. Nous ne perdîmes pas un instant. Après avoir enfourché nos montures, c'est au galop que nous traversâmes Houffalize, essuyant encore quelques coups de feu tirés des fenêtres, sûrement par des Allemands embusqués.

En effet, en arrivant sur le plateau, à peu de distance de la villette, nous aperçûmes un nuage de poussière qui n'était autre que la colonne boche. Il était grand temps.

Au brigadier Sébald et à tous mes cavaliers, je garde un souvenir inoubliable pour leur bravoure et leur entrain en cette journée mémorable pour le 2^e peloton du 1^{er} escadron du 23^e régiment de Dragons.

Je dois reconnaître que ces quatre uhlands furent d'une bravoure remarquable. Seul le manque de sangfroid a été leur perte. »

Le lieutenant de réserve d'artillerie André Benoit,

qui lors du combat de Houffalize était brigadier au 1^{er} escadron du 23^e Dragons a, à son tour, raconté les circonstances dans lesquelles son camarade fut tué :

« Il n'y eut pas seulement, écrit-il, que la pointe d'avant-garde commandée par le maréchal des logis Meriau, qui prit contact avec l'ennemi le 7 août 1914 à Houffalize, mais au moins deux pelotons — peut-être réduits — agissant séparément. Le mien, commandé par le sous-lieutenant de Mandres, fut également engagé. Voici les faits auxquels j'ai assisté et qui ont trait à mon frère d'armes, le brigadier Sébald :

Le 7 août nous avons pénétré dans Houffalize au galop. Des uhlands ayant été signalés dans un hôtel, nous avons pris les dispositions du combat à pied.

L'hôtelier interrogé nia tout d'abord la présence de l'ennemi chez lui. Ce n'est qu'après lui avoir fait ouvrir une porte à l'extrémité d'un couloir donnant sur une cour qu'il avoua avoir été obligé de recevoir les Allemands. Dans cette cour, de l'autre côté, une porte donnait accès à l'écurie, au-dessus de laquelle les uhlands s'étaient réfugiés. Cette porte fût enfoncée, mais aussitôt plusieurs coups de revolver furent tirés à l'intérieur; aussi Sébald et moi nous nous portâmes devant, la carabine à la main, pour leur barrer l'unique issue de l'écurie. Quelques bottes de paille furent enflammées. Nous restâmes seuls dans la cour, le reste du peloton, réparti par le couloir, cherchant à cerner la maison.

Nous entendîmes une vive fusillade et même deux ou trois pétards de cavalerie; mais de notre côté, il paraissait ne plus rien avoir, cependant Sébald ayant

remarqué que la porte par laquelle nous étions venus était de nouveau verrouillée, nous redoublâmes de vigilance pour ne pas être pris dans une souricière. Brusquement plusieurs coups de feu furent tirés sur nous, auxquels nous répondîmes en nous dissimulant le plus possible le long du mur. Subitement, Sébald, en pleine action, s'abattit sans dire un mot. Une balle l'avait atteint en plein front, au-dessus de l'œil droit. Après un échange de plusieurs coups de carabine, le feu des Allemands cessa. Un instant après un cavalier vint me dire que le peloton remontait à cheval. Nous ne pûmes pénétrer à l'intérieur de l'écurie, la fumée en rendait l'air irrespirable.

Au moment où le peloton rejoignit le capitaine Andrieu, commandant l'escadron, la troupe allemande, dont nous avions attaqué la reconnaissance, arrivait.

Lorsque je quittai Sébald il ne bougeait plus ; il était livide, sans connaissance, complètement inerte, je ne pus rien faire pour lui et pris seulement sa carabine. Je partis avec la certitude que Sébald venait d'être tué à mes côtés, dans cette cour, face à l'ennemi. »

Le samedi 8 août, à 3 heures, eut lieu l'enterrement des quatre soldats. Ils furent conduits au cimetière sur une charrette et déposés, sans cercueil, dans une fosse commune, le Français avec les autres, « tous étant égaux devant la mort », déclara l'officier allemand.

Le corps du brigadier Sébald fut mis au cercueil le 15 juillet 1920 et inhumé dans une concession à perpétuité que lui accorda l'Administration communale, à côté du Monument Funéraire dédié aux soldats Houffalois morts pendant la guerre.

Le père Sébald a voulu que son fils repose dans la terre sur laquelle il est tombé. Il a eu mille fois raison. C'est bien la place où il doit être, car ce n'est pas lui seulement, c'est toute la jeunesse de France qu'il représente.

En venant à notre secours, cette jeunesse française qu'il symbolise dans sa mort, nous a indiqué notre devoir et nous a donné, dès le début de la guerre, l'espoir invincible dans la victoire finale. Nous sommes entrés dans la guerre à ses côtés, ne songeant qu'à faire avec elle, et comme elle, notre devoir, chacun de nous, réalisant ces nobles paroles de Psichari, tombé quelques jours plus tard, à Rossignol : « Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes à quoi j'ai voué ma vie. »

Depuis que la paix a été signée, les monuments que nous avons édifiés n'ont pas eu pour but d'entretenir la haine. Ils ont une portée plus noble. Ils consacrent le souvenir ineffaçable que la Belgique gardera à ses enfants, lâchement assassinés, et à ses soldats qui tombèrent pour endiguer l'invasion ennemie.

Aussi devons-nous remercier profondément Houffalize d'avoir voulu honorer le brigadier Henri Sébald, tombé en défendant les « Marches de l'Ardenne ». Pas plus que lui, en pénétrant dans la villette luxembourgeoise, où ils se savaient attendus par l'ennemi, les beaux cavaliers du 23^e Dragons n'obéissaient à un aveugle enivrement. Comme toute la génération du feu de 1914, ils avaient le sentiment d'une effroyable responsabilité : que le salut de France et de la civilisation, dépendait

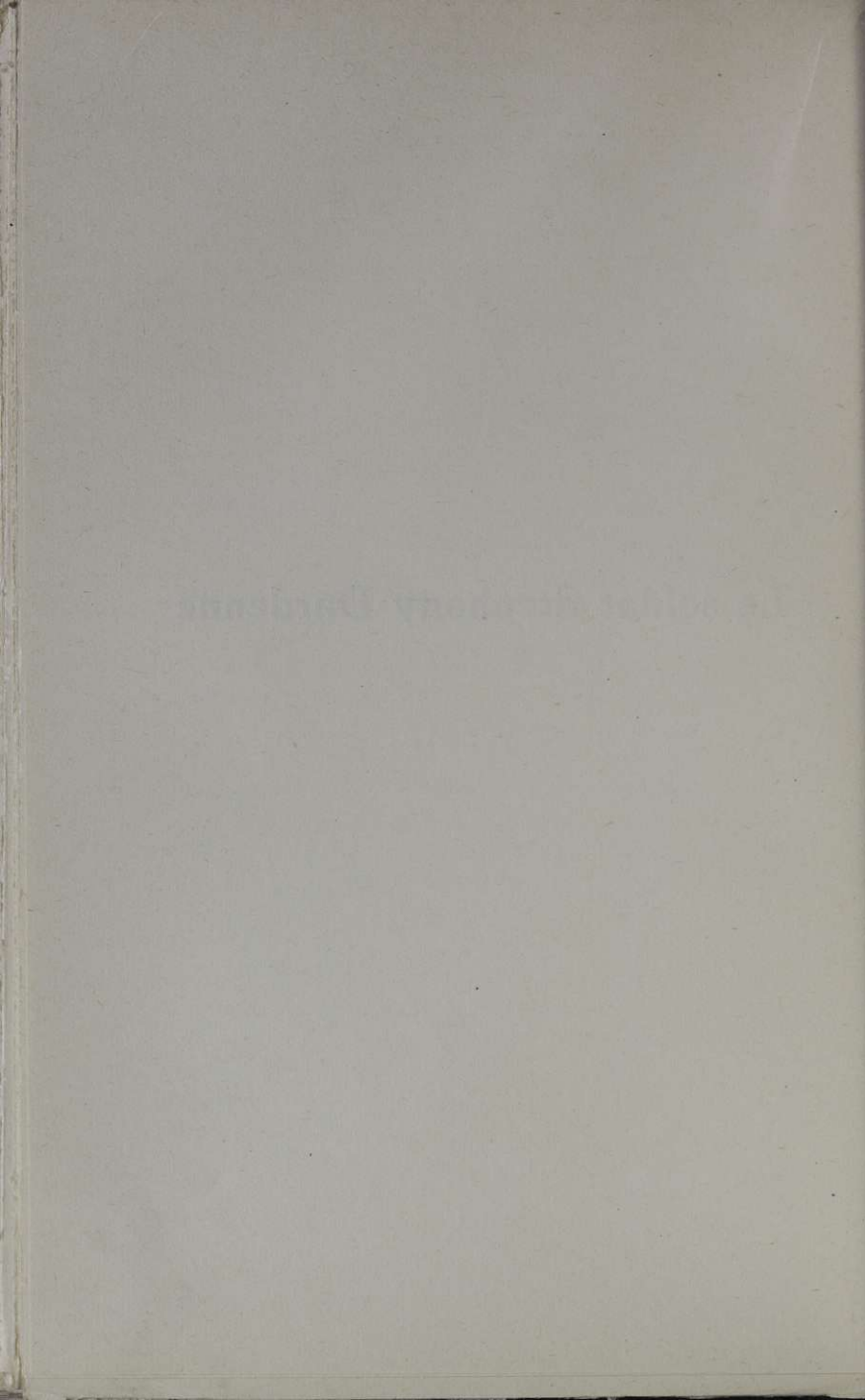
d'eux, de leur bravoure et de leur sacrifice. Ils savent aussi qu'en agissant ainsi, c'est-à-dire en luttant et peut-être en mourant, ils donneraient une direction morale à l'âme française, feraient comprendre aux jeunes hommes de leur âge le prix de l'immolation; en un mot, prêcheraient d'exemple.

Aussi est-ce à cette jeunesse toute entière que doit s'étendre notre hommage. Le peuple français et le peuple belge ont souffert et lutté ensemble dès les premiers jours de la guerre. Le sang de leurs fils qui s'est mêlé dès les premiers combats, a cimenté une amitié qui durera autant que les sentiments même d'Honneur et de Justice.

La Belgique, en la personne d'Houffalize, remplit un devoir sacré de gratitude et de sympathie fraternelle en érigeant un monument à cette première victime du 7 août 1914. Le monument Sébald sera désormais près de la frontière allemande, un lieu sacré de ralliement... Nos chasseurs ardennais y monteront une garde vigilante. Les jeunes gens des deux nations viendront y méditer, y chercher des leçons et un modèle du Devoir patriotique.

Ce monument sera un gage de plus de l'étroite fraternité de la Belgique et de la France unies, dès le 7 août 1914, dans la douleur et le sacrifice, unies dans la volonté de vaincre, unies plus tard dans le succès, puis dans la paix qui a consacré la victoire, unies toujours, demain comme hier, si l'ennemi commun devait à nouveau violer nos frontières.

Le soldat Stephany Dardenne



Les fils du Condroz qui servirent sous les drapeaux ne pouvaient avoir de plus beau modèle de leur sacrifice et de leur bravoure que le soldat Stephany Dardenne. Car, il est bien, celui-là, de cette race solide, économe, sobre jusqu'à la mortification et cachant derrière sa taciturnité, une pensée réfléchie et un bon sens souvent malicieux; de cette race de patients que rien, ni les disgrâces du ciel ni celles de la terre, ne rebute ni ne décourage; de cette race de paysans qui, depuis des siècles, sèment et moissonnent le blé qui donne le pain; de cette race de passionnés sans paroles qui, attachés à leur glèbe par un âpre amour, se révèlent soldats invincibles lorsqu'il s'agit de la défendre contre l'étranger.

Sa conduite au combat touche, en effet, au légendaire. C'est que des caractères de cette trempe ne résistent pas à l'attrait du devoir et à l'exaltation sublime qu'engendre chez eux l'esprit de sacrifice.

Le soldat Dardenne naquit à Conneux, le 20 juillet 1894. Il n'avait aucune obligation militaire lorsqu'éclata la guerre. C'est en qualité de volontaire de guerre qu'il rejoignit l'armée de l'Yser.

« Dès 1915, m'a écrit M. l'abbé Barla, curé de Prailhe où habitait Dardenne à cette époque, j'avais dit à Stephany que son devoir était de partir, pour son

honneur, celui de sa famille et celui de la commune. « Quand me demanda-t-il ? » « Le plus tôt possible, lui répondis-je. » Je m'occupais alors, seul, du passage des jeunes gens en Hollande. Ma carte d'identité portant la mention « ancienne résidence, Visé », où j'avais été vicaire de 1907 à 1912, me permettait de faciles allées et venues à la frontière proche. Mais après la pose par les Allemands de fils barbelés électriques je me servis d'un guide, M. Modeste Hellin d'Argenteau qui fut tué lors d'un passage, le 1^{er} novembre 1916. De là, mon arrestation, celle de ma sœur, et notre incarcération, elle 6 mois à Liège, moi 2 ans à Liège, Dusseldorf, Luttringhausen et Vilvorde.

Le 10 janvier 1916, je partis avec Stéphany. Mais arrivés à la frontière nous la trouvâmes fermée : « Ordre supérieur ! » Je cherchai alors un autre endroit et, par Cheratte, nous arrivâmes à Fouron où, la nuit, un passage était organisé dans les prairies d'une ferme proche de la Hollande. Le coup réussit et le lendemain Stéphany était à Eysden chez la Demoiselle Houlteaux, réfugiée là-bas avec sa vieille mère. J'avais promis à Stéphany de le rejoindre le lendemain, avec un permis en forme, mais la frontière restant fermée, je dus rentrer chez moi. J'ai su par après, par M^{lle} Houlteaux, que d'Eysden, mon protégé partit pour Maestricht où il se présenta au Consulat belge et que, de là, par Flessingue, il gagna l'Angleterre. »

De Londres, Stéphany écrit : « Chers maman, frères et sœurs, j'ai le plaisir de vous annoncer que je suis toujours en bonne santé. Je suis arrivé à Maestricht, le jeudi seulement mais le voyage s'est bien effectué. Nous

avons débarqué à Tilbury, le 20 à 4 heures du matin, ce qui fait que nous sommes restés deux nuits et un jour en mer. A présent nous sommes à Londres où nous avons été à moitié équipés; il ne nous manque plus qu'une veste et un bonnet de police. Nous partons pour la France, le 21 janvier. Là nous serons complètement équipés et nous y trouverons pour sûr des camarades. N'oubliez pas de remercier M. J. Bar... pour moi tant pour les démarches qu'il a faites que pour le beau carnet dont il m'a fait cadeau. Je pourrai en faire mon journal de route en y inscrivant tout ce que j'ai vu et ressenti. J'oubliais de vous dire que tous les frais de voyage nous ont été remboursés. Je vous embrasse à travers l'espace. »

Quelques jours plus tard, il écrit de la 24^e compagnie du centre d'instruction de Fécamps : « Chers vous cinq, je veux vous dire encore que je suis en très bonne santé et que je m'amuse bien. Nous sommes à Fécamps, petite ville française de 20.000 habitants. Nous sommes au nombre de 5000 recrues, jeunes et vieux soldats. Tous doivent faire l'exercice pendant trois ou quatre mois avant de pouvoir demander leur envoi au front. La nourriture est bonne. La ration de pain est de 750 grammes et nous recevons de la viande et du bouillon deux fois par jour. Seulement il n'y a pas de sauce avec les pommes de terre. Alors on prend un morceau de beurre qui, mêlé avec les pommes de terre chaudes, les rend délicieuses. En fait de boisson nous avons du cidre dont le litre ne coûte que dix centimes. Comme vous le voyez, je ne manque de rien et vous pouvez être rassurés sur mon sort. Je vous embrasse. »

Le 10 avril 1915, il fait parvenir à ses parents, toujours par l'intermédiaire de M^{lle} Houlteaux, ces quelques lignes qui témoignent de son affection pour les siens : « Je suis toujours en parfaite santé. Nous sommes complètement instruits et outillés et nous espérons bientôt rejoindre nos chers frères d'armes. D'ici une quinzaine de jours, je tâcherai de vous envoyer ma photographie. Il nous est défendu de l'envoyer directement chez nous et ce pour la sécurité de nos parents. Nous devons cacher le plus possible que nous sommes militaires. J'espère vous faire parvenir sans tarder d'autres nouvelles. Avec l'espoir de pouvoir bientôt manger la tarte en famille. »

Et le 24 mai, il écrit des tranchées de Dixmude à la même personne : « Notre départ pour le front a eu lieu le 18 mai à 9 heures du soir. Le voyage quoique très lent s'est effectué sans incident. A notre arrivée au front notre compagnie a été divisée en petits groupes qui ont été versés dans divers régiments. Ainsi il a bien fallu quitter les anciens camarades de Fécamps mais on est resté quand même en bonne compagnie. Maintenant il s'agit d'ouvrir l'œil car la vie en campagne n'est pas la vie à la campagne. Je voudrais vous dire davantage mais quand j'aurai fait quelques jours de tranchée, je vous écrirai à nouveau. Puissiez-vous faire parvenir ces nouvelles à ma famille et m'envoyer un mot de réponse. En attendant le plaisir de vous raconter ma campagne, recevez ainsi que votre famille mes bonnes amitiés du front de l'Yser. »

Hélas, sa campagne ne devait pas être de longue durée. Huit jours à peine. Mais combien pleinement

remplie. Pas d'engagement bien sérieux pendant cette période, mais de continuelles rencontres de patrouilles dans la nuit, des coups de main sur l'un ou l'autre poste pour faire des prisonniers et obtenir des renseignements. Epoque meurtrière cependant et l'une des plus pénibles de la guerre, car nous étions au début de nos organisations. Combien de nos braves sont tombés entre Ramscapelle et Dixmude dans la ligne des grand-gardes d'Oosthof, de Reigersvliet, d'Oud-Stuyvekenskerke et des « tanks à pétrole » ! Combien les nuits de garde et de travail, en ces lieux, ont laissé d'impressionnants souvenirs ! Combien étaient pénibles ces heures au « Boyau de la mort », où pendant des nuits entières, les soldats veillaient aux créneaux, dans l'eau et la vase jusqu'aux genoux, sous les bombardements, les fusillades et les rafales de mitrailleuses !

Le « Boyau de la mort » gênait fortement l'adversaire qui tenta, maintes fois, de s'en emparer. Il fut le théâtre de corps à corps sanglants qui lui valurent son sinistre nom, jusqu'au jour où l'organisation de cet ouvrage nous permit d'en rester maîtres, définitivement.

C'est au cours d'un de ces engagements que le soldat Dardenne, Stéphane, Edouard, Joseph devait poser cet acte de bravoure et de dévouement unique dans l'histoire de notre armée de 1914 : Couvrir de son corps son chef de peloton menacé d'une mort certaine.

Dans les pages exposant sommairement les actions d'éclat extraordinaires par lesquelles se sont illustrés certains militaires du 9^e régiment de ligne, nous avons trouvé ces lignes : « Le soldat de la 2^e compagnie Dardenne Stéphane fut blessé mortellement, le 27 mai 1915, au

boyau de la mort (borne 16 de l'Yser). A un moment donné, durant le combat de nuit du 26 au 27 mai, il vit un Allemand mettre en joue à bout portant l'adjudant Vander Gucht, commandant le groupe de contre-attaque. Il se jeta devant son chef de peloton, après avoir tiré celui-ci par terre, et le couvrit de son corps contre l'assaillant ennemi que l'adjudant n'avait pas vu. Dardenne eut la poitrine et l'épine dorsale traversées par une balle de fusil. Au même instant, il fut atteint par les éclats d'une grenade à main lancée par un deuxième assaillant. »

M. l'abbé Geury, curé à La Gleize-sur-Amblève, ancien aumônier du 1^{er} bataillon du 9^e de ligne, qui assista le soldat Dardenne dans ses derniers moments m'a fait le récit des circonstances dans lesquelles ce héros fut frappé à mort :

« Le 27 mai 1915, je venais à peine de quitter la première ligne que, vers 5 heures du matin, l'attaque du boyau commençait. Je n'ai pas à vous décrire la musique infernale de ce concert. Je revins vers l'endroit du combat. J'arrive non sans peine au poste du commandant. De là, j'emporte quelques vivres pour les officiers qui sont, pour le moment, engagés dans l'action. Après X temps, l'attaque est brisée. Mais, le bombardement par bombes continue, et, continuera longtemps encore. Ma première rencontre, dans le boyau, fut celle du lieutenant Vander Gucht, tout en larmes. « Mes hommes tombent comme des mouches, me dit-il, dans un sanglot. » Quelques mètres plus loin je trouve, étendu sur le ventre, Dardenne atteint dans le dos par une grenade destinée au lieutenant Vander Gucht. Touché à

la colonne vertébrale, ses membres sont paralysés. Dardenne demande, et je lui administre les sacrements. Un bon sourire éclaire son visage. Il ne regrette pas son geste. Mais il voudrait quitter cet enfer ! Il y restera pourtant encore des heures ! Vous connaissez, en effet, mon commandant, le dédale qu'était, en ce temps-là, le boyau de la mort. Haché de chicanes, très étroit, avec un parapet de un mètre et demi de hauteur. Et puis, les balles sifflaient continuellement. Comment évacuer, sans trop exposer les brancardiers et le blessé que la moindre secousse faisait gémir ?

Nous imaginons plusieurs systèmes de transport au moyen de fusils et de cordes. Mais il nous faut dix minutes pour parcourir dix mètres. Je fais chercher un brancard qui nous arrive après une, ou deux, ou... heures. Tous les brancards étant employés au transport d'autres blessés. Je propose, entre temps, à notre cher blessé, de s'étendre sur mon dos. J'arriverai, peut-être ainsi, à le transporter dans un endroit moins dangereux pour attendre le brancard. Il refuse pas délicatesse. Couché près de lui, je m'efforçai de soutenir son moral. Le brancard finit par arriver. On y installe le blessé avec d'infinies précautions. Et, comme il n'y avait qu'un moyen d'en sortir, on souleva le brancard à bout de bras, au-dessus du parapet. A l'instant même les Allemands cessèrent le feu. Une heure plus tard Dardenne était au poste de secours.

Au Boyau de la mort la lutte continuait. D'un petit poste, pris par les Allemands on mitraillait le boyau. Les soldats, à plat ventre, remplissaient des sacs de terre et les poussaient devant eux pour protéger les occupants

du boyau. A certain moment nous entendîmes le bruit de la chute d'un corps. Nous nous précipitâmes. C'était le futur beau-frère de Vander Gucht qui venait d'être tué d'une balle à la tête. »

Il importe, dès lors, de réunir du même coup les actes de bravoure surhumaine et de générosité héroïque de ces deux braves. Voici en quels termes le 9^e régiment de ligne a résumé les faits d'armes de ce deuxième héros de la même journée :

« Ancien soldat de la compagnie universitaire du 9, estimé et aimé de ses camarades, Auguste Stappers était un des plus dignes soldats du régiment, tant par sa bravoure au feu, que par sa tenue impeccable au cantonnement. Son exemple lui donna une influence heureuse sur tous ceux qui s'approchaient de lui. Déjà à Liège il se signala à l'attention de ses chefs. Durant la retraite, resté en patrouille d'arrière-garde, lui et ses compagnons, furent un moment isolés des troupes qui se repliaient. Leur mission accomplie, ils se trouvaient à une grande distance de leur unité. profitant de la rencontre d'un camion automobile pour rejoindre celle-ci, ils se réjouissaient déjà de la courte durée du trajet, quand, à une assez grande distance, ils virent un groupe de uhlands leur barrer le passage. A eux trois ils se partagent sans hésiter la besogne : Stappers, tireur d'élite, se place à côté du chauffeur, les deux autres à l'arrière du camion. Ils tireront quand ils auront dépassé les uhlands. A une allure modérée l'auto s'approche jusqu'à deux cents mètres. Stappers abat l'homme de tête du groupe à cheval. Le chauffeur accélère l'allure. Il tire une deuxième balle, un second tombe. L'auto passe en trombe,

tandis que ses deux compagnons ouvrent le feu sur les fuyards.

A Aerschot, il eut un corps à corps à la baïonnette avec un patrouilleur allemand qui mordit la poussière. A la borne 16 de l'Yser, au Boyau de la mort, le 27 mai 1915, après une nuit de combat, à un moment d'accalmie, il s'offrit pour aller chercher le ravitaillement de l'adjudant Vander Gucht dont il était devenu le frère d'armes. Pendant qu'il accomplissait sa corvée, toute de dévouement, un officier demanda un homme de bonne volonté pour voir si, à la suite du combat de nuit, les Allemands ne passaient pas le fleuve pour se porter à l'assaut. Sans hésitation Stappers se présenta. Son arme étant restée près du gradé, en haut de la sape, il prit le fusil d'un tué et se hissa sur le parapet. Il vit le fleuve et, au-delà, des lignes ennemies : rien ne bougeait dans la lumière naissante du jour. L'air était frais et moins saturé de poudre que dans les boyaux. Quelle griserie, après tant d'heures passées dans la tranchée tragique dans le crépitement des balles, que ce matin rose se levant sur un horizon apaisé. En bas, le fleuve couleur de plomb et, à la hauteur des yeux, la ligne sombre des tranchées ennemies encerclant comme un cadre noir la ville en ruines de Dixmude. Il se retourna lentement. « Il n'y a plus rien », furent ces dernières paroles. Une balle explosive venait de le frapper à la tête. »

Comment ne pas ouvrir ici une parenthèse pour dire quelques mots aussi, bien que je lui aie promis de ne point parler de ses actes de bravoure, du courageux aumônier Geury qui, tant de fois s'est penché sur de

pauvres corps meurtris et dont les mains fraternelles, après avoir absous, ont, plus d'une fois aussi, enveloppé dans des toiles de tente ou des capotes boueuses des morts particulièrement chers à son cœur de prêtre et de soldat.

Du 31 juillet au 30 octobre 1914, Maurice Geury fut attaché comme brancardier à une colonne d'ambulance qui l'envoya à maintes reprises relever les blessés sur le champ de bataille. Du 31 octobre 1914 au 23 janvier 1915, il servit, toujours en qualité de brancardier au 1^{er} régiment de chasseurs à pied. A cette dernière date, il fut nommé aumônier au 1^{er} bataillon du 9^e régiment de ligne. Dans les annales du glorieux régiment, les gestes de fraternité de l'ancien vicaire de Robermont sont relatés comme suit :

« A Haecht, le samedi 12 septembre 1914. Alors que les tranchées avaient été évacuées par une partie de nos troupes, le Révérend abbé Geury s'est porté jusqu'à la gare pour relever les derniers blessés. A cet endroit, il n'y avait plus un seul soldat valide. Aucune des nombreuses difficultés du moment, ni le temps horrible, ni la fusillade nourrie et continue dans la nuit ne purent le forcer à rentrer dans nos lignes avant que son ministère ne fut complètement terminé.

» *A Pervyse, le 3 mars 1915.* Alors que, à 7 heures du soir, le bombardement battait son plein, arrosant les carrefours du village de Pervyse, la grand'rue et les tranchées, le brancardier Geury, ayant appris que l'observateur installé à la gare était blessé, se porta immédiatement à son secours par les endroits toujours forte-

ment bombardés, non sans avoir failli plus d'une fois de se faire tuer. Il ne quitta le blessé qu'après avoir la certitude qu'il se trouvait en sûreté. Craignant de nouvelles victimes dans le village où le bombardement continuait ses ravages, l'abbé Geury, bravant les rafales d'obus rejoignit le poste de secours afin d'y continuer les fonctions de son ministère.

» *A Vicogne, lors de l'attaque du 22 avril 1915.* Le matin du 22 avril, l'aumônier Geury assistait du chemin de fer au bombardement subit par la grand'garde de Vicogne. Craignant pour la sécurité des hommes de ce poste, il vint demander au major de pouvoir se rendre immédiatement à la grand'garde. Cette autorisation ne lui fut accordée qu'une demi heure plus tard. Il se rendit en plein jour aux avant-postes alors que ceux-ci étaient de plus en plus violemment bombardés de trois côtés à la fois. Il dut se coucher par deux fois sur la passerelle pour éviter les éclats des projectiles de gros calibre qui tombaient à proximité. Il atteignit, après de terribles difficultés, une tranchée de la grand'garde où il essuya le furieux bombardement qui précéda l'attaque ennemie. Au premier signal de l'assaut ennemi, il sortit de la tranchée, malgré les obus qui continuaient à s'abattre rageusement, donnant ainsi l'exemple aux vaillants défenseurs de la grand'garde. Puis il parcourut les rangs de ceux qui devaient soutenir l'attaque, encourageant par des paroles enflammées les plus hardis et prodiguant son ministère à ceux qui le réclamaient.

Un groupe de combat hésitant à se porter en avant, l'abbé Geury sut les y décider à force d'encouragement.

Le lieutenant Gustin (1) ayant été mortellement blessé ce fut encore l'aumônier Geury qui, toujours sous le bombardement, assisté d'un brancardier, pansa les blessures et administra cet officier. Il veilla à son évacuation rapide, puis il reprit sa place au milieu des combattants les encourageant sans arrêt par ses paroles enthousiastes. Enfin il ne consentit à se retirer dans un abri, pour y prendre quelque repos, qu'après que l'action fut complètement terminée et qu'il se fut assuré personnellement de l'évacuation de tous les blessés.

» *A Oostkerke, le 27 mai 1915.* Averti qu'une attaque s'était produite au boyau de l'Yser de la borne 16, l'aumônier Geury s'y rendit aussitôt. Surpris en cours de route par le bombardement, il parvint néanmoins jusqu'à l'extrémité de la tranchée où il put exercer son ministère auprès des blessés. A force de persévérance et de volonté, car on mit au moins trois heures à ce pénible travail, il parvint à faire dégager et à évacuer le soldat Dardenne mortellement blessé à l'épine dorsale. Dans le courant de la journée, il revint par sept fois dans le boyau encourageant les occupants par son sang-froid et ses bonnes paroles, tout en administrant les derniers sacrements aux mourants. A force de tenacité, il sut dégager complètement le « Boyau de la mort » des blessés qui s'y trouvaient et ne se retira qu'après que le dernier eut été transporté à l'arrière ».

Après avoir esquissé la belle conduite à la guerre de l'aumônier Geury qui secourut et réconforta dans leurs

(1) Gustin Célestin, né le 27 août 1888 à Bruges. Cet officier succomba à ses blessures à l'ambulance « L'Océan », à La Panne.

derniers moments tant de valeureux et généreux soldats, revenons à notre héros.

C'est seulement en juin 1916 que la famille Dardenne-Botton apprit la mort de son enfant. Toute la population de Prailhe assista aux obsèques chantées pour le cher disparu. Bien qu'on fut en pleine occupation allemande, M. l'abbé Barla profita de cette cérémonie pour prononcer une oraison funèbre aussi émouvante que patriotique. Nous la reproduisons intégralement car notre jeunesse doit la connaître :

« La Belgique, opprimée et torturée, saigne par toutes les plaies béantes de son corps meurtri, son âme palpite devant les affres de ses martyrs, son cœur se serre à la vue des maux qui accablent ses enfants. Chaque jour qui lui apporte l'annonce de nouvelles exactions et éclaire de nouvelles tombes, chaque heure qui sonne, pour elle sonne un glas — Et cependant, elle vit, — la Patrie — calme et résignée; comme la mère des Macchabées, elle soutient ses enfants : aux uns elle prêche la résignation et la confiance, elle encourage les autres à la lutte : et, pour ceux qui ne sont plus — dans nos temples, seul asile ouvert à sa liberté vinculée — elle vient de ses mains maternelles draper les catafalques de ses trois couleurs aimées et joncher de fleurs la tombe de ses immortels !

N'est-ce pas elle — dites-moi — qui aujourd'hui vous a entraînés à sa suite dans ce vallon perdu du Condroz vous tous qui êtes venus rendre hommage à un jeune Belge tombé là-bas sous une balle traîtresse ?

N'est-ce pas elle, ô chanteurs — que je félicite et remercie d'être venus nombreux — qui anime vos voix,

qui fait passer dans les stances liturgiques ce souffle patriotique qui, tout à l'heure, se chargeant de tous nos vœux et de toutes nos espérances, exultera le généreux dévouement de ceux qui sont tombés — sinon pour élargir du moins pour grandir et illustrer la Patrie !

O Patrie, nous t'aimons ou plutôt nous apprenons à t'aimer ! Hier, tu n'étais pour nous que les plaines de nos Flandres et les montagnes de notre Wallonie, l'histoire des aïeux apprise distraitement sur les bancs de l'école, l'ensemble de nos lois et de nos institutions, la dynastie qui nous gouverne, les grands hommes qui ont enluminé le pays de ses annales, le même nom... « Belge » que Flamands et Wallons à l'envi nous revendiquions : aujourd'hui, tu es plus que tout cela : le sang de nos frères t'a rendue plus « nôtre », un pacte nouveau lie désormais chaque famille au trône de nos Rois depuis que tes trois couleurs ont rallié tous les partis, fait taire toutes les dissensions et unis tous les courages. Dans la paix, tu n'étais pour nous — tes fils trop indifférents — qu'une nourricière généreuse et féconde ; depuis la guerre, tu es redevenue pour nous tous « notre mère bien aimée ». O Patrie, nous t'aimons et t'aimerons toujours !

Mes frères, durant cette guerre, « des dévouements admirables, des traits de courage inouïs se sont manifestés ; des faits d'armes nombreux ont surgi en apothéoses immortelles sur la toile du Temps ».

Confondant dans une même pensée tous les défenseurs de la Patrie : héros décorés sur les champs de bataille et portés à l'ordre du jour ; humbles pionniers tombés dans l'ombre ou morts des blessures reçues, l'His-

toire ouvrira à tous indistinctement le Panthéon immortel de ses annales !

En attendant cette heure de glorieuse résurrection, de douloureuse joie... « Ceux, qui pieusement sont morts pour la Patrie, ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie... » C'est pour célébrer un de ces morts glorieux que nous sommes ici réunis !... Dans les divers épisodes de cette guerre titanesque certes tous nos soldats ne se seront pas spécialement distingués, mais il n'est aucun des morts qui n'aura fait son devoir.

Quitter brusquement tout ce qui est cher et attache à la vie, affronter courageusement les fatigues et les dangers des combats, mourir sur un champ de bataille à l'âge où tout sourit et excite nos espérances, n'est-ce pas assez pour mériter l'admiration et la reconnaissance de tous ?

C'est dans ce « devoir accompli simplement » que nous plaçons tout l'héroïsme de Stéphany Dardenne.

Il naquit à Conneux, le 20 juillet 1894, au sein d'une famille des plus chrétiennes : « Les Dardenne, les Denis et les Botton — m'écrivait du cloître l'ancien curé de Florzée — étaient la fleur de ma paroisse ; catholiques et religieux jusqu'à la moëlle, amis et soutiens du curé, vraie Providence des pauvres. Que de beaux et inoubliables exemples j'ai vu de près chez eux !

Les Dardenne — ajoutait-il — ont eu leur part de deuils, mais le bon Dieu ne fait que moissonner des élus à leur foyer. Quand on les a connus comme curé, qu'on change de curé ou qu'on entre au cloître — on n'oublie jamais de tels paroissiens et, sa vie durant le prêtre bénit le Seigneur de les avoir confiés à ses soins.

Héritier des vertus familiales et des mœurs ancestrales, Stéphany vint à Pailhe, et, dans cette petite oasis chrétienne qu'est notre paroisse, il n'eut qu'à laisser se développer les qualités et les tendances de son cœur naturellement bon et généreux.

Sa vie ici fut celle des jeunes gens foncièrement chrétiens : assistance régulière aux offices même de dévotion — communions fréquentes — réserve et distinction dans la conduite et les paroles — dévouement aux œuvres locales : c'est ainsi que plusieurs fois je fis appel à son concours pour les séances de projections ou autres, et jamais je ne me butai à un refus ni à une hésitation.

Stéphany ne fit point d'études spéciales, mais il suivit avec succès les cours de notre école primaire sous la direction éclairée de M. l'instituteur Servais. Ce terrien robuste aimait la terre et ses travaux, aussi, tout jeune, s'y adonna-t-il avec cœur, et j'ajoute avec intelligence. Naguère encore j'entendais un de ses amis vanter en lui cette soif de judicieuse investigation qui le faisait s'intéresser dans les autres fermes du pays aux méthodes nouvelles de culture et d'élevage.

Ses lettres du front pendant la période de préparation à Fécamp sont celles d'un laboureur plutôt que d'un légionnaire : la mer — qui fait rêver tous ceux qui la contemplant pour la première fois — est là, à deux brasses du camp... et il n'en parle même pas; la terre seule, avec ses sillons, ses moissons a toutes ses faveurs.

« Ici, écrit-il, tout se fait comme chez nous, sauf la façon de labourer qui est épatante ! »

De lui on peut dire qu'il aima son métier ! Il n'était pas de ces « dédaigneux de la terre », pour qui René

Bazin a écrit sa « terre qui meurt » et qui ne sont fermiers que de nom. Stéphany savait mettre la main à la pâte, creuser son sillon du soc de sa charrue, porter avec honneur les habits boueux et ne pas se décharger sur d'autres des besognes plus ardues ou moins attrayantes. De lui aussi on peut dire qu'il aima son clocher; il n'était pas de ces dédaigneux des autres, imbus de l'esprit de caste, qui ne frayent dans leur village qu'avec ceux de leur profession ou de leur rang social.

A Pailhe — j'ose le dire sans crainte d'être démenti — on aimait ce grand gas souriant et aimable, qui savait se mêler à tous ses amis d'enfance — le dimanche, faire la partie avec eux — en semaine, vivre et travailler en leur compagnie, sans jamais brusquer personne.

Si, dans notre indiscrete affection, nous osions pousser la porte de la ferme et jeter un regard dans son intérieur patriarcal, nous y trouverions le même fils aimant, rieur, toujours content, aussi doux et affable avec sa mère et ses sœurs que docile aux conseils ou aux observations de ses frères aînés. N'était-il pas d'ailleurs le benjamin; celui-là, qui, dans les familles n'a rien à dire et a tout à dire, celui que la maman chérit un « peu beaucoup plus » sans exciter la jalousie des autres, celui-là enfin à qui on pardonne tout et qu'on voudrait ne voir jamais grandir pour pouvoir l'appeler toujours le petit.

Mais nous voici à l'œuvre de 1914...

Une mère pleure et prie en songeant à son fils, cette année va lui ravir ce dernier-né et l'envoyer sous les drapeaux. Lui entrevit ce mois d'octobre qui tarde à

venir, avec une joyeuse insouciance; elle appréhende sa trop rapide venue, car c'est pour son cœur maternel les douleurs de la séparation, les dangers de la grande ville, les angoisses de l'absence, en un mot, ces sentiments tout pétri d'amour de crainte, de douleur qui fait de nos mamans des martyrs... à certains jours! — Et songez qu'à ce moment, le tocsin d'alarme n'avait pas fait entendre encore son appel sinistre. Seules, les épouses et les mères pourraient nous dire ce qui se passa dans leur âme en ce 1^{er} août 1914, quand l'ordre de mobilisation appela aux frontières tous nos troupiers. Ils partirent cependant — vous vous en souvenez — avec cette généreuse insouciance, qui devait engendrer le plus beau et le plus pur des héroïsmes !

Le bruit de la canonnade, le passage des troupes ennemies, la chute de nos places fortes, les dévastations, les ruines, rien n'ébranla la résolution de Stéphaney : « Je partirai — m'avait-il dit — au jour fixé ! » Où, quand et comment Stéphaney passa la frontière, peu nous importe, le fait est qu'il ne s'arrêta pas devant elle et qu'il ne chercha pas dans une captivité de commande un honteux dérivatif à son devoir. Il s'était d'ailleurs préparé à cet acte de vrai chrétien; le matin de ce jour, il fut à la table sainte, puis, sans une larme, en brave, il partit. Et cependant son cœur dut saigner; ô cher Stéphaney, en quittant ce vallon, cette chère église, cette ferme aimée, ces champs féconds... Ton âme dut se fendre dans ce dernier embrassement de ta chère Maman, de tes frères et sœurs, dans l'abandon de tout ce que tu aimais...!

Ton départ — m'a-t-on dit — se fit sans éclat et

sans bruit, personne ne te vit passer... seuls, les arbres de nos bois, sur ton passage, semblèrent s'incliner sous le souffle du vent du matin pour te dire adieu... oui, adieu !

Qu'ils furent longs, pour sa famille, mes frères, ces jours, ces mois, épinglés au calendrier d'angoisses quotidiennes, jalonnés de rares nouvelles, marqués de traits de feu et de sang par les incendies, les bombardements, les batailles que la guerre — en trophées sinistres — accrochait à ce moment aux rives de l'Yser pour immortaliser nos Thermopiles belges ! Mes frères, je ne connais rien de cette traversée de la mer du Nord — qui dut s'effectuer en deux nuits et un jour ; de l'arrivée de Londres où l'accueil si bienveillant de nos amis d'outre-mer dut reconforter nos petits Belges. Je ne sais rien non plus de la traversée de la Manche, de l'arrivée à Fécamp... Ce que je sais c'est qu'il y fut dès janvier 1915.

« Nous voilà arrivés — écrivait-il à cette date — dans cette ville de 20.000 habitants, qui héberge actuellement 5000 étrangers comme moi, soldats et volontaires, jeunes et vieux... »

Incorporé au 9^e Régiment de Ligne, il vécut là-bas la vie militaire ; les exercices nombreux, les marches forcées le préparèrent aux fatigues de la guerre ; le bon vent de la mer et le bon vin de France lui donnèrent un regain de santé et de force.

Ses aptitudes pour les exercices violents en firent en peu de temps un excellent soldat ; aussi fut-il des premiers désignés pour le front. Parti en janvier 1915, il arriva sur la ligne de feu à peine 4 mois plus tard.

Après la tourmente, quand ceux qui auront vécu cette vie de tranchées pourront en toute liberté en dévoiler les dangers, les surprises, l'assommante monotonie, nous comprendrons peut-être un peu ce que ces taupinières humaines ont exigé d'énergie, de courage, d'héroïsme de la part de nos soldats...

Braves enfants, dont la haute et robuste stature défiait la mort, les voilà ensevelis, couchés dans la tombe, avant leur mort même!...

Comment fut blessé Stéphane ? Nul n'a pu le dire encore. Ce que l'on sait par la lettre officielle du Ministre de la guerre c'est qu'il fut grièvement blessé à Dixmude, le 27 mai. Bénies soyez, ô mains compatissantes et dévouées, qui avez recueilli cet enfant sur la terre sanglante, qui l'avez soustrait ainsi aux insultes possibles, aux angoisses d'une agonie lente et esseulée.

Béni soyez, ô médecin — Maurice Watrin, mon ami — qui l'avez soigné à l'hôpital d'Adinkerke; et vous, ô prêtre ami, qui avez oint ses membres meurtris des dernières onctions de l'Eglise!

Mes frères, après la bataille d'Austerlitz, Napoléon adressa à son armée une proclamation qui se terminait ainsi : « Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France; là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. » Mon peuple vous reverra avec joie et il vous suffira de dire : « J'étais à Austerlitz » pour qu'on vous réponde : « Voilà un brave ». — A notre tour, de Stéphane — comme de tant d'autres — nous pouvons dire : « Voilà un brave, car il fut à Dixmude ! » Avez-vous souve-

nance, mes frères, de ces combats acharnés, qui marquèrent les étapes de la retraite sur l'Yser, où nos petits soldats — mêlant leur sang au sable des dunes — dressèrent cette digue infranchissable contre le torrent dévastateur ? Nombreuses furent les victimes, incalculables les ruines, mais grâce à eux, grâce à elles, notre drapeau déchiré, mais glorieux, flotte encore librement sur ce lambeau intact de la Patrie, défiant la rafale des obus ennemis et gonflant chaque jour ses plis de toutes les espérances nationales !

A l'hôpital d'Adinkerke, Stéphany mourut le 3 juin — jour de la Fête Dieu ! Un chrétien peut-il mourir en un plus beau jour ! Tandis que le Ciel et la terre chantaient les louanges de Jésus, ici-bas obscur prisonnier de nos tabernacles — soutien et espérance des humains ; là-haut, rayonnante beauté, récompense et ravissement des Séraphins ; l'âme de Stéphany quitta cette vallée de larmes et entra dans la céleste patrie, portée sur les ailes d'un double sacrifice : celui du fils, donnant héroïquement sa vie pour son pays ; celui de la mère, ajoutant à la perte de son enfant la perte de la vue, survenue le même jour.

Coïncidence pénible et mystérieuse à la fois que nous ne tâcherons pas d'expliquer, puisque cette mère admirable, dans sa foi simple et profonde, a estimé elle-même sa cécité non comme une épreuve, mais comme un bienfait du Seigneur !

Mes frères, sur une des places de Berchem-lez-Anvers se dresse un monument. A côté d'un lion blessé un homme est assis, vêtu de la blouse bleue des patriotes de 1830. C'est le vaillant Frédéric de Mérode. Ce monu-

ment commémore l'héroïsme de ceux qui moururent pour la liberté, à la naissance de la Patrie! Sur la digue de Blankenberghe — face à la mer — se dresse un autre monument : deux soldats portant l'uniforme de nos coloniaux, serrent dans leurs bras vigoureux le drapeau du Congo ! C'est le sergent de Bruyne et le lieutenant Lippens.

Ce monument commémore l'héroïsme de ceux qui moururent pour l'élargissement de la Patrie... sur le sol africain !

Là-bas — sur la terre de Flandres — au cimetière d'Adinkerke, à deux pas de la frontière française, une modeste croix de bois se dresse à côté de bien d'autres... nos cœurs y lisent un nom, une date : Stéphany Dardenne, 3 juin 1915!

En attendant que la Patrie reconnaissante élève un monument digne de tous les héros morts pour sa défense en ces années terribles, agenouillons-nous devant cet humble mausolée...! C'est celui d'un compatriote aimé dont le souvenir vivra à jamais dans nos cœurs ! »

Ce beau discours contient quelques réticences. M. l'abbé Barla connaissait, en effet, toutes les circonstances du passage de la frontière puisque lui-même y avait conduit le jeune volontaire. Mais il ne fallait pas que la famille Dardenne et la commune de Prailhe connussent les représailles de l'occupant. Au lendemain de l'armistice, le 21 juillet 1919, une plaque commémorative portant le nom du héros de Dixmude était apposée à l'église de son village natal. Ce fut encore M. l'abbé Barla qui définit la signification de cette cérémonie voulue par la paroisse toute entière :

« En juin 1916, réunis dans cette même église, nous avons pleuré le fils aimé enlevé à sa famille, le robuste gas fauché par la mort cruelle. Nous avons vanté l'humble soldat tombé pour sa Patrie et enterré là-bas dans un coin de la terre natale restée libre. Nous avons fait cela, alors, en étouffant nos sanglots, en mesurant nos paroles; les circonstances nous y forçaient; mais aujourd'hui que la liberté nous est rendue, que l'infâme oppresseur a disparu, nous allons en toute franchise et en toute affection vanter ce même soldat devenu « Héros ».

Vaillant, Stéphane le fut dès les débuts par la décision prise de partir pour l'armée, alors que tant d'autres partout se cramponnaient lâchement aux plus vulgaires prétextes pour éluder un devoir sacré, qui depuis s'est mué pour eux en un cruel remords. Qu'ils doivent être honteux et à jamais flétris les lâches qui ont failli à ce devoir, les indécis et les hésitants qui l'ont discuté, les peureux qui l'ont mal compris!

Ce fut à Fouron-le-Comte que Stéphane franchit la frontière, après avoir pendant 2 jours cherché l'endroit propice de son dessein.

A Fécamp, où il fit son instruction, nous le voyons tout occupé à poursuivre sa préparation militaire qui l'amena au front dans les débuts de mai.

C'était l'heure tragique des assauts furieux du géant teuton arrêté dans sa marche victorieuse sur les bords de l'Yser. Et c'est au cours de l'un d'eux, en sauvant d'une mort certaine son officier que notre concitoyen devait tomber au Champ d'honneur...

Mes frères, vers ce seul soldat de Pailhe tombé pour nous tous vont, en ce moment, tous nos sentiments de

reconnaissance, comme à la rançon sanglante de notre liberté reconquise ; vers ce héros — qu'une mort si désintéressée met au premier rang des plus nobles victimes de la grande guerre — vont les élans spontanés de notre admiration la plus vive.

Si Stéphany eût vécu, il eût porté sur sa poitrine la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold, la médaille militaire, la croix de guerre, la médaille de la victoire ; que ces distinctions de la Patrie reconnaissante l'honoreraient même dans la mort et fassent briller son nom parmi les plus beaux noms !

A cette officielle consécration de l'héroïsme, Pailhe veut joindre la perpétuité de son souvenir. Cette plaque commémorative — due à la générosité de tous les habitants de la Commune — proclamera à jamais sa spéciale gratitude.

« Oui, reste dans toutes les mémoires — et mieux — dans tous les cœurs, ô nom béni ! Sois pour sa famille un honneur, pour le village une égide, pour les jeunes générations une semence d'un produit infini. Le temps nous vieillira, nous, la mort nous couchera dans la tombe, nos noms se voileront d'oubli comme s'effriteront nos pierres sépulcrales, ... et toi... tu vivras, parce que tu possèdes une gloire... que je t'envie !

A la nouvelle de ta mort, nous avons pleuré l'ami disparu, le robuste terrien souriant à la vie ; mais aujourd'hui, la gloire que tu t'es acquise et qui nous a rendu la vie avec la liberté, nous défend de pleurer encore.

On pleure les morts ordinaires, parce que leur perte est irrémédiable et sans fruit ; pleurer comme eux un valeureux soldat, ne serait-ce pas douter de l'efficacité

même de son dévouement et insulter la gloire qu'il a laissée au front ?

Chantons donc et sa Victoire et celle de la Patrie et que les stances du *Te Deum*, remplaçant celles du *Libéra*, prouvent — en ce jour même de la Fête Nationale, devant ce catafalque drapé de nos trois couleurs et des couleurs alliées — que la mort des preux est une semence de vie et que leur sang généreux est un levain de force et de résurrection !

Enfants, vous à qui je voudrais laisser de cette cérémonie une impression profonde et durable, voyez ce catafalque : il simule la mausolée d'un brave compatriote, à qui vous devez les heureux jours de votre longue vie.

Sans le comprendre, retenez-le; plus tard vous en conviendrez.

Aujourd'hui, priez bien pour lui; puis au moment de l'offrande, passez les premiers et de vos mains innocentes couvrez de fleurs ce mausolée; chacune de vos fleurs sera pour Stéphanie une perle de plus à sa couronne immortelle... et, pour vous, enfants, — songez-y — comme une promesse tacite de l'imiter dans l'accomplissement du devoir !

Ainsi soit-il ! »

Mais c'est surtout le 12 janvier 1922, lors de la translation de sa dépouille mortelle que le village de Prailhe rendit à son enfant l'hommage de gratitude qu'il méritait.

Nous ne pouvons mieux en donner une idée exacte qu'en publiant le compte-rendu paru à l'époque dans le *Journal de Huy*, d'autant plus que celui-ci contient

une impérieuse leçon de patriotisme pour toutes les autres communes du pays.

« Belles et réconfortantes sont, sur tous les points de la terre patriale ces manifestations d'admiration et d'affectueuse reconnaissance qu'organisent les populations pour honorer la mémoire de nos grands morts : c'est comme un culte nouveau que la Patrie instaure.

Le petit village de Pailhe a voulu, lui aussi, faire tout son devoir et rendre à son seul soldat mort, les honneurs qu'il mérite. La section des combattants, sous les auspices de l'administration communale, s'est occupée de l'organisation de cette manifestation et la population toute entière, a répondu à son appel d'une façon magnifique : félicitons-la et remercions-la sans restriction aucune.

Les restes glorieux de Stephany Dardenne étaient arrivés à Modave jeudi soir. Le cercueil, par les soins aimables du dévoué chef de gare, M. Godbille, avait été déposé dans une des salles, aménagée d'avance. Le lendemain, à 10 heures, le clergé vint faire la levée du corps; puis, un long cortège reconduisit à Pailhe, ce brave gas, qui l'avait quitté, il y a 7 ans, en ce même mois de janvier. Les parents, M. le comte de Liedekerke, bourgmestre, les membres de l'administration et du Conseil de Fabrique, les combattants, les enfants des écoles et une foule nombreuse suivaient le corbillard. Ils sont tristes, en tous temps, ces cortèges funèbres, mais surtout en ces jours d'hiver, sous la neige qui tombait abondante; et cependant, les habitants de Pailhe s'empressèrent, comme si le bonheur d'avoir retrouvé leur cher concitoyen avait diminué leur peine et supprimé

leur deuil, tant est profond et sincère l'amour du terroir, qu'on retrouve vivace en des circonstances comme celles-ci.

Aux abords de Pailhe, plus nombreux encore furent les assistants, plus imposant le cortège. Sur le parcours, tout était au repos, les fenêtres et les portes closes; seuls, les drapeaux en berne piquaient de leurs trois couleurs l'immensité blanche de la vallée : c'était impressionnant. D'aucuns regrettaient la saison et eussent préféré les beaux jours pour pareille circonstance. Certes, l'été nous eût donné la verdure, les fleurs et le riant soleil, mais la monotone blancheur de l'hiver neigeux provoquait plus d'émotion, plus de recueillement...

La maison communale avait été choisie pour garder les restes du héros : ces morts, tombés pour le salut de tous, ne sont-ils pas les morts de tous ? La salle du conseil avait reçu une décoration superbe. Toute tendue de drap noir frangé d'argent, elle disait le deuil de la commune entière; les multiples gerbes et couronnes en traduisaient les sentiments; les palmiers et les plantes vertes, distribués à profusion, faisaient songer aux lauriers si noblement conquis; les drapeaux entremêlant leurs couleurs vives aux teintes sombres des tentures, marquaient avec à propos la fierté patriotique, qui dominait les regrets. Tous les habitants — sans aucune exception — avaient contribué à l'achat des fleurs, ces emblèmes de la gratitude, tant par amitié pour leur héroïque concitoyen, que par déférence pour sa famille si estimée à Pailhe.

La pieuse veillée du mort réunit, jour et nuit, grands et petits; nul ne manqua à la faction respectueuse devant

ce cercueil, où gisait celui qui, là-bas — pour eux tous — avait fait faction mortelle. « Avant d'aller reposer à côté de tes parents, dans la terre aimée, jouis, ô soldat, de cette parade glorieuse : tu l'as bien méritée ! Ceux qui défilent, en touchant ton cercueil emportent un peu de toi, de ton souvenir, de tes vertus, de ton héroïsme et des grandes leçons que ta mort leur donne !... »

*Demain, sur leurs tombeaux,
Les blés seront plus beaux !*

Lundi, malgré le dégel et le temps brumeux, une foule énorme stationnait, dès 10 heures, devant la maison communale. Au son du clairon sonnait au champ, le cercueil fit son apparition.

M. le bourgmestre, comte Florimond de Liedekerke, salua le vaillant Stéphaney, dont la gloire rejaillissait sur toute la commune ; il rappela la vie d'avant-guerre, l'agression injuste et brutale des barbares et l'hécatombe de tant de braves jeunes gens. Au mort, à sa digne famille, à tous les anciens combattants, il exprima la reconnaissance de tous leurs concitoyens.

Puis, deux enfants, Marcel Dheur — aux noms des élèves de l'école des garçons — et Caroline Chavanne — interprète des fillettes — lurent deux beaux discours, où les sentiments exprimés font honneur tant aux élèves qu'aux maîtres et maîtresses.

Nous en extrayons quelques passages :

« Le regretté Stéphaney avait la jeunesse, la force et la santé ; sa vie s'écoulait heureuse et tranquille au milieu des siens ; toute son ambition se bornait à les aimer et

à faire leur bonheur. Mais le brave jeune homme se devait aussi à son pays. Répondant à l'appel de la Patrie en danger, il s'arracha aux douceurs de la vie de famille pour prendre sa part des périls et de l'honneur, qui attendent les défenseurs du sol natal. N'est-il pas sublime ce sentiment, source des plus grands dévouements, qui pousse à la défense du sol natal! Patrie belge, si ton sol est petit, nombreux sont par contre les raisons, qui te rendent chère à tes enfants!

» Tandis qu'à l'heure suprême, des personnes pieuses mais étrangères le disposaient à la mort, son regard inquiet a dû percer, sans doute, l'immensité de l'horizon pour chercher au loin le clocher de son village et le toit paternel; il aura entendu peut-être quelque voix mystérieuse lui parler de ceux, qui l'attendaient, et les derniers battements de son cœur auront confondu dans un noble et suprême élan d'amour, son Dieu, son Roi, sa Famille, sa Patrie! S'il est vrai que mourir pour ses amis est le plus grand acte de charité, mourir pour son pays est le plus noble et le plus beau, puisque le soldat immolé est un fils qui meurt pour sauver sa mère. »

« Stéphane nous a montré le chemin du devoir, chemin aride qu'il a parcouru jusqu'au sommet. Un jour peut-être, la Patrie nous appellera aussi. Il nous faudra connaître à notre tour la grande pitié des luttes inévitables : nous nous rappellerons alors l'exemple de notre héroïque citoyen. »

« Nous voulons vous remercier de la gloire que votre noble conduite a fait rejaillir sur la commune entière : c'est un patrimoine de famille, auquel nous avons notre part. Merci donc, au nom de tous les enfants de

Pailhe, merci de l'exemple que vous leur avez donné et qu'ils suivront, essayant d'être dignes de vous : Vraiment chrétiens, véritables patriotes ! » « Du séjour de la gloire où les palmes célestes s'inclinent devant vous, étendez votre protection sur la jeunesse du pays, afin qu'un jour vous puissiez reconnaître en nous les sœurs de foi, de vaillance et de gloire. » Et notre gratitude va aussi à ceux qui vous pleurent et qui ont perdu un fils et un frère si bon, et si généreux. Puisse le Dieu des armées faire retomber sur eux et sur notre chère Belgique, en pluie de grâces, les mérites de votre sacrifice. »

Ce fut sous la pluie, hélas, que le cortège se mit en branle. En tête, la croix et les acolythes ; — puis les enfants des écoles, précédés de quatre petites filles, au sautoir tricolore, portant des palmes : — l'harmonie de Modave, « Les Echos du Hoyoux », sous la direction de M. Bellery ; — le drapeau des combattants de Pailhe escorté des drapeaux et des délégations de Clavier de Havelange, de Modave, de Vierset, de Scheit-Tinlot, et de Hamoir, — un groupe de jeunes filles, en voile blanc et sautoir tricolore, portant 16 couronnes et gerbes ; — le clergé, aux côtés de l'officiant, M. l'abbé Provis, sympathique octogénaire, que tous, à Pailhe vénèrent et aiment, se tenaient MM. les curés de Modave, de Scheit-Tinlot, de Marchin, de Vyle, M. le vicaire de Havelange, M. l'aumônier de Saint-Antoine et M. l'abbé Barla, curé de Pailhe : — venaient ensuite la couronne des anciens frères d'armes, portée par deux soldats ; — le cercueil, drapé de nos trois couleurs, et porté par les combattants ; — suivaient

M. le Bourgmestre, les membres des Conseils communal et de la Fabrique, puis les parents, les frères du mort, MM. Arthur et Félix Dardenne; les deux sœurs, M^{lles} Méлина et Marie; les membres des familles Dardenne et Botton; enfin, l'interminable file des hommes, dames et demoiselles. « En ville, nous disait un témoin, j'ai vu des cortèges plus longs, plus imposants peut-être; je n'en ai jamais vu de plus religieux, de plus sympathique ni de mieux ordonné. »

La petite église locale se prête à la décoration, on le sait; mais cette fois, les nombreux drapeaux tricolores, mariés aux tentures noires et aux plantes vertes, lui donnaient, dans la rutilance, des chandeliers et lampadaires d'argent et de cuivre, un cachet inaccoutumé de splendeur. Le catafalque, surmonté du portrait du héros, se dressait — vrai monceau de fleurs — sous un dôme aux banderolles piquées d'argent. La Messe en musique de Camauër, magistralement dirigée par M. Lincé, de Bois-Borsu, fut chantée par un groupe d'amateurs que M. Isidore Tasiaux avait aimablement réunis; nous leur devons une belle exécution, le « sanctus et le bénédicte spécialement nous charmèrent; M. l'instituteur E. Servais, accompagnait. Son talent est trop connu dans toute la région pour qu'il faille encore le signaler; dès les premiers accords donnés, le public se dit c'est lui », et le plaisir de l'entendre augmente dès lors le silence du saint lieu... A l'évangile, M. le curé fit le panégyrique du héros. Nul ne connaissait mieux Stéphany, dans sa vie intime de jeune homme chrétien d'abord, puis dans sa courte vie de soldat. Stéphany du reste, avait fait partie d'un des premiers groupes de volontaires qu'il

conduisit à la frontière hollandaise. Nous voudrions reproduire en entier ce discours, ne fut-ce, que pour acquiescer au désir exprès des nombreux papas patriotes, qui réclamaient ces pages pour inculquer mieux encore à leurs enfants les sentiments d'honneur, de devoir, d'abnégation chrétienne. Nous en citerons les principaux passages : ils suffiront à mettre en relief l'héroïque soldat dans l'accomplissement de son devoir ; le martyr dans le geste sublime qui sauve un ami ; la famille du mort, auréole des vertus qui font sa bonne renommée et enfin l'humble tombe, qui dicte à tout Belge son devoir dans la paix.

« Plusieurs fois déjà nous avons rendu hommage au seul soldat de Pailhe, tombé au champ d'honneur !

En juin 1916, les obsèques solennelles furent chantées pour célébrer l'anniversaire de la mort du brave Stéphane, survenue un an auparavant, le 3 juin 1915.

Le 21 juillet 1919, au jour même de la fête nationale. Alors que, devant le catafalque, les stances du Te Deum remplaçaient les versets du Libéra, la population de Pailhe, unie dans un même sentiment d'admiration et d'affectueuse reconnaissance, fit placer cette plaque commémorative si artistique, qui lèguera aux générations futures le nom glorieux du cher héros.

Quelques mois plus tard, par les soins de l'administration, une autre plaque fut posée à la façade de l'hôtel communal, à l'entrée de l'école des garçons comme un rappel muet — mais combien expressif — donné à la jeunesse insouciante et volage... mais qui doit se souvenir...

Dans un avenir prochain, un monument, dont l'ébau-

che attend le burin de l'artiste, sera érigé au centre du village pour dire au passant que la commune de Pailhe sait reconnaître le dévouement de ses fils.

Cher et glorieux Stéphane, avec respect, avec reconnaissance, nous saluons ta dépouille mortelle, comme on vénère les restes d'un martyr. En toi, nous voyons la Belgique meurtrie, tous ses vaillants fils immolés; dans ton souvenir, nous confondons tous ceux — Belges et Alliés — qui sont tombés pour nos droits méconnus et violés, pour notre liberté, pour la civilisation du monde; devant tes restes mutilés nous apprécions mieux tout le prix du sacrifice par toi consenti, tout le poids de la reconnaissance à nous tous imposée, vivant, nous t'aimions plus encore... et nous voudrions te le dire à genoux, ton nom immortel — gravé dans l'airain et le marbre — restera gravé dans nos cœurs; alors que s'oublieront les nôtres, que s'effriteront nos pierres sépulcrales, ton nom restera lumineux encore... et ta tombe défiera les injures de l'haleine corrosive du temps !...

Stéphany, sois béni !

Mes frères, avant de vous parler du soldat, je veux présenter à sa famille l'expression émue et sincère des sentiments de tous. A Conneux — endroit d'origine — comme à Pailhe, où elle vint se fixer, il y a vingt ans, — la famille Dardenne continua les traditions ancestrales; pratiques constantes et ponctuelles de la religion; mœurs simples et pures d'un foyer modèle; exercice de la charité vis-à-vis de tous, parents, amis, serviteurs, et surtout générosité extraordinaire pour les pauvres ! Si je souligne ce dernier trait, c'est qu'il constitue — à

lui seul — la meilleure renommée de la famille Dardenne et les mendiants étrangers, qui sillonnent le pays, m'en voudraient de ne pas saluer, en leur place, en cette circonstance, ces modèles de la charité. Si la poste avait pu atteindre tous ces « sans adresse » et leur apporter l'annonce des présentes obsèques, tous seraient ici pour exprimer par leurs doléances et leurs prières, la reconnaissance, qui les anime à l'égard de ces « braves et bonnes gens », comme ils les désignent.

Eprouvée, la famille Dardenne le fut en 1903, 1905 et 1906 par la perte successive du père, M. Jules Dardenne, fermier estimé de tous, et celle de deux de ses fils, Joseph et Firmin, que la mort frappa dans la robustesse de leur jeunesse, comme la foudre frappe les chênes. Mes frères, si je ravive ces tristes souvenirs — la famille m'en excusera — mais il fallait mesurer à ces pertes anciennes toute l'étendue de la perte nouvelle qui s'y ajoute et sonder ainsi toute la profondeur de la tombe, qui se creuse aujourd'hui. Et quelle tombe, mes frères ! Celle du benjamin, du p'tit, de celui qui porte sur ses épaules, dans toute famille, les plus légitimes espérances, de celui que, puiné, on croit ne pas devoir vieillir et rester le gardien des cendres de tous les autres!... Le voilà, frappé à 21 ans, dans toute la splendeur de la vie !

Mes frères, les chroniqueurs de la guerre rapporteront des faits, des dates, de savantes stratégies, ils diront la vie du soldat, sa mort, la reconnaissance du pays, mais ce qu'ils ne diront pas... c'est la douleur des parents devant la tombe des disparus; ce qu'ils diront moins encore, c'est le martyr des mamans ! Heureuses cependant celles, qui, après les angoisses de la séparation,

auront pu à l'armistice presser dans leurs bras leurs héros retrouvés et vivants; heureuses aussi celles qui, dans les spasmes de la désolation, auront été témoins des honneurs rendus à leurs fils morts, auront vu leurs cercueils et auront dévoré des yeux leurs chères reliques tachées de leur sang; mais que dire de celle, qui n'aura même pas eu cette suprême consolation? Au moment même de la mort de son fils, en juin 1915, Madame Dardenne perdit la vue; coïncidence mystérieuse, qui doubla son martyre! Et cependant — ô secret incompréhensible du cœur maternel — sa tendresse voit son fils à travers ses yeux clos.

C'était le jour — en 1916 — où l'on rapporta à la ferme, cette photo agrandie, nous étions là nombreux et nous exprimions notre satisfaction sur la réussite du portrait, quand la maman aveugle le prit dans ses mains et, le contemplant, elle dit, au milieu de notre silence subit, coupé de sanglots: « Mon Dieu qu'il est beau! »

Oui, chère maman, il est beau ce fils que vous voyez à travers les ténèbres où vous vivez, mais ce n'est plus le petit Stéphany, que vous avez bercé et qui a souri à vos caresses, ce n'est plus le gas svelte et rieur, qui faisait votre orgueil..., c'est un géant, c'est un héros! Vous lui avez donné la vie, il vous donne la gloire! Vous l'avez perdu un instant pour la terre, mais il ressuscite déjà pour toujours dans la radieuse beauté de son sacrifice!

Vous pleurez de ne pouvoir l'embrasser encore — nous vous comprenons bien — et cependant dans la générosité de votre cœur maternel, vous ne voudriez pas — si même vous le pouviez — voir échanger l'auréole

céleste qui nimbe son front immortel, contre le plaisir passager de l'embrasser encore.

.

Vaillant, Stéphany le fut dès les débuts par la décision prise de faire « tout son devoir ». Le départ si noble et si spontané du Comte Paul de Liedekerke, aux toutes premières heures de la guerre, avait ancré en lui cette décision ! mais tout aussitôt — dès le 5 août — parurent les premiers escadrons de uhlans, puis, le 7, des estafettes de hussards. Le passage des Français, le 8 août ne fut qu'une trêve (disons mieux) un rêve, hélas ! et, dès le 9, les gris reparurent, précédant le flot tourbeux des colonnes d'invasion. Il fallut donc attendre... et ce ne fut que le 9 janvier, il y a 7 ans, jour pour jour, qu'il partit. Je le vois encore — dans la brume du matin — se retourner une dernière fois au haut du chemin de Dyle qui domine la ferme, puis, sans une larme... s'en aller vers l'inconnu. Vous qui l'avez connu, soldats, cet inconnu, vous savez ce qu'il cachait de déception, d'ennuis, de surprises, de torturantes angoisses... n'en parlons pas... car il nous en réservait bien d'autres.

Ce fut à Fouron-le-Comte que Stéphany franchit la frontière, après avoir pendant deux jours chercher l'endroit propre et dépisté les patrouilles. A Fécamp, où il fit son instruction, nous le voyons tout occupé à poursuivre sa préparation militaire, qui l'amena au front vers les débuts de mai. C'était l'heure tragique des assauts furieux du géant teuton, arrêté dans sa marche victorieuse sur les bords de l'Yser. Le 9^e de ligne tenait le secteur nord-ouest de Dixmude, secteur très mouvementé

et en butte à de fréquentes attaques. « Je me rappelle, dit Pierre Péters de Glons, un ami du 3^e bataillon, avoir revu Stéphane, le 14 mai, alors que nous allions relever le 1^{er} bataillon, dont il faisait partie. Trois jours après nous occupions « le boyau de la mort », position avancée et dangereuse, que nous dûmes abandonner. C'est alors que le 1^{er} bataillon reparut pour nous secourir, reprit tous les éléments de tranchées perdus et resta sur les positions reconquises. Le lendemain, nouvelle attaque plus furieuse des Allemands; nous les repoussâmes à nouveau, mais non sans efforts et sans pertes sensibles. Le 30 mai, tout le régiment partit au repos pour reformer ses cadres décimés. Ce fut là, à l'arrière, que j'appris la mort de Stéphane... »

Mes frères, que c'était-il passé?

Tous les renseignements reçus concordent sur ce point et nous permettent de proclamer le dévouement sublime d'un héros doublement glorieux. « En effet, offrir sa vie pour sa Patrie, c'est beau, c'est noble, c'est grand; mais s'offrir à la mort certaine pour sauver un compagnon d'armes, c'est le comble du dévouement, l'apogée du sacrifice !... C'est là ce qu'avait fait Stéphane ! »

« L'ennemi, écrit, le 21 janvier 1919, le capitaine-commandant Labio, dans une lettre à la famille, avait pénétré dans nos tranchées; l'un d'eux était parvenu à ramper jusqu'à proximité du lieutenant Vander Gucht, qui commandait le groupe, dont faisait partie Dardenne, et l'avait mis en joue sans que l'officier eût pu apercevoir ce mouvement. Dardenne, voyant son officier visé, se jeta spontanément devant lui, le protégeant de

son corps; le coup destiné à l'officier, blessa mortellement votre vaillant fils. Je rends un hommage ému, continue le capitaine-commandant, à la mémoire de ce brave soldat, qui s'est noblement sacrifié pour sauver son chef, et, n'eût jamais qu'un souci : celui de défendre sa Patrie et de faire son devoir. »

« A ce moment pénible, écrit un camarade, le soldat Nicolas Boton, de Liège, j'étais aux côtés de Stéphaney et je mis plus de quatre heures à le transporter hors de la tranchée. Vu son état grave, l'aumônier, M. l'abbé Geury, lui administra les derniers sacrements et procéda à son transfert à l'hôpital Cabourg, à Adinkerke. Grâce à sa forte constitution, Stéphaney vécut encore trois jours; malheureusement l'épine dorsale était atteinte et il succomba, mais sans souffrances et dans la pleine possession de ses sens ! »

Mes frères, la vie d'un homme ordinaire se mesure au nombre des années, celle du héros tient en un geste, sa gloire jaillit d'un éclair! Il a suffi d'un instant pour faire de Stéphaney l'émule des héros dont l'histoire dit les noms avec orgueil : Tel un « Horatius Coclès », qui défend seul le pont Subicius, à Rome, devant l'armée envahissante de Parseuna; tel « Bonaparte », bondissant seul sur le pont d'Arcole pour happer au vol la victoire, qui fuyait; tel un « Paul Godin » (2), de Stavelot, qui, durant cette guerre, lieutenant d'artillerie grièvement blessé, se fait attacher sur un affût mouvant pour commander ses hommes.

(1) Godin, Paul-Edmond, né le 6 août 1891 à Stavelot. Lieutenant de réserve au 8^e d'artillerie. Ordre de Léopold; Croix de guerre. Décédé le 27 octobre 1918, à l'hôpital militaire de Calais.

Certes, mes frères, tous nos morts sont dignes de tous les honneurs, puisque leur sang, à tous, est la rançon de notre liberté reconquise; mais il en est — n'est-ce pas ? — comme celui-ci — qu'une abnégation plus grande met au premier rang des plus nobles victimes! En s'offrant généreusement pour sauver un ami, Stéphany mérite plus que l'admiration ordinaire,... il commande la vénération!

A Stavelot, devant les ruines dix fois séculaires de la vieille abbaye des Princes-Abbés se dresse le monument nouveau des combattants de la grande guerre. Son symbolisme m'a frappé car il dit bien au passant la grande leçon de la guerre.

Il représente une paysanne dans un champ de blé. Le blé s'est levé magnifique autour de la pauvre tombe d'un soldat, dont la modeste croix, surmontée d'un casque criblé de balles, émerge des épis. Spontanément, tendrement, avec un regard où l'on découvre des reflets d'âme, la paysanne tend vers la tombe une gerbe de blé de la prochaine moisson. — Mes frères, « ce blé qui lève », sur lequel cette petite tombe a des droits, n'est-ce pas la Patrie belge qui revit, sa population qui respire, sa vie normale qui reprend, son industrie qui reflourit, sa prospérité qui renaît, sa jeunesse enfin, qui s'ébat libre...? Et cette terre de Belgique — dites-moi — pourrait-elle ainsi s'épanouir pour les moissons dorées de la vie... sans le sacrifice consenti à la mort par la grande moisson humaine du Champ d'honneur?

.
Nos soldats — durant la guerre — ont fait leur devoir; la guerre est passée, mais le devoir « reste pour

tous » et quels que soient les aspects qu'il revête ; « devoir patriotique » qui réclame l'impôt du sang, « devoir civique » qui demande l'impôt d'argent ou le vote sérieux en temps d'élection, « devoirs religieux » qui est tout du domaine de la conscience, « devoir familial » fondé sur l'amour, la fidélité, le respect mutuel, le « devoir » exige de tous, comme il a exigé du soldat, bonne volonté, énergie, endurance !

Nos soldats ont combattu et sont morts pour que la Belgique puisse vivre et rester libre ! Stérile et vain serait leur sacrifice si nous, nous allions, dans la paix, compromettre leur œuvre par des luttes fratricides.

Les discussions politiques, linguistiques, religieuses, sociales, toutes ces vieilles survivances du passé, ont reparu. C'était fatal, inévitable, ces luttes étant jusqu'à un certain point nécessaires, mais ce qui ne devait plus reparaître, ce qui doit disparaître... c'est l'acrimonie. C'est la passion, c'est l'âpreté des luttes d'antan, entre enfants d'un même pays !

La Belgique doit panser ses plaies, elle doit revivre et prospérer, reprendre sa place à la tête des nations... dans la paix, la concorde et la fraternité de tous ses fils et, tout Belge, se souvenant de notre vieille devise si belle l' « Union fait la force », doit coopérer à cette œuvre de résurrection en faisant son devoir !

Chers habitants de Pailhe, une obligation nouvelle s'impose à vous, dès ce jour. Quand vous irez conduire à sa dernière demeure un parent, un ami ; après avoir rendu au cher mort ce pieux devoir, ne manquez jamais de passer devant cette tombe, qui va se fermer aujourd'hui : C'est la mort de tous qui reposera là.

Quant à vous, enfants, vous imitez le geste simple et magnifique des enfants de France. Chaque jour, une école de Paris envoie une délégation de ses élèves fleurir la tombe du soldat inconnu, qui repose sous l'Arc du Triomphe de l'Etoile et qui est là le représentant anonyme de la foule héroïque de tous les poilus. Ainsi, deux fois l'an, à la fête des morts et au jour de la Fête nationale ou au dimanche suivant, vous viendrez, sous la conduite de vos maîtres et maîtresses faire un pieux pèlerinage à la tombe de Stéphany, qui représentera, pour vous, celle de tous les héroïques jasses de Belgique. Là, en déposant les bouquets et les couronnes que vous aurez, formés et tressés de vos mains innocentes, « enfant », souvenez-vous ! »

L'offrande fut longue et on estime à un millier le nombre des personnes qui défilèrent. Le mauvais temps empêcha maintes personnes de s'associer à cette manifestation. Pailhe est comme une oasis en plein désert... et nous excusons volontiers les absents, d'autant que la plupart se sont excusés eux-mêmes auprès de la famille en des lettres si sympathiques que la bonne vieille maman aveugle, à la lecture qu'on lui a faite, a pleuré abondamment dans la fierté maternelle ; elle remercie vivement ceux qui ont eu ces attentions délicates. Pendant l'offrande, des chanteurs se sont fait entendre ; MM. Billy et Hastir, de Les Awirs et M. Dehez, de Ramelot nous ont « dit » de magnifiques pages musicales, de leurs voix si bien étoffées, si bien timbrées, avec toute la gamme des nuances savamment adaptées. Avant l'absoute, M^{lle} Angèle Guilbert, de Pailhe, exécuta l'hymne « Aux morts pour la Patrie » ; sa voix perlée

nous fit admirer le charme de la musique de L. Izoid et la beauté des vers de Victor Hugo; nous l'en félicitons.

Le clocher natal reste pour chacun le point d'attache des plus doux souvenirs; c'est là, même avant le temps de l'école, que la jeunesse voit naître ses amitiés durables, c'est autour de ce clocher qu'avec les hirondelles folâtres, voltigent toutes les légendes du terroir et c'est vers lui que reviennent les absents surtout quand ils sont bons chrétiens comme tous les Pailhiens. Heureuse fut donc la pensée de M. Auguste Gérard de dire, au nom des jeunes gens, là, au pied du clocher, le dernier adieu de l'ami d'enfance, au compagnon de jeu... : « Héros martyr, vos anciens amis vous apportent l'hommage de leurs regrets, sans doute, mais aussi l'hommage de leur affection, de leur reconnaissance, de leur admiration pour votre sacrifice, dont vous emportez l'impérissable honneur ... Oui, bercez-le dans sa tombe, doux échos des anciens jours, ressouvenirs de l'heureux temps, où Stéphany connut, avec nous, jeunes gens, l'ivresse du pur bonheur de la prime jeunesse ! »

Nous voici au cimetière, dans cet enclos béni où reposent déjà le père et deux frères du héros. C'est à côté d'eux qu'il va reposer. Après les prières liturgiques, devant tous les drapeaux inclinés, M. le comte André de Liedekerke, actuellement lieutenant des Guides, adressa à l'ancien compagnon d'armes et au cher concitoyen le tribut d'hommages que lui vouent ceux qui ont vécu sa vie, au front belge. C'est un soldat parlant d'un soldat, redisant les terribles mois des débuts de la

guerre, qui firent naître et ancrèrent aux rives de l'Yser les premiers espoirs de victoire...

« Stéphane, dit-il, était un vaillant! Il n'écoula pas, comme tant d'autres la voix de l'égoïsme; il voulut faire son devoir et augmenter par son humble présence à l'armée les chances de succès. Plus tard la vie devint tenable, mais en ces débuts de la première année de guerre elle fut horrible, l'armée manquant de tout. Aussi, ceux qui, comme Stéphane ont passé cet enfer, dans leur courage stoïque, méritent-ils tous les éloges... »

Dans toutes les manifestations patriotiques organisées depuis l'armistice on remarque la solidarité, la bonne camaraderie, qui s'est établie entre les sections d'anciens combattants; unis au front, ils entendent le rester dans le pays reconquis. Ils ont grandement raison. Nul ne fut donc surpris d'entendre M. Heck, directeur des Moulins de Clavier, au nom des combattants de ce village; M. Romedenne, parlant comme représentant de la Fédération de Huy et M. Devaux, apportant le salut des frères d'armes de Hamois... « Quel exemple pour nous tous, dit M. Romedenne, que cette mort héroïque, en face de l'ennemi s'appêtant à envahir le restant de notre territoire aimé! Nous oublions trop tôt ces martyrs, dont le sang nous a permis de rester libres. Certains osent reprocher aux malheureux soldats ce que le Gouvernement a fait pour eux, mais savent-ils ceux-là les souffrances horribles endurées par ces braves, fauchés loin de leurs familles, seuls bien souvent, non tués raides mais blessés et ayant de longues heures de réflexion tragique. Ils revivent par la pensée leur maison, leurs parents tant aimés; ils revivent leurs habitudes si chères, et puis, c'est

le délire précurseur de la mort... Stéphany a été de ceux-là ! Belges, pensez au sacrifice de ce jeune homme mort pour vous à 21 ans ! Nous sommes vainqueurs, mais nous devons rester unis pour triompher de notre situation embarrassée... A bas l'égoïsme, qui abolit de toutes façons le travail de géant accompli par nos soldats... »

Il nous reste un mot à dire « un merci » que nous adressons à tous ceux qui ont assuré le succès de ces cérémonies. La section des combattants, dans un village aussi petit que Pailhe, aurait pu hésiter à entreprendre pareille tâche. Il n'en fut rien : ces gaillards qui ont appris là-bas à « ne pas s'en faire » ont appris aussi à ne reculer jamais. On fera ça, et ça, et ça... » — « Mais ?... » — « En route ! » — En une après-midi, les fonds nécessaires furent recueillis chez les habitants. Le Conseil communal, après avoir, en séance, décidé l'achat d'une couronne, promit son patronage et son intervention pécuniaire ; nous l'en félicitons et remercions vivement. Eh bien, chers combattants, toutes nos félicitations : votre manifestation est une des plus belles que nous ayons vues ! Soyez-en fiers et heureux !

Vous nous en voudriez sûrement, si nous oublions ceux et celles, qui nous ont aidés depuis les premiers jours. Ces aimables demoiselles, qui, sous la direction dévouée de M^{lles} Fanny et Marie Bodson, ainsi que M^{lle} Marguerite Dijon, ont fait les guirlandes, tressé les couronnes, puis, ont fourni au cortège ce groupe charmant, dont nous avons parlé ; M^{me} Alfred Gérard, qui a donné le coup de main de la dentellière pour l'ornementation de la mortuaire, pour le soin des fleurs natu-

relles, qu'en cette saison elle nous a gardées fraîches et vivaces du vendredi au lundi matin.

Et les jeunes gens? Lesquels faut-il citer? Tous, car aucun n'a refusé sa coopération et si on ne les a pas réquisitionnés tous, c'est que les offres spontanées suffisaient amplement. Remercions cependant les collecteurs : MM. A. Grotz, F. Collinet, A. Gérard et P. Fossion; puis aussi ceux qui ont concouru plus directement à l'ornementation : MM. Alfred et Auguste Gérard, Alfred Grotz et Camille Detinne; les jardiniers de Pailhe et de Saint-Fontaine, qui ont assuré le transport des plantes diverses; les petits garçons de l'école qui, du vendredi au lundi, ont sonné le glas, se relayant sans rappel. Et puis, qui encore? Mais... tout le monde, car c'était plaisir de voir l'empressement de chacun. Les fermiers ne furent pas les derniers à se dépenser. Non contents d'offrir une superbe couronne au brave terrien, devenu soldat-héros, ils firent tous les charriages : M. Tasiaux, pour colis et messenger à Modave; M. Collinet, pour gros sapins d'ornement; M. Jules Bovy, pour ce long trajet d'Andenne, fait par un temps de neige pour ramener les couronnes et les gerbes; enfin, les fils Detinne, charriant chaque jour, à toute heure, buis, branches de sapin, etc.; bref, prêts au premier appel.

Le jour des obsèques, la ferme Tasiaux hébergea aimablement les chanteurs et la ferme Fragneux, les délégations de Combattants. Tous les habitants — nous dit-on — furent très hospitaliers, car nombreux étaient ceux, qui cherchaient un bon feu et une tasse de café réconfortants, après la longue station faite dans la neige fondue. Le comité me charge de présenter des remer-

ciements sincères à M. le comte Florimond de Liedekerke et à M. le comte John Cornet l'Elzius, qui ont fourni les palmiers et plantes à profusion pour la chapelle ardente et l'église. Pouvons-nous oublier la bonne Madame Dury, propriétaire de la ferme Dardenne, qui a voulu témoigner sa reconnaissance à ses chers locataires, en offrant une magnifique couronne, et Madame Dijon, sa sœur, une superbe gerbe !

Merci aussi à Madame Detinne pour la couronne envoyée et à Mademoiselle Jeanne Barla, pour sa gerbe,

Monsieur le Curé, au nom de la famille a bien voulu remercier déjà tous les étrangers qui sont venus, par ce temps désagréable, voir même malsain, et qui ont prouvé ainsi les beaux sentiments de leur cœur chrétien et leur patriotisme. Nous avons été heureux de voir tous les gendarmes de la brigade de Clavier entourant leur cher commandant, M. Demeure. Pouvaient-ils oublier les vaillants soldats, eux qui les avaient connus au front, et, en venant honorer celui-ci, ne réitéraient-ils pas à leur commandant l'expression d'admiration et de gratitude, que son nom rappelle, puisque les restes glorieux de son frère, capitaine de gendarmerie (1), furent ramenés naïvement à Emptinne, dans les mêmes circonstances.

Le service d'ordre fut assuré, durant tous ces jours, avec vigilance et amabilité par M. Isidore Dony, garde-champêtre; le comité lui sait gré de son service si bien fait.

(1) Demeure, Victor, né le 20 juillet 1865 à Ciney, Capitaine en second (nommé capitaine-commandant le soir de sa mort). Méd. militaire 2^e classe. Fut enlevé en pleine activité de service, le 14 novembre 1916, à Vinckem, par la rupture d'un anévrisme.

De vendredi à lundi, à chaque maison de Pailhe, le drapeau en berne resta arboré. Deuil et patriotisme, regret et fierté, amour du Pays et du coin natal... ce drapeau a dit tout cela en son langage muet : « le voilà ramené... »

Quand tu reparaîtras, ô cher emblème de la Patrie, flotte fièrement sur ce vallon paisible, qui garde les cendres d'un preux. Laisse tomber de tes plis sur sa pierre sépulcrale nos prières, nos louanges incessantes !

Drapeau, nous t'aimons mieux encore depuis lundi, car cette tombe nous dit plus clairement « ce qu'on fait les héroïques jasses de Belgique pour te garder libre ! » « Dormez votre sommeil, ô morts glorieux, à la face de Dieu, de la terre et des Cieux ! »

A l'exemple de son village d'adoption, le 9^e régiment de ligne a gravé dans la pierre, pour qu'il échappe à l'oubli, le nom du vaillant soldat qui avec 40.000 autres est mort pour que la Belgique vive. Le vaillant régiment a baptisé de son nom l'un des bâtiments de la caserne du Petit-Château à Bruxelles. Cet hommage de reconnaissance et du souvenir a été rendu devant les troupes au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 16 septembre 1936. Au cours de cette prise d'armes qui fait honneur aux unités portant les numéros de celles de la guerre, le Colonel B. E. M. Glorie a prononcé les belles paroles que voici :

« Depuis l'armistice, le régiment a toujours considéré comme une tâche sacrée d'honorer ceux des leurs qui, par leur sacrifice, leur bravoure, leur héroïsme ont contribué à la renommée et à la gloire du 9^e de Ligne.

Trois grandes plaques apposées dans la cour du quar-

tier sur les trois corps du bâtiment principal ont été baptisées du nom des trois chefs de corps : Meiser, Flebus, Dejaiffe qui, au cours de la guerre conduisirent le régiment à la victoire et à l'honneur.

L'ancien arrière bâtiment reçut de même la dénomination de « Bloc Major Bruneel », qui tomba glorieusement le 6 août 1914 à la tête de son bataillon.

Aujourd'hui, les nouveaux bâtiments construits nous procurent l'occasion de revenir à cette belle et noble tradition.

Ces locaux étant particulièrement affectés aux installations des ménages des sous-officiers et de la troupe, nous avons pensé qu'il convenait de les dénommer, l'un du nom d'un sous-officier, l'autre d'un soldat, qui se sont tout particulièrement distingués au cours de la guerre.

Pour les sous-officiers, je n'ai cru pouvoir mieux faire, et je ne doute pas d'avoir été au-devant du désir de tous les sous-officiers, en dénommant leur bloc :

« *Bloc Papa Merckx.* »

Je ne vous apprendrai rien, MM., en vous disant que le 1^{er} sergent Merckx est une figure vraiment nationale.

Car l'exemple qu'il a donné mérite d'être inscrit en lettres d'or, dans l'histoire du courage et du patriotisme.

On dit souvent, que la valeur n'attend pas le nombre des années. Le 1^{er} sergent a prouvé lui, que le poids des années n'est pas une entrave à l'accomplissement d'un devoir sacré.

Engagé volontaire à l'âge de 64 ans, Merckx a,

comme sergent et comme 1^{er} sergent fait toute la guerre dans une compagnie et dans l'unité des patrouilleurs du régiment. Il a toujours refusé de se laisser désigner pour un service à l'arrière. — Honneur à lui, Messieurs. — Honneur à un beau et fier soldat :

Vive Papa Merckx.

Il convenait également, Messieurs, qu'un bloc de la caserne rappelle le nom d'un héros-soldat — nom concrétisant les actes de courage et de dévouement de tous les anciens du régiment.

Le choix fut laborieux. Car nombreux et méritant ont été les militaires du régiment qui furent l'objet de citations élogieuses à l'ordre de l'armée au cours de la guerre.

La commission chargée de fixer le choix, n'aurait pu mieux trouver, qu'en désignant le soldat Dardenne de la 2^e Compagnie.

Le soldat Dardenne, qui fut toujours un brave soldat fut blessé mortellement au boyau de la mort, le 27 mai 1915.

Il fut décoré de l'Ordre de Léopold et porté à l'Ordre du jour de l'Armée pour le motif suivant :

« Au cours du combat de nuit du 26 au 27 mai 1915, voyant un Allemand mettre en joue à bout portant l'adjudant Vander Gucht, commandant le groupe de contre-attaque, il se jeta devant son chef, et après avoir tiré celui-ci à terre, le couvrit de son corps. »

Dardenne eut l'épine dorsale et la poitrine traversées et fut atteint en outre par les éclats d'une grenade à main lancée par un second assaillant.

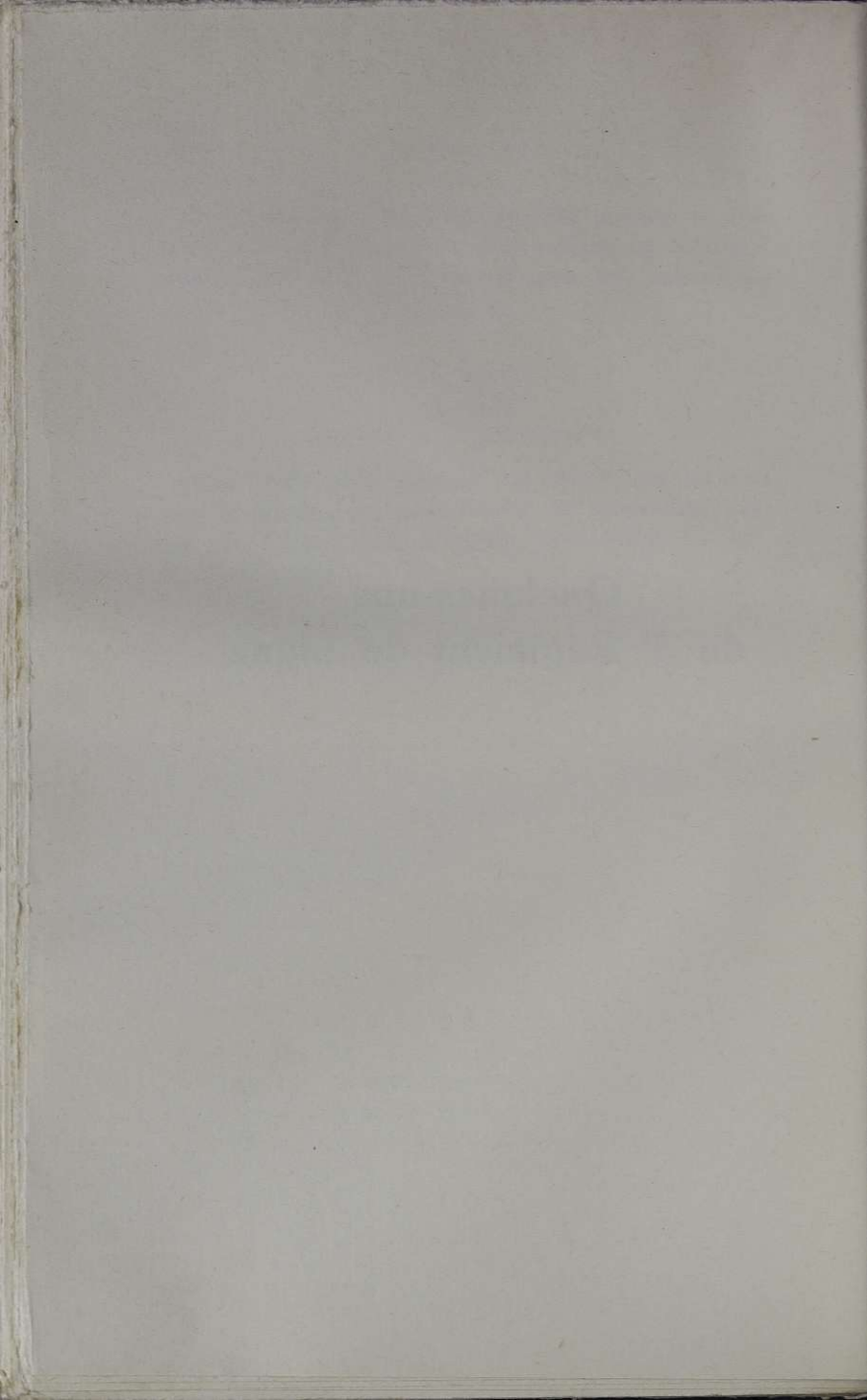
En inaugurant aujourd'hui ces deux plaques, je livre à la postérité le nom de deux vaillants et héroïques combattants du 9^e de Ligne, et laisse leur exemple en méditation à nos jeunes soldats.

Messieurs :

*Gloire à nos Morts,
Gloire à nos Héros,
et Vive le 9^e de Ligne ».*

Cette belle page, puissent les soldats qui serviront sous le drapeau qui porte brodés, en lettres d'or, dans ses plis, *Liège, Yser, Merchem, Stadenberg, La Lys*, la relire souvent.

Quelques-uns
du 5^e Régiment de Ligne



Le 5^e régiment de ligne, dont le drapeau porte, brodées dans ses plis les inscriptions glorieuses : Anvers, Yser, Oostroosebeke et Lombartzyde, a eu la pieuse idée de faire graver dans le bronze les noms de huit de ses grands morts. Choisis parmi les deux mille morts inscrits au nécrologe des 5^e et 15^e de ligne, ces huit « grands anciens » sont le symbole des actes sublimes et des sacrifices généreux dont sont émaillées les annales de ces vaillants régiments.

Voici les noms de ces braves, dont les faits d'armes diront aux générations militaires de demain la bravoure et l'abnégation dont firent preuve les aînés de la campagne 1914-1918 :

Lequeux, Armand-Joseph-Marie-Lambert-Léonce, capitaine-commandant, né le 6 janvier 1866, à Dinant. Frappé mortellement à Molen, le 12 septembre 1914. Avant 1914, un magnifique soldat colonial. Au cours de la grande guerre, poussa la bravoure jusqu'à la témérité :

« Etait en instance de pension au moment de la déclaration de guerre. Reprend immédiatement son service dans une unité active. Au combat de Molen, devant un ennemi supérieur en nombre et sous un violent

» bombardement, donne à ses hommes l'exemple du
 » mépris du danger et de son ardeur combative. Mor-
 » tellement frappé pendant qu'il parcourait la première
 » ligne, le sabre d'une main, le revolver de l'autre (1).

» Brave officier, dont le nom est synonyme d'hé-
 » roïsme. Avait de remarquables états de service à la
 » Colonie. »

Etait porteur de nombreuses distinctions honorifiques
 et notamment de celles de Chevalier de l'Ordre Royal
 du Lion et de l'Etoile de Service.

Baudouin, Emile-Joseph, sergent, volontaire de
 guerre, né à Sainte-Marie-sur-Ourthe (Province de
 Luxembourg), le 2 mars 1895. Fut tué au cours d'une
 mission dans les avant-postes ennemis de Dixmude, le
 28 septembre 1918. Type de l'Ardennais, en qui on
 trouve incarnées toutes les vertus de la race : énergie,
 ténacité, patriotisme et mépris du danger.

« D'un grand courage et de sentiments patriotiques
 » très élevés. A participé le 29 septembre 1918, avec le
 » groupe régimentaire de patrouilleurs dont il faisait
 » partie, à l'attaque des organisations ennemies, compo-
 » sées des tranchées I et III, et du boyau du Foot-
 » ball au nord de Dixmude. A entraîné son groupe
 » avec une bravoure sans égale. S'est élancé à l'attaque
 » d'une mitrailleuse occasionnant de fortes pertes à son
 » équipe. Blessé d'une balle de mitrailleuse au menton,
 » a abattu le servant sur sa pièce. A aidé à nettoyer
 » plusieurs abris et continuant la progression, a été atteint

(1) Le texte des citations a figuré à l'annexe aux O.J.R. du
 5^e de ligne du 11 octobre 1932.

» à bout portant par les occupants d'un abri devant lequel il est tombé. Ensanglanté, a encore eu la force avant de mourir, et malgré ses souffrances, de décharger son browning dans l'abri en criant : « Attention, mon lieutenant, il y en a encore ici. »

Quarante mois de présence au front. Chevalier de l'Ordre de la Couronne et Croix de guerre.

Dupont, Joseph-Lambert, caporal volontaire de guerre, né à Erneville (Province de Luxembourg), le 10 avril 1891. Le 27 septembre 1918, décédé à Caeskerke des suites de blessures reçues en service commandé.

Frère du précédent, non seulement par l'origine mais aussi par l'audace et la bravoure.

« S'est engagé comme volontaire de guerre dès le début de la campagne. S'est distingué à plusieurs reprises au cours de la guerre par son grand courage et son bel esprit de sacrifice, et principalement au cours de nombreux raids dans les lignes ennemies comme patrouilleur volontaire.

» Dupont était un exemple constant de bravoure pour ses camarades et sollicitait toujours l'honneur de pouvoir participer aux missions dangereuses. »

Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme, par A. R., du 10-12-19, Croix de guerre avec palme, (O. J. A. du 15 avril 1918).

De Meer, Léonard-Marinus, soldat m., né à Emblehem, le 13 septembre 1892. Tué le 16 juillet 1918,

à Boesinghe, par balle de mitrailleuse au cours d'une patrouille.

Un brave parmi les braves. Patrouilleur émérite du 15^e régiment de ligne.

« Soldat patrouilleur des plus audacieux et des plus
» braves. Au front depuis le début des hostilités. Par-
» ticipe à toutes les opérations périlleuses en avant de
» nos lignes. Au cours du raid du 18-19 juin 1918
» sur la ferme du Chien, s'est particulièrement distingué
» dans un corps à corps des plus sérieux. A mis hors
» de combat cinq adversaires et en a ramené plusieurs
» autres dans nos lignes. Est déjà porteur de la Croix
» de guerre. »

Six chevrons de front. Chevalier de l'Ordre de Léopold II. Décoré de la médaille militaire de 2^e classe (art. 4), Cité à l'O. J. R. du 20 juillet 1918.

Paulet, Arthur, lieutenant mitrailleur de la 5^e brigade mixte, né à Florennes, le 10 avril 1882. Compte parmi les officiers les plus distingués de l'époque. Chef-mitrailleur de la première heure, il met au service de la nouvelle arme son intelligence, son courage et sa foi.

« S'était déjà distingué au combat de Haecht. A
» Molen-Rotselaer, le 12 septembre 1914, appuya l'ac-
» tion du bataillon avec sa section de Mi. Il infligea
» à l'ennemi de lourdes pertes. Grièvement blessé, de-
» mande à ses hommes dont il galvanisait la crâne atti-
» tude, de ne pas être évacué. Fut après frappé mor-
» tellement d'une balle. »

Chevalier de l'Ordre de Léopold. Croix de guerre. Médaille militaire de 2^e classe.

Lefèbvre, Hubert-André-Alfred, adjudant, volontaire de guerre, né à Ixelles, le 18 février 1897. Le 15 juin 1918, tué en service commandé à Langemarck.

Sous-officier d'une exceptionnelle bravoure. Véritable symbole de cette jeunesse qui, au premier coup de canon s'en vint grossir les rangs de notre petite armée, engagée dans une lutte inégale et à bout de forces.

« Jeune adjudant, volontaire de guerre, candidat officier, d'une conduite exemplaire et d'un courage au-dessus de tout éloge. Bien qu'âgé de 18 ans à peine, s'est échappé de Belgique envahie pour venir s'engager. Au cours des onze mois qu'il a passés au front, a participé à de nombreuses reconnaissances en avant de nos lignes. Le 28 octobre 1917, a conduit avec une belle crânerie et une réelle insouciance du danger, son équipe de patrouilleurs à l'assaut de la Minoterie de Dixmude, fait pour lequel il a été décoré de la Croix de guerre. Le 15 juin 1918, à Weidendreeft, a été mortellement blessé par un éclat de grenade au moment d'aborder un poste ennemi. (O. J. A. du 3-7-1918 et A. R., n° 6432 du 19-12-1919).

Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme. Croix de guerre. Cité à l'O. J. A. du 14-11-1917.

Patte, Lucien-François-Clément, soldat m., né à Pommerœul, le 23 mars 1894. Fut tué à Boesinghe, le 19 juillet 1918.

« Bon soldat, énergique, des plus braves et des plus audacieux, participant à toutes les patrouilles en avant du front. S'est élancé un des premiers à l'attaque du poste ennemi au cours du raid du 18-19 juin 1918

» sur la ferme du Chien, donnant à ses camarades un
» brillant exemple de courage, de sang-froid et de mé-
» pris du danger. Au front depuis 37 mois. (O. J. R.
» du 20 juillet 1918 (1). »

Cinq chevrons de front. Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme. Cité à l'O. J. A et décoré de la Croix de guerre.

De Bal, Charles-Louis, soldat m., né à Laerne, le 12 février 1891. Tombé au champ d'honneur à Werchter, le 19 août 1914. Un pur Flamand, presque illettré. Un frère d'armes dans toute l'acceptation du mot. Digne émule de Trésignies, car, comme lui, il donna sa vie pour sauver celle de ses camarades de combat.

« Tireur d'élite, a volontairement assumé la protection de la retraite par petits bonds de son peloton. A été mortellement frappé alors que, debout, il causait à l'ennemi des pertes sérieuses (1). »

Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme et Croix de guerre.

Rappelons pour mettre mieux en relief la valeur guerrière de ces intrépides soldats les épisodes principaux de l'histoire du 5^e régiment de ligne.

Le 12 septembre 1914, troisième jour de la deuxième sortie d'Anvers, le régiment déploya autant de bravoure que d'abnégation.

Le 1^{er} Bataillon sous les ordres du commandant Lequeux est d'avant-garde avec la compagnie de mitrailleuses de la brigade que commande le lieutenant Paulet.

(1) « Le Courrier de l'Armée » du 17 juillet 1921.

Au débouché Ouest de Rotselaere ce bataillon est en butte au tir de l'artillerie ennemie et c'est sous les obus que les ponts de la Dyle sont traversés à Molen. Le feu de l'infanterie ennemie oblige l'avant-garde à prendre sa formation de combat. Dès qu'elle arrive sur la rive gauche, elle se déploie face à Louvain et marche résolument à l'attaque de la position ennemie, bien que les pertes soient devenues très rapidement sensibles.

Malgré tout, l'avant-garde tient ferme. Elle est renforcée successivement par les II^e et III^e bataillons que commandent les Majors Bouhon et Montlibert. Ces unités, pour entrer en ligne, ont bravement traversé les ponts de Molen, tenus, ainsi que leurs débouchés, sous un bombardement constant; elles se sont déployées en terrain découvert sous une pluie de balles et d'obus et ont, dans un élan irrésistible, entraîné en avant ce qui restait du bataillon d'avant-garde.

C'est également au cours de ce combat que tombèrent au Champ d'honneur les capitaines-commandants Georges Edouard de Mussy-la-Ville, Hutsebaut Louis de Hamme et Thiry Théophile de Luxembourg; le capitaine Van Gestel Antoine d'Anvers; les lieutenants Lamotte Albert de Bertrix et Lemal Antoine de Pironchamps et les sous-lieutenants Devriendt Fernand d'Ostende, Micholt Louis de Bruges, Van den Eede Lucien de Malines et Danneels Pierre de Gand. On a enterré à Rotselaer après cet engagement, trois cent quatre-vingt-quatre cadavres d'hommes de la 5^e brigade. Il y a quelques années, les dépouilles mortelles de ceux qui n'avaient pas été réclamés par les parents furent trans-

férées au cimetière militaire de Velthem, sur la route de Louvain.

Le nombre des morts ayant appartenu aux 5^e et 25^e de ligne enterrés à Velthem est tellement élevé, que les habitants de la contrée ont baptisé cette nécropole du nom de « Cimetière du 5^e de ligne ». Ce cimetière est divisé en pelouses, portant les noms des endroits où les morts furent relevés, c'est-à-dire donc les noms des combats. Pour les morts du combat Molen-Rotselaer, il a fallu tracer plusieurs pelouses. Plus de deux cents officiers et soldats de la 5^e brigade, dont les corps n'ont pas été réclamés par les familles, y reposent encore (1).

A l'initiative de M. Van Cutsem, président de la Fraternelle du 5^e de ligne un monument perpétuant le souvenir de tous ces braves a été élevé chaussée de Wygmael, près du moulin à eau de Rotselaer. Ce mémorial, magnifique stèle de marbre de cinq mètres sur trois, œuvre du capitaine Blondel du 5^e de ligne, porte un texte évoquant la journée du 12 septembre 1914.

Le 23 février 1917 le 5^e de ligne prend la garde à Dixmude. Il a à défendre la partie de la position entre les bornes 16 et 17 de l'Yser. Il se trouve toujours dans ce secteur lorsque la 2 D. A. reçoit comme mission la prise de Dixmude et la conquête des crêtes de Clercken, dès que l'armée alliée qui opère vers Ypres sera parvenue aux lisières Nord-Ouest de la forêt d'Houthulst.

Malheureusement commença une période inouïe de mauvais temps et l'offensive ne put avoir lieu.

(1) Historique des 5^e, 15^e et 25^e régiments de ligne.

Néanmoins un raid important fut décidé le 28 octobre.

Tous les patrouilleurs de la division furent groupés en plusieurs détachements qui, après une préparation d'artillerie d'une grande violence, franchirent l'Yser et firent irruption dans la digue ennemie.

L'adjudant patrouilleur Hubert Lefebvre a dans ses « Mémoires d'un fantassin » (1) fait le récit de ce coup de main d'une extraordinaire audace. Détachons-en quelques lignes :

« Oui, le rêve est réalisé; aujourd'hui, 29 octobre
 » 1917, armé d'un poignard, d'un revolver, de six
 » grenades Mills et d'une légère carabine, je franchis
 » à 2 heures 25 du matin, sur une passerelle branlante,
 » l'Yser.

« Et cela, en face de cette inabordable forteresse que
 » redoute l'armée belge entière : La Minoterie. Depuis
 » deux jours, notre artillerie fait rage, s'acharnant sur
 » la première ligne boche, réduisant les misérables rui-
 » nes de Dixmude en un nuage de poussière. Depuis
 » deux heures que nous attendons, le vacarme est tel-
 » lement internal que je puis à peine comprendre les
 » ordres du lieutenant.

» ...

« Comment aucun de nous ne s'est égaré entre la
 » Briqueterie et la première ligne, c'est un miracle ; le
 » boyau n'existe plus que par endroits; il faut escala-
 » der la paroi, monter sur la route, ressauter dans le
 » boyau, se baisser lorsqu'éclate un obus; à la bifurca-

(1) Publiées par ses parents avec une préface de M. F. Mas-
 son, Ministre de la Guerre.

» tion de la tranchée de la Casbah plus rien n'est à
» reconnaître; nous cheminons dans un chaos, entre des
» trous de bombes; un creux, appuyé à un bloc de
» béton renversé, nous protège contre les coups de fusils
» et de mitrailleuses tirés de la Minoterie. Il y a donc
» encore des défenseurs. Mais où est le lieutenant? Il
» est l'heure H. Il est plus que l'heure H. Dans le
» vacarme, des appels, des hurlements plutôt, sont jetés.
» A notre tour! En avant, sans hésiter! La passerelle
» on la voit bien. La lune est presque pleine; on ne tire
» pas sur nous, et nous passons fiévreux, serrés à un
» mètre : sur l'autre rive, boueuse, on nous hisse. « Vite,
» Giron, Ferbus et Milio, avec moi, à gauche. La rive
» droite est un effroyable chaos; l'emplacement de la
» tranchée a disparu. Des trous, des pentes glissantes;
» devant le monticule de la Minoterie, le lieutenant à
» l'extrême gauche hurle dans le fracas des grenades que
» jettent nos hommes aveuglément : « A mon signal,
» tout le monde en avant !... »

Le lieutenant dont parle le jeune écrivain Hubert Lefebvre dans son récit est : Van Biesem, François, du 15^e régiment de ligne. Les faits d'armes accomplis par cet officier sont particulièrement significatifs. On en trouvera une relation succincte dans les belles citations qui suivent :

« Chevalier de l'Ordre de la Couronne et décoré de
» la Croix de guerre avec palme, le 14 novembre 1917.

» Officier de réelle valeur, plein d'énergie, d'audace
» et de courage. Est parvenu, au cours d'un raid sous
» Dixmude, avec le groupe de patrouilleurs sous ses or-
» dres, à pénétrer dans les organisations ennemies sur

» une profondeur de 600 mètres, à travers un terrain
 » complètement bouleversé, dans un sol visqueux, ram-
 » pant dans la boue et malgré le tir de mitrailleuses
 » adverse, qui le prenaient de front, de flanc et même à
 » revers.

» Décoré de la Military Cross, le 24 mars 1918.

» Cité à l'O. J. R., le 26 juillet 1918.

» Pour l'énergie, l'endurance, l'entrain, le sang-
 » froid, le mépris du danger dont il a fait constamment
 » preuve.

» Ce militaire s'est distingué :

» a) Dans les raids et patrouilles sous Dixmude et
 » surtout le 28-29 octobre 1917, lors de l'attaque de
 » la Minoterie et de la tranchée du Cimetière ;

» b) Dans les patrouilles en avant du front pendant
 » l'hiver froid, humide et boueux de 1917-1918, étant
 » au secteur de Ramscappelle.

» c) Dans les raids et patrouilles dans le S. S. de
 » Pilckem et des Cinq-Chemins au cours du mois de
 » juin 1918 et notamment le 18-19 juin 1918 sur la
 » Ferme du Chien, où la garnison fut capturée, le
 » 11-12 juillet 1918 sur la Ferme Spring, le 18-19
 » juillet 1918 sur la Ferme du Chien et le 22-23 juil-
 » let sur la Ferme Spring.

» Chevalier de l'Ordre de Léopold, le 7 août 1918.

» Officier de réel mérite, doué des plus belles quali-
 » tés militaires, se dévouant complètement à sa tâche,
 » très courageux et méprisant le danger. Au front depuis
 » 37 mois. A déjà participé à plusieurs raids et notam-
 » ment à celui du 28-29 octobre 1917 sous Dixmude.
 » Vient à la suite de reconnaissances hardies de préparer

» et de diriger de façon remarquable le coup de main
» sur la Ferme du Chien dans la nuit du 18 au 19
» juin 1918 et d'en ramener quatorze prisonniers après
» une lutte corps à corps. Est déjà porteur de la Croix
» de Chevalier de l'Ordre de la Couronne, de la Croix
» de guerre et de la Military Cross.

» Cité à l'O. J. R. du 5 janvier 1919.

» Pour la bravoure, le courage, le sang-froid et le
» mépris du danger dont il a fait preuve au cours de
» l'offensive d'octobre et de novembre 1918, particu-
» lièrement lors de l'occupation d'Iseghem et Ingelmun-
» ster, la prise de Wielsbeke, de Kruisstraat, du Châ-
» teau d'Everghem et l'enlèvement du pont de Waal-
» brug.

» Cité à l'Ordre du jour de l'Armée, le 27 fé-
» vrier 1919 :

» Officier patrouilleur d'une valeur exceptionnelle,
» ayant fait de sa troupe une unité incomparable; est
» adoré et admiré de ses hommes. Au cours des deux
» offensives du 14 au 19 octobre 1918 et du 1 au
» 3 novembre 1918, a continué la série de ses exploits.
» Le 16 octobre, se lance à la poursuite de l'ennemi en
» retraite, maintenant le contact avec lui et attaquant
» ses arrière-gardes, à Ingelmunster. Le 17, assure avec
» sa troupe, sous un feu violent, la liaison de son régi-
» ment et de la division voisine, au Nord d'Oost-Roose-
» beke ; le 19, il est le premier à entrer à Wielsbeke et
» à atteindre la Lys, ramenant des renseignements pré-
» cieux sur l'ennemi, dont il essuie des feux violents ;
» le 2 novembre, à Kruisstraat, par sa manœuvre habile
» et ses décisions énergiques, s'empare de deux mitrail-

» leuses lourdes ennemies et de leurs servants, un officier et huit hommes, qui arrêtaient la progression ;
 » le 3 novembre, en tête du III/15, il contribue pour
 » une bonne part à la prise du village d'Everghem,
 » mettant l'ennemi en fuite, l'empêchant de faire sauter
 » le Waalbrug et permettant ainsi la continuation de la
 » marche vers Gand. A largement participé aux plus
 » beaux succès remportés par son régiment. Chevalier
 » de l'Ordre de Léopold, Chevalier de l'Ordre de la
 » Couronne, porteur de la Croix de guerre et du Military Cross. Au front depuis 41 mois ».

Le 24 mai 1918, après avoir occupé le secteur de Ramscapele-Pervyse, le 5^e de ligne s'en fut relever un régiment de la 4 D. A. dans la zone critique de Boesinghe.

A cette époque, l'ennemi était en pleine offensive. Ses succès l'avaient amené au mont Kemmel ; il prenait entièrement à revers cette partie de notre front.

La nécessité pour le haut commandement d'avoir des renseignements et de procéder à des identifications provoqua l'entreprise de raids quasi quotidiens dans les lignes ennemies, à l'effet de faire des prisonniers.

Ces raids, menés avec ardeur par nos groupes de patrouilleurs furent de véritables opérations précédées de bombardements violents et où l'héroïsme fut dépensé sans compter. La ferme du Chien, la ferme Borris, les fermes Denain, Craonne, Montmirail, Van Acker sont autant de noms glorieux pour le régiment.

Les plaques portant les noms des braves qui tombèrent au cours des combats dont nous venons d'esquisser les faits principaux, ont été apposées, sur les divers

bâtiments des casernes occupées par le 5^e régiment de ligne à Anvers : les quatre premières à la caserne Saint-Georges, les quatre autres à la caserne Falcon.

L'inauguration officielle de ces stèles du souvenir a eu lieu le 14 octobre 1932, à l'occasion de la commémoration de la victoire d'Oostroosebeke. Devant le front des troupes rassemblées en armes, et en présence de nombreux membres des fraternelles des 5^e et 15^e de ligne et des familles des héros tombés, le Colonel B. E. M. Doms a rappelé en raccourci, l'historique de cette journée du 18 octobre 1918, qui a été choisie comme « journée régimentaire ». Le brillant chef de corps a retracé comme suit, en français et en flamand, les épisodes du village d'Oostroosebeke, où il était immobilisé, cloué par les gaz, les barrages de mitrailleuses, les rafales d'obus.

« L'Allemand s'accrochait à une position défensive, » orientée N. O. S. E., dont Oostroosebeke formait un » point d'appui d'aile.

» Depuis quatre jours la 5^e brigade avait devant elle » des régiments de la Garde prussienne, troupes aguer- » ries s'il en fut.

» Le 14, la 5^e brigade, outre ses objectifs enlevés » impétueusement, aide la 6^e D. I. en s'emparant d'Ise- » ghem. Les Allemands amènent des renforts par auto- » camions vers Oostroosebeke. Pour soulager la 6^e bri- » gade, menacée d'être fortement attaquée, ordre est » donné à la 5^e brigade de bousculer l'ennemi. La » 5^e brigade, déjà glorieuse, faisait précisément de la » part du général Cabra, l'objet d'une proposition pour » l'octroi de l'Ordre de Léopold.

» Dans la nuit, la 5^e brigade est alertée : au 15,
 » ordre de nettoyer Oostroosebeke, notamment dans le
 » secteur de la gare; au 5, de déboucher « coûte que
 » coûte » vers Wielsbeke et d'atteindre le canal de
 » dérivation. La 9^e compagnie du 5, forte de 60 hom-
 » mes, est à l'avant-garde, sous les ordres du lieutenant
 » Bouckaert, faisant fonctions de commandant de com-
 » pagnie (le capitaine Verschueren ayant été blessé et
 » évacué). La 9^e traverse les barrages de feux et de
 » gaz, atteint Oostroosebeke et s'installe après des
 » efforts répétés à la brasserie située sur la route de
 » Wielsbeke. Une dizaine d'hommes avaient été tués ou
 » blessés. Cette dernière route était défendue par le feu
 » convergeant de nombreuses mitrailleuses brisant toute
 » attaque. L'ordre ne disait-il pas d'aboutir « coûte que
 » coûte » ? Alors... C'est à ce moment que, pour abat-
 » tre les mitrailleuses allemandes se présentèrent un ser-
 » gent et deux soldats : Buyle, de Saint-Nicolas, et
 » Frerot, de Verviers. Le petit groupe s'éloigna, prit à
 » travers champs pour être moins mitraillé, marcha dans
 » des ruisseaux avec l'eau à mi-jambe et atteignit un
 » petit château bordant la route. Nos trois hommes se
 » trouvaient à dix mètres de deux mitrailleuses en action.
 » Ils attaquèrent... hurlant, tournant, lançant des Mills.

» Deux minutes plus tard, ils avaient réduit à l'im-
 » puissance : 4 mitrailleuses, 25 mitrailleurs (dont un
 » feld-webel) de la Garde prussienne. Les Allemands
 » comptaient 5 blessés et 7 tués. La 9^e compagnie en
 » entier se trouve bientôt à 500 mètres en flèche dans
 » la position allemande. Le III/5 progressait à droite.

» Au 15 revint l'honneur de faire sauter la résistance

» d'Oostroosebeke. Les pertes furent sensibles : le capitaine Beterams (1), 6^e compagnie, et le lieutenant Herremans (2), tués ; l'héroïque Frerot, grièvement blessé, bon nombre de gradés et soldats tués et blessés.

» A 8 heures du matin, le colonel Calès, inquiet sur le sort de la compagnie Bouckaert, dont il était sans nouvelles, pria le lieutenant patrouilleur Van Cutsem, d'envoyer un des quatre patrouilleurs qui lui restaient sur un affectif de 32, pour retrouver la 9^e.

» Le brave Michel May revint avec un bulletin de victoire : l'impossible avait été réalisé. Pendant la nuit, les contre-attaques allemandes furent toutes brillamment repoussées. Enfin, le 19, dans le courant de l'après-midi, la 5^e brigade put fièrement remettre aux troupes françaises, qui venaient la relever, la route de Gand, cette artère précieuse pour la marche vers la victoire de 1918.

» Oostroosebeke figure en lettres d'or au drapeau du 5^e régiment de ligne. C'est une citation dont tous nous sommes fiers ».

Après avoir relu cette belle page de l'histoire de la 5^e brigade, le Colonel Doms rassembla, sur un rang, ses douze commandants de compagnie et, tandis que les drapeaux s'inclinaient, procéda à l'appel des morts. Les capitaines au « garde à vous », sabre au clair, répondirent tour à tour à l'appel de leur unité. Et on entendit un d'eux énoncer, pour sa compagnie, ces chiffres qui résument à eux seuls la bravoure et l'esprit de sacri-

(1) Né à Malines le 9 janvier 1882.

(2) Né à Bruxelles le 28 juin 1876.

ficé déployés par les deux vaillants régiments au cours de la grande guerre : « Huit officiers, vingt-deux sous-
» officiers, cent et douze caporaux et soldats tombés au
» Champ d'honneur ».

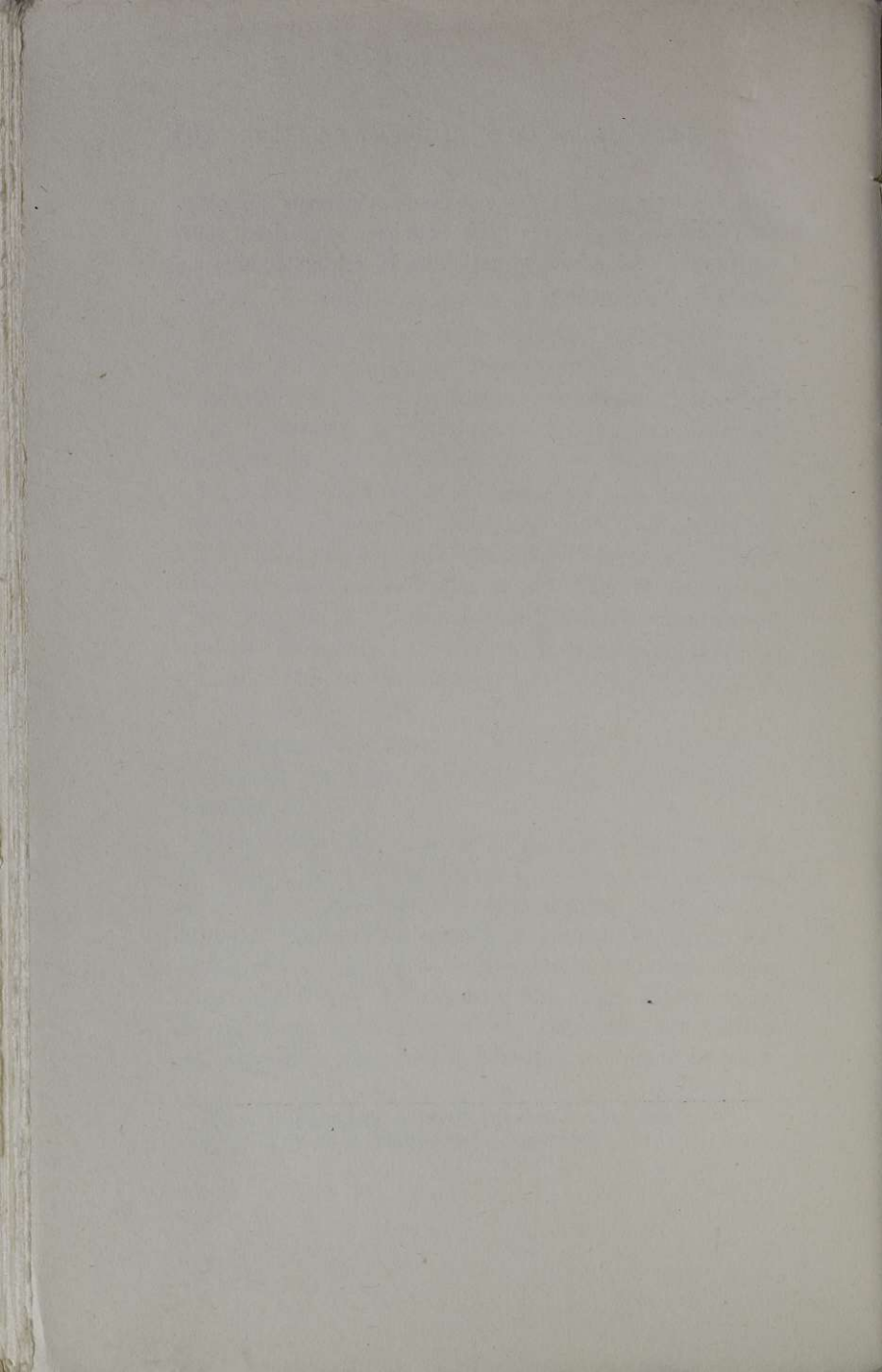


TABLE DES MATIERES

Préface de Camille Melloy	7
Le Lieutenant-Général Baron Drubbel	13
Le Colonel Bourg	25
Le Major Weyler	39
Le Lieutenant Maurice Bernier	59
L'abbé Joseph Dossogne	85
Mademoiselle Maria Houlteaux	109
Le sergent-fourrier Adolphe Ratz	121
Le brancardier Jean Agache	137
Le brigadier Henri Sébald	201
Le soldat Stéphany Dardenne	215
Quelques-uns du 5 ^e régiment de ligne	267





